

Mort pour la France

Latifa Ibn Ziaten

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**LATIFA
IBN ZIATEN**

**MORT
POUR LA
FRANCE**



**Mohamed Merah
a tué mon fils**



**LATIFA
IBN ZIATEN**

**MORT
POUR LA
FRANCE**



**Mohamed Merah
a tué mon fils**

Latifa Ibn Ziaten

Mort pour la France

Flammarion

Latifa Ibn Ziaten

Mort pour la France

Flammarion

Collection : Docs, témoignages, essais

Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion, 2013

Dépôt légal : mars 2013

ISBN numérique : 978-2-0813-0403-1

ISBN du pdf web : 978-2-0813-0404-8

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-9612-1

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

Présentation de l'éditeur :

Le 11 mars 2012, à Toulouse, Imad Ibn Ziaten est abattu d'une balle dans la tête par Mohamed Merah. Deux jeunes de parents immigrés, l'un victime, l'autre bourreau, l'un engagé au service de la France, l'autre décidé à y semer la terreur. C'est ce paradoxe qui, après la mort de son fils, interpelle Latifa Ibn Ziaten. À travers son installation en France, l'éducation donnée à son fils, Latifa nous livre la chronique de l'immigration et de l'intégration, avec toutes les questions qu'elle suppose : comment faire de ses enfants des Français à part entière sans rompre avec ses origines ? Comment pratiquer sa religion sans porter atteinte à la laïcité ? Comment continuer à « construire » dans un pays où le sang de sa progéniture a coulé ? Elle a refusé de baisser les bras et choisi de prendre revanche de la plus noble manière. Dans ce livre, on lit l'émotion d'une mère, mais aussi le cri d'alarme d'une femme debout, décidée à lutter pour la France, pour qu'il n'y ait plus jamais de Mohamed Merah.

Création Studio Flammarion En couverture : Portrait de Latifa Ibn Ziaten par Philippe Matsas © Flammarion

À Imad
... et aux autres

« Celui qui a créé la mort et la vie afin de
vous
éprouver et de savoir qui de vous est le
meilleur en
œuvre, et c'est Lui le Puissant, le
Pardonneur. »

Sourate Al-Mulk (Le Royaume)

« Impose ta chance,
serre ton bonheur et va vers ton risque.
À te regarder, ils s'habitueront. »

René Char

Toulouse. Chemin de Limayrac. Dimanche 11 mars 2012, vers 16 heures.

Imad Ibn Ziaten, sous-officier du 1^{er} Régiment du train parachutiste, stationne sa moto derrière le gymnase du Château de l'Hers. Il a rendez-vous avec l'acheteur potentiel de sa Suzuki, un certain Mohamed Merah.

*

Mohamed Merah : « T'es là pour la moto ? »

Imad Ibn Ziaten : — Oui. »

Imad pose une question qui semble concerner une autre personne présente sur les lieux : « C'est un pote à toi ? » demande-t-il. Merah répond du tac au tac et enchaîne.

Mohamed Merah : « T'es à l'armée ? T'es militaire ? »

Mohamed Merah dégainé une arme de calibre 11.43 : « Mets-toi à plat ventre. Allonge-toi ! »

Imad Ibn Ziaten : « Tu ranges ton arme. Je ne me mettrai pas à plat ventre. Tu dégages. »

Mohamed Merah renouvelle sa demande mais Imad Ibn Ziaten ne bouge pas : « Tu vas tirer ? Ben vas-y, tire. »

Mohamed Merah tire.

Imad Ibn Ziaten s'effondre.

Mohamed Merah : « Au nom d'Allah ! Allah est grand ! »

Il démarre son scooter et s'en va. Quelques minutes plus tard, le scooter revient.

Mohamed Merah s'approche du corps d'Imad Ibn Ziaten et lance :
« C'est ça l'Islam, mon frère : tu tues mes frères, moi je te tue. »

*

Le « Tueur de Toulouse » vient de signer son premier assassinat.

Imad,

Tu étais mon fils, mon ami, mon bébé.

Tu te disais français et tu en étais fier.

Parce que je t'ai élevé dans l'idée que la patrie, c'est le lieu qui te nourrit et te protège. C'est la terre qui t'offre son eau et son sel. Celle qui te fait tous les jours et que tu fais, aussi. Celle qui place en toi sa confiance et en qui tu espères.

Souviens-toi, chaque fois que je te disais : « La France, c'est mon père », tu riais.

« Ça suppose que le Maroc, c'est ta maman ?

— Bien sûr, je répondais, puisque je suis née là-bas et que seules les mamans donnent la vie. Après, c'est l'affaire de la nation qui veille sur toi et où tu vois grandir tes enfants. »

*

Je n'ai jamais douté de toi, mon fils.

Et c'est cette confiance qui m'a donné la force de frapper à toutes les portes pour demander justice et réparation. Quitte à lasser, je me suis accrochée à la même espérance et j'ai répété les mêmes mots à l'oreille de tous les responsables de ce pays. Je leur ai dit que je te connaissais, que tu étais honnête et loyal.

Tu t'es engagé dans l'armée avec tout ton cœur et toute ta jeunesse. Il faut que tu t'en ailles en paix. Que tu ne sois pas oublié après avoir donné ta vie pour la France.

*

Je ne me bats pas pour les honneurs, mais pour le principe. Et pour ne pas voir détruit ce que j'ai construit pendant trente-sept ans.

C'est cela que j'attends de la France, Imad. La France où ton sang a coulé mais en qui je crois encore, et où je m'obstine à rester debout.

Ce livre est ma profession de loyauté à ton égard. Et le souvenir érigé en ta mémoire, à défaut d'une tombe où je pourrais me recueillir tous les jours et te parler, puisque tu as choisi de reposer loin de moi, à M'diq au Maroc, terre de nos origines.

J'y témoigne pour toi et pour tous mes enfants, comme on témoigne devant Dieu le Très-Haut, que j'ai aimé ce pays, la France, où j'ai toujours travaillé, où j'ai voulu réussir, donner un sens à ma vie.

Je vous ai élevés dans le souci de le servir et de le respecter.

L'Islam au nom duquel on t'a tué n'est pas mon Islam.

Et parce que je suis musulmane, croyante et pratiquante, je peux dire que Mohamed Merah, ton tueur, n'a aucune religion.

Je vous ai appris un autre Islam. Celui qui aime et n'agresse pas. Celui qui vit avec la

République et ne tourne pas l'arme contre elle.

*

Imad, ta mort m'a montré le chemin parcouru, mais aussi les impasses possibles. Et je veux avancer malgré tout.

Agir, alerter, écrire puisqu'il le faut. Mon pari est de te sauver à titre posthume.

Et avec toi, grâce à toi, sauver tous ceux qui risquent de tomber sous les balles d'un autre Merah.

Ta maman

Un jour, ça m'a pris d'un coup. Il fallait que je vois où était tombé mon fils. J'y suis allée seule, mon mari et mes enfants ne voulaient pas que j'y aille.

Lorsque je me suis retrouvée à Toulouse pour la première fois, sur les lieux du drame, un grand silence régnait autour de moi.

J'ai crié très fort mais personne ne m'a entendue.

J'ai cherché partout s'il n'y avait pas un message de mon fils, un signe. Rien.

Je me suis alors dit que je devais aller voir où habitait Merah. Savoir qui était ce jeune homme et comprendre pourquoi il avait assassiné mon fils. Voir de mes propres yeux le lieu où il a grandi et m'expliquer d'où vient toute cette haine chez un jeune homme d'à peine vingt-trois ans.

Direction le quartier des Izards, à la périphérie de Toulouse.

Quand je suis arrivée au bas de son immeuble, j'ai vu une bande de sept à huit gamins, et plus loin des hommes plus âgés. Aucune fille, pas de femmes.

Je me suis dirigée vers la bande de jeunes : casquettes à l'envers, crânes rasés, regards agressifs. Deux d'entre eux roulaient des cigarettes. J'ai vite compris, même si je n'avais jamais vu cela, qu'ils se faisaient des pétards. Mais ils ne me faisaient pas peur. Je viens de perdre mon enfant, que peut-il m'arriver de pire ? Rien.

Je me suis approchée et j'ai engagé la conversation en français :

« Bonjour, est-ce que je peux vous demander un service ? Savez-vous où habitait Mohamed Merah ? »

Il y eut un éclat de rire collectif.

« Bien sûr qu'on sait où habitait Merah, dit l'un d'eux en pointant du doigt une tour avoisinante : c'est là. Vous regardez pas la télé, vous lisez pas les journaux ou quoi ?

— Et qu'est-ce que vous pensez de lui ?

L'un d'eux a répondu :

— Mais madame, Merah c'est un martyr, un héros de l'Islam ! Il a mis la France entière à genoux. »

Ces mots ont eu l'effet d'une bombe, un coup de poignard en plein cœur. Ils venaient de tuer mon fils une seconde fois. J'ai lu une haine profonde dans les yeux de ces jeunes assis devant moi. Ils semblaient perdus, désœuvrés.

Je les ai regardés bien en face et avec un calme absolu, je leur ai demandé :

« Vous savez qui je suis ? »

Après un long silence, un des jeunes brise leur stupeur :

« Non, madame.

— Je suis la maman d'Imad, le premier soldat tué par Merah... »

Changement de ton et d'attitude. Ils se sont tous mis debout et m'ont lentement encerclée. L'un d'eux m'a pris les deux mains avant de dire d'une voix plus douce :

« Ah excusez-nous madame, on savait pas. On est désolés, madame, vraiment désolés.

— Tu te rends compte de ce que vous venez de me dire ? C'est ça le héros de l'Islam ? Celui qui a tué mon fils ? Mohamed Merah n'est pas un héros ni un exemple à suivre. C'est un assassin. Il ne mérite pas de porter le nom de notre prophète. »

Je les ai vus baisser les yeux. La gêne était visible sur leurs visages.

« Désolés madame, on pouvait pas savoir.

— Est-ce que vous pensez à vos mères, si elles avaient perdu leur enfant comme j'ai perdu le mien ? Est-ce que vous pensez aux frères et à la sœur d'Imad ? Eux aussi sont musulmans. Qui vous a dit que l'Islam, c'est tuer et faire souffrir ? L'Islam, c'est la paix, la générosité. Et rien ne différencie les musulmans des autres. Tout le monde est égal devant la mort. Nous irons tous dans le même trou.

— Votre fils ira au paradis », a baragouiné l'un d'eux.

Et un autre :

« Je vous assure madame, Merah, il ne voulait pas tuer votre fils, s'il avait su qu'il était musulman, il ne l'aurait pas descendu. Il visait la France.

— Musulman ou pas, personne ne peut prendre la vie de quelqu'un ! »

Je n'ai pas pu retenir mes larmes. Ils ne savaient plus quoi faire de leurs mains, de leurs casquettes, de leurs cœurs.

« Madame, je vous jure, si Merah vous avait vue, il l'aurait pas fait, a tenté l'un d'eux.

— Moi ou une autre maman, Imad, Paul ou David, c'est pareil. Musulmans, juifs ou chrétiens, c'est la même chose. »

Puis, un autre, un peu plus âgé :

« On s'excuse madame, mais vous voyez bien. Regardez autour de vous : c'est là où on vit. On n'a pas de vie, on est perdus, enfermés. On est comme des rats. Et les rats, madame, quand ils sont enfermés, ils deviennent enragés. »

Ils s'y sont tous mis :

« Personne ne nous donne la chance de nous en sortir. On nous offre rien pour réussir. On dort le jour, on fait n'importe quoi la nuit. Normal. La société nous regarde de travers, elle nous rejette, les gens ont peur de nous. On est quoi ? On sait pas.

Au bled, c'est la même chose, on est rejetés aussi, on te dit, rentre chez toi en France. Ici, on te fait sentir que t'es maghrébin. Du coup, on sait pas qui on est, où on est. Après, on tourne mal. Vous savez, Merah, il était pas comme ça. Il s'est transformé très vite. Même nous, ses copains, on lui demandait tout le temps pourquoi il avait changé. À la fin, il répondait : "Vous verrez." »

Un autre a désigné un garçon qui sortait de l'immeuble d'en face :

« Vous voyez le grand, là ? Il fait travailler le petit. Si on arrête le petit, on le relâche et le grand est tranquille.

— Et ses parents ne disent rien ?

— Tout le monde se sent abandonné ici, et tout le monde se sert de tout le monde. Même les vieux que vous voyez là, madame, ils parlent pas. Ils te voient rouler un joint et ils disent rien. Ils te disent pas, "t'as pas honte de faire ça devant moi", et toi tu ne penses pas une seconde à cacher ton pétard. Le vieux a l'habitude de te voir fumer. Il est blasé. Et toi, tu t'en fous.

— Et vos pères à vous ? Et vos mamans ?

— Vous madame, vous pleurez votre fils et vous cherchez pourquoi il est tombé. Moi, si je crève aujourd'hui, ma mère sera contente, parce qu'elle en a marre de moi. J'ai fait trop de conneries et personne ne veut plus de moi.

— Ce n'est pas vrai ce que tu dis.

— Si, c'est vrai. C'est ma mère qui le dit.

— Mais elle ne le pense pas. Le chat porte ses petits et les protège toujours. C'est parce que tu fais des bêtises qu'elle est en colère. Ta maman, au fond, elle t'aime.

— Vous croyez, madame ?

— Bien sûr. Il faut faire attention à tout cela, vous n'arriverez à rien avec la colère et la haine.

— Vous savez madame, on ne sait pas qui on est, on n'a pas de culture, rien.

— Mais vous êtes en France, vous ne fêtez rien ? Noël par exemple ?

— Noël ?

— Et pourquoi tu ne fêterais pas Noël ?

— Noël, c'est pas notre fête.

— Mais pourquoi c'est pas votre fête, vous êtes nés ici, vous êtes chez vous. Noël, c'est la joie, les couleurs, la vie, les cadeaux, le bonheur pour le monde entier. »

*

J'en ai profité pour leur raconter Noël comme je l'ai vécu à mon arrivée en France, plus de trente ans auparavant, lorsque je ne connaissais pas encore la culture française et ne parlais pas la langue du pays.

J'ai ajouté :

« Je continue à fêter Noël et aujourd'hui, je le fais pour ma petite-fille. »

L'un des garçons m'a observée, étonné :

« Mais madame, c'est religieux Noël, et nous, on est *muslims*.

— Tu n'es pas obligé d'y voir une fête religieuse. Noël, c'est aussi un sapin, un arbre tout vert, des guirlandes, plein les branches. Mon mari m'offre des cadeaux à chaque Noël. Et pourtant, je suis musulmane et je n'ai jamais douté de ma foi. »

Au fils des échanges, ces garçons étaient plus confiants.

C'est à ce moment que l'un d'eux a levé la tête, m'a regardée dans les yeux et m'a implorée :

« Madame, trouvez-nous une solution, on n'en peut plus.

— Je n'ai pas beaucoup de moyens, je n'ai pas de baguette magique ; mais je vais demander de l'aide pour vous. Je vais appeler au secours et les Français vous entendront. Mais si vous ne faites pas d'efforts de votre côté, vous n'aurez rien. Regardez, moi je cherche à connaître l'assassin de mon fils. Pourquoi avoir peur de chercher un boulot ou une formation ? Vous ne craignez pas grand-chose... »

Ils m'écoutaient, de nouveau les yeux baissés.

« Je vous en prie, ne gardez pas en vous la haine. Et pensez à votre avenir. Réfléchissez bien. Je reviendrai vous voir et je vous aiderai.

— Tous disent la même chose que vous. Ils promettent et ne font rien.

— Moi, si. Je reviendrai. »

Cette scène s'est passée deux mois après la mort d'Imad.

Je l'ai vécue comme une descente aux enfers mais j'en suis sortie déterminée à agir.

Mais laissez-moi d'abord vous raconter le passé, et ce qu'était ma vie avant le drame.

Ces premières années en France marquées par la joie et le labeur, avant la douleur et le chagrin, le doute aussi, et enfin, cette décision de tenir et de lutter, prise là où l'assassin de mon fils a grandi.

1

D'où je viens

1

Ma vie, mes origines

Je suis née au Maroc en 1960 et j'ai été élevée dans une famille de condition modeste. Ma grand-mère maternelle avait perdu son premier mari sur un chantier. Il lui a laissé une fille.

La chance a voulu qu'elle fasse la connaissance d'un militaire qui deviendra son second mari. Celui-ci était père de trois garçons et d'une fille. Grand-mère a même marié sa fille du premier lit avec l'un de ses beaux-fils.

Ma future mère était âgée de treize ans quand elle s'est retrouvée la bague au doigt. Elle n'allait pas se rebeller, pour autant, ni refuser son sort que partageaient beaucoup d'autres femmes de son époque.

L'adolescente estimait même qu'elle n'avait pas à se plaindre. Mon futur papa était beau garçon, il travaillait comme trompette dans l'armée espagnole et gagnait correctement sa vie.

Mais l'homme était un grand coureur, porté sur le plaisir et les femmes. Et même si cela rendait maman triste et malheureuse, elle n'avait d'autre choix, cependant, que d'accepter la situation et de faire des enfants au « maître de sa maison », deux filles et deux garçons.

Puis, un jour, elle en a eu assez. Papa continuait à collectionner les aventures et n'avait aucun sens des responsabilités. Elle a demandé et obtenu le divorce alors qu'elle était enceinte de moi. Elle a trouvé du travail dans une usine à Tétouan jusqu'à ma naissance.

À l'époque, c'étaient toujours les grands-parents qui choisissaient le prénom du nouveau-né. Ma grand-mère a fait mon baptême et m'a appelée Latifa. Je suis fière de ce prénom.

*

Ma mère venait d'une famille très réputée à Tétouan. Toute la famille du côté de son père était riche, mais elle a préféré sa fierté à la charité.

Son statut de femme divorcée était très mal vu. Pour faire taire les rumeurs, et pour cacher sa situation matérielle proche de la misère, maman a quitté le Maroc pour élever seule sa petite famille.

C'est en territoire espagnol qu'elle est venue s'installer, où elle a bientôt déniché un emploi dans une usine de conserve de poissons.

J'avais quarante jours quand j'ai débarqué à Ceuta emmaillotée au fond d'un couffin. Je devais y rester jusqu'à l'âge de neuf ans.

Pour contribuer aux dépenses du foyer, mon frère aîné, Mohamed, travaillait sur des bateaux de pêche. En attendant son retour et celui de ma mère, mon autre frère, Sellam, s'occupait des deux dernières, ma sœur et moi. Il n'avait alors que dix ans. Mais déjà, il nous lavait, nous habillait et nous faisait à manger.

Certains jours, il nous emmenait avec lui à la pêche au bord de la mer. Il nous mettait une canne à pêche à la main. Puis quand nous rentrions à la maison, il nous préparait un tajine.

Ma mère rentrait du travail et en cachette, quand elle nous regardait, elle pleurait. Très courageuse, elle ne nous a jamais montré le moindre signe de faiblesse.

Pour nous rassurer, maman nous disait : « Ne vous inquiétez pas, mes enfants, nous allons nous en sortir. » Nous, nous suivions son exemple et ne pensions même pas à nous plaindre.

Un jour, un Espagnol est passé tout près de nous alors que nous pêchions. Il portait sur le dos un régime de bananes. Je ne sais pas s'il a vu la faim dans nos yeux, mais il a demandé : « Vous en voulez, les enfants ? » D'une seule voix, nous avons répondu : « Non. »

Il a lancé : « Vous n'avez pas faim, je sais, mais je vais quand même vous en donner. »

Nous avons attendu qu'il s'éloigne et nous nous sommes jetés dessus.

*

Heureusement, maman n'a pas tardé à faire connaissance avec son second mari. Elle a quitté son travail et s'est consacrée à son foyer.

Mon beau-père était un homme loyal et aimant. Il s'est comporté avec mes deux frères, ma sœur et moi comme avec le petit Youssef, fils qu'il a eu avec notre mère, avec beaucoup d'attention et de douceur. Jamais aucune dispute avec maman ne venait briser le calme de la maison. Il tenait un commerce, et tout allait pour le mieux.

Nous formions une famille normale, enfin. J'ai même pu me payer le luxe de fréquenter l'école espagnole deux années de suite.

Hélas ! notre bonheur ne devait pas durer. Ma mère est tombée

gravement malade.

Au début, nous avons cru à un mal passager, mais sa santé se détériorait de jour en jour. Elle souffrait en réalité d'une hépatite qui lui rongeaient le foie. Elle a refusé de se faire opérer car elle était enceinte et ne voulait pas perdre son bébé.

Quelques jours avant sa mort, elle est retournée chez sa mère à Tétouan. Nous l'avons tous accompagnée.

J'adorais maman, je la câlinais, je la soignais et elle me disait en caressant mes cheveux : « Quand je guérirai, je te fêterai ton anniversaire. »

Mais de la mort de ma mère à la naissance de mon premier enfant, jamais on ne m'a fêté mon anniversaire.

Un soir, grand-mère a appelé le médecin d'urgence, que nous avons vu sortir de la chambre pâle comme un linge. D'après lui, maman n'en avait plus que pour quelques heures.

Nous étions trop petits pour nous rendre compte de la gravité de la situation et de l'imminence de la mort.

Maman avait trente ans et elle mourut, avec son bébé, la veille de Noël. J'avais neuf ans et je me retrouvais orpheline de mère.

Mon père est venu réclamer la garde de ses enfants. Grand-mère savait qu'elle ne pouvait pas s'opposer légalement à sa demande, mais elle entendait respecter les dernières volontés de sa fille.

Maman avait confié ses vœux à grand-mère : « Si mes deux aînés souhaitent aller vivre chez leur père, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais pour ce qui est des tout petits, Latifa et Youssef, garde-les chez toi et prends soin d'eux. »

Elle a trouvé la seule parade possible : laisser le choix aux enfants. Ma sœur aînée et moi avons décidé de suivre notre père à Tanger, où il habitait avec sa seconde épouse. Erreur fatale !

Notre belle-maman eut vite fait de nous transformer en domestiques. Nous trimions du matin au soir à laver le linge de toute la famille, à recurer les sols et à faire la vaisselle.

Nous regardions les filles de notre âge jouer alors que nous étions privées de liberté. Elles couraient le cartable sur le dos, pendant que nous étions interdites d'école, sur décision de mon père.

Ma grande sœur, Rhimoud, a rapidement décidé de rejoindre nos frères aînés à Tétouan chez ma grand-mère.

Pour moi, l'enfer continuait. J'étais trop jeune pour prendre une telle décision, et terrifiée. Jusqu'au jour où l'une de mes tantes est arrivée par surprise, me trouvant sur la terrasse de l'immeuble, courbée, lavant le linge dans le froid. Mes mains étaient violettes et pleines de cloques.

Elle m'a ordonné de descendre et n'a pas trouvé de mots assez durs pour sermonner ma belle-mère.

Désormais, je vivais à l'ombre de cette femme douce et aimante qui eut un jour la bonne idée de m'inscrire à l'école coranique, pour apprendre l'arabe et lire les sourates dans le saint Coran.

Je suis restée un an chez ma tante. Je demandais ensuite à aller vivre à Tétouan chez ma grand-mère avec mes frères et ma sœur.

J'avais quatorze ans, il était malheureusement trop tard pour aller à l'école. Mon frère Mohamed travaillait en Espagne, et mon frère Sellam dans l'usine de produits chimiques « Cuelma » à Tétouan tandis que j'intégrais une usine de confection de blouses pour les hôpitaux. Avec ce que je gagnais, je me débrouillais pour aider ma grand-mère et je gardais le reste pour m'acheter quelques bricoles et me payer le hammam hebdomadaire.

Je menais une vie d'adolescente presque heureuse quand mon frère aîné, Mohamed, prétextant qu'il avait suffisamment d'argent pour nous prendre en charge, ma sœur et moi, m'a fait quitter mon travail pour me renvoyer à la maison.

Je regrettais l'usine. Et je sais maintenant combien je dois à cette courte incursion dans le monde du travail. J'y découvrais le plaisir de sortir et de fréquenter un univers que je ne connaissais pas, notamment celui des marocains de confession juive, qui dirigeaient l'entreprise.

C'était, en quelque sorte, mon premier voyage à l'étranger, celui qui allait me permettre de rencontrer des Européens et qui préparait ma future intégration en France.

J'ai gardé de cette époque une richesse intérieure que j'ai offerte plus tard à mes enfants. Ma grand-mère a aussi énormément contribué à cette curiosité et cette acceptation de l'autre. Tout en me donnant la force de compter sur moi-même pour survivre, grand-mère m'a appris les valeurs de tolérance de ma culture, m'a transmis nos traditions, du respect des anciens à la solidarité familiale, des règles de la foi aux recettes de cuisine. Elle ne transigeait pas sur les détails, non plus, grand-mère.

Dans son kit d'éducation, il y avait beaucoup de consignes dont celles de parler à voix basse, de s'asseoir d'une certaine façon devant

les oncles, « pas à moitié allongée comme les mauvaises filles ! », de saluer les adultes en gardant les yeux au sol, de dire bonjour au voisin, d'offrir un morceau de pain au pauvre et surtout de bien accueillir l'hôte de passage.

Certains jours, si quelqu'un frappait à la porte alors que grand-mère venait à peine de nous servir le repas, elle nous retirait le plat de sous le nez pour le poser devant l'invité.

Nous n'avions plus que deux œufs au plat au menu : « Tout ce que vous possédez appartient d'abord à votre invité, disait-elle. Dieu nous a demandé de prendre soin de nos hôtes plus que de nous-mêmes. »

*

Je n'ai jamais rompu avec mon père, même s'il a été absent tout au long de ma jeunesse. Je suis restée en contact avec lui et il est venu me rendre visite chaque fois que je suis retournée au Maroc.

Parfois, il m'interrogeait : « Est-ce que tu me pardonnes ? » Je répondais : « Je ne t'en veux pas, papa ! »

J'ai été présente quand il est tombé malade et je suis rentrée à sa mort pour l'enterrer dignement.

Je ne me suis jamais départie de ce sentiment de solidarité envers ma famille. Mes frères et sœurs restés au pays le savent. J'ai beau être la benjamine, ils peuvent compter sur moi. Ils m'appellent Chérifa, titre honorifique qu'on accorde généralement aux aînées ou aux femmes de la lignée du Prophète.

Ils me consultent, me sollicitent pour régler leurs litiges. Mais ils ont également été là quand le destin m'a frappée. Et il ne se passe pas une semaine sans qu'ils ne m'appellent pour avoir de mes nouvelles ou me proposer leur aide.

Imad était le préféré de ses oncles qu'il aimait en retour. Il arrivait au Maroc avec toutes sortes de cadeaux, tenait à faire plaisir aux jeunes, invitait les adultes au restaurant, donnait ses habits aux cousins.

J'ai gardé un lien fort avec ma famille, il y a entre nous une entente et un partage.

Personne au Maroc n'aurait eu l'idée de me reprocher mon départ à l'étranger : « Tu as réussi mieux que nous », me disent-ils. « Nous sommes fiers de toi. »

Et cela me console de m'être séparée d'eux, d'avoir été la seule

femme à quitter le clan.

Mon enfance privée de père a fait naître en moi le désir de fonder à tout prix une famille, et nombreuse si possible.

Dès l'âge de six ans, je jouais à la maman et rêvais d'avoir cinq enfants. Pourquoi cinq ? Je n'en sais rien. Je voulais cinq gamins autour de la table, des rires, du chahut.

Et Dieu a exaucé mon vœu. J'ai eu cinq enfants, comme je le voulais. Et je les ai toujours. Ce n'est pas parce qu'Imad est mort qu'il n'existe plus. Il grandit encore parmi ses frères et sa sœur, habite notre maison et nos cœurs.

*

Je venais de boucler ma seizième année et je n'avais qu'une chose à l'esprit : changer d'existence, voler de mes propres ailes, prendre mon destin en main.

Et le plus vite serait le mieux.

Le hasard a voulu que mon chemin croise deux hommes à la même période. L'un, de bonne situation et d'un milieu aisé, l'autre, d'origine modeste, cheminot à la SNCF en France.

J'ai vite fait le tour de la question : je ne voulais pas du premier parce que je craignais qu'il me regarde de haut. Avoir honte de ma famille m'était insupportable. Ce monsieur avait de plus le double de mon âge et cela ne militait pas en sa faveur. Le deuxième par contre, était âgé de vingt-trois ans. Il ne roulait pas sur l'or mais il gagnait honnêtement sa vie à l'étranger. Il m'ouvrait des horizons.

Consciemment ou inconsciemment, l'idée de voyage voisinait dans ma tête avec celle de la réussite. Qu'il séjourne en France n'a pas été l'argument décisif.

À l'époque, l'Europe n'était pas le rêve impossible qu'on caresse aujourd'hui. Les frontières étaient plus perméables et les visas plus faciles à obtenir. De fait, l'homme que je choisissais n'était pas un passeport pour l'étranger, mais une fenêtre sur l'avenir, un moyen de tenter ma chance avec quelqu'un dont je ne tardais pas à tomber amoureuse.

Quitter le Maroc où je suis née était pour moi une épreuve, mais je me consolais en me disant que m'exiler au bras de l'homme que j'aimais était le plus important.

Je me rappelle de notre première rencontre. C'était au cours de l'été 1976, je me promenais avec une amie au bord de la plage.

Ahmed est venu vers moi et nous avons parlé. J'ai su qu'il était issu d'une famille du Rif et qu'il avait huit frères et sœurs. Il avait suivi des études secondaires avant de travailler dans un débit de tabac que tenait son père, puis dans un hôtel. Footballeur professionnel dans l'équipe de Tétouan, il avait néanmoins choisi de quitter le Maroc pour la France.

En rentrant à la maison, j'avais le cœur qui battait la chamade. C'est sûrement ce qu'on appelle le coup de foudre.

Un an après, nous étions mari et femme. Avant qu'il ne reparte, aussitôt le mariage consommé.

Je devais l'attendre chez ma belle-mère et, comme la tradition l'exigeait, cette période servait à tester mes capacités de bonne épouse et de future bonne mère.

J'en profitais aussi pour connaître le milieu où avait vécu mon mari et mieux comprendre son caractère.

Ma belle-famille avait les traits typiques des gens du Rif, généralement distants et réservés, tandis que j'étais imprégnée des traditions d'ouverture et d'hospitalité héritées de ma grand-mère. Cette distance était d'autant plus marquée que ma belle-famille, dont le teint était clair, ne semblait pas ravie de compter parmi eux une « étrangère » de Tétouan.

Les années suivantes me dévoileront que mon époux ne trouvait, lui non plus, pas grâce à leurs yeux. Ni les parents, ni les frères et sœurs d'Ahmed ne lui témoignaient de l'amour. Ils ne lui téléphonaient pas, ne demandaient pas de ses nouvelles, se contentaient de le voir de temps en temps lorsqu'il était de retour. Cela explique-t-il le penchant à l'enfermement de mon mari ? Son manque d'enthousiasme et de goût pour les choses ? Cette espèce de froideur qui imprègne son attitude ? Ahmed a pris l'habitude de dire qu'il est le « mal-aimé » de sa famille.

À chaque retour au Maroc, c'est la même rengaine. Chacun campe sur ses positions, sa fratrie reste à distance.

Ahmed dans sa tour d'ivoire, sans jamais essayer de crever l'abcès et de poser la question, comme je l'aurais fait si j'avais été à sa place : « Pourquoi vous ne m'aimez pas ? »

*

Revenons à mes premiers mois de jeune épouse passés sous le toit de mes beaux-parents dans l'attente du retour d'Ahmed. Quel que soit le comportement que l'on avait à mon égard, je me devais d'être irréprochable. Il me fallait prouver mes talents de cuisinière,

m'abstenir de fréquenter du monde, et ne jamais sortir seule.

Ma porte restait fermée à mes meilleures amies. Je n'avais pas le droit d'inviter ma propre famille que je croisais entre deux portes ou sur le palier, le temps de leur chuchoter : « Quand je serai en Europe, je vous inviterai chez moi. Je serai alors dans ma maison et vous y serez les bienvenus. »

Ma grand-mère et ma sœur s'inquiétaient de mon départ prochain en France, un pays où je ne connaissais personne et où j'allais me retrouver seule à seule avec mon mari.

Si jamais il s'avérait mauvais époux, qui viendrait à mon secours ? Je les rassurais : « Il ne m'arrivera rien. Là-bas, c'est un pays de liberté. Mon mari n'aura qu'à bien se tenir. »

Entre-temps, je m'efforçais de tuer l'attente en écrivant des lettres ornées de cœurs et de fleurs à l'époux émigré. Et il me répondait.

C'étaient des déclarations d'amour romantiques, fortes, mais pudiques, où tout se lisait entre les lignes. J'avais hâte d'ouvrir les enveloppes qui arrivaient parfumées pour en retirer des cartes postales qui, en se dépliant, chantaient des notes de musique ou s'ouvraient en pétales.

En 1977, une année après notre mariage, mon mari était de retour et mes papiers fin prêts. Nous n'avions plus qu'à partir. Destination Casablanca, tout d'abord.

Nous avons atterri dans un centre de regroupement familial où il m'a fallu passer une visite médicale et visionner attentivement un film sur le mode de vie des Français et les conditions de notre accueil en France. J'entendais autour de moi des exclamations d'admiration : « Comme c'est beau ! C'est fantastique ! »

Si nous ne vivions pas dans le luxe chez ma grand-mère, nous disposions de l'eau courante et de l'électricité. Nous avions une cuisinière et un mobilier confortable. Ce qu'on nous montrait là, c'était juste un peu plus moderne que chez nous, pas de quoi en faire un plat !

Nous avons passé la nuit à l'hôtel avant de quitter Casablanca pour Tétouan où nous devons faire nos adieux à la famille et prendre le bateau, direction Ceuta puis Algésiras.

Je me souviens d'un voyage long et éprouvant. Trois jours durant, nous avons été trimbalés entre bateaux et trains, je ne tenais plus debout, et ni ma jeunesse ni la compagnie de mon mari ne me faisaient oublier la fatigue et la faim.

À Algésiras, où je m'attendais à manger un morceau pour reprendre des forces, mon mari n'avait pas une seule peseta en poche et il fallut attendre d'arriver en France pour se *nourrir*.

Dans le train qui nous emmenait d'Algésiras à Paris, il a enfin pu utiliser des francs et nous acheter deux casse-croûtes... au jambon !

« C'est tout ce que j'ai trouvé au wagon-bar », a-t-il dit. Qu'à cela ne tienne ! Je n'allais pas jeter cette manne du ciel. Je me suis débarrassée de la tranche de porc et j'ai mordu dans le pain.

De Paris, nous avons repris le train pour Sotteville-lès-Rouen. J'étais contente.

Au prochain arrêt, je mettrais le pied dans une autre vie. Je serais tout le temps avec l'homme que j'aime.

En ce mois de mars, malgré l'épuisement, l'appréhension et l'angoisse de l'exil, je courais à la découverte de mon nouveau chez-moi.

*

Songez à un F2 minuscule lorsque vous venez de quitter les patios et les maisons du Maroc... Pas de jardin, pas de terrasse, pas moyen de jeter un seau d'eau sur un carrelage.

Et puis, c'est quoi ce calme ? Calme de l'immeuble, de la rue, du quartier tout entier. Moi, je trouvais triste une ville qui ne parle pas, qui ne chante pas et qui ferme ses volets à la tombée de la nuit.

Devant ma déception, mon mari s'est efforcé de me consoler : « Ne t'inquiète pas, tu vas t'habituer au calme. » Comme on dirait à quelqu'un : « Tu vas t'habituer au bruit. »

Avec le calme, je découvrais l'ennui. Une fois mon petit logis récuré et rangé, je n'avais plus rien à faire. Pas de copines, pas de sœurs, pas de plage, pas de hammam.

Je trouvais les journées bien longues. Je m'en plaignais au seul être à qui je pouvais parler, mon mari : « C'est trop dur, je n'ai rien à faire ! » Lui ne répondait pas.

Depuis longtemps, il s'était habitué à ce rythme et il ne lui serait pas venu à l'esprit de le remettre en question : travailler, manger, dormir. Travailler, manger, dormir... Pour moi, ce n'était pas une vie.

Ma famille me manquait, j'espérais chaque jour qu'un proche me rendrait visite.

Quelques mois après mon arrivée en France, mon oncle,

Abdelkader, frappa à la porte. Ce fut une surprise inoubliable. Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais tellement sous le choc que je n'arrivais pas à m'exprimer. Mon mari a dû me confirmer que ce n'était pas un rêve.

Sa visite m'a fait le plus grand bien. Il est resté quatre jours, puis a repris l'avion pour le Maroc.

Abdelkader est pour beaucoup dans mon éducation, et compte énormément pour moi.

Avant même de poser les pieds en France, je lui avais demandé de m'apprendre à prononcer quelques mots simples en français. Il était guide touristique et parlait de nombreuses langues. Mais il avait surtout beaucoup d'humour, et s'amusait à ajouter des syllabes à chaque mot.

Au bout de deux semaines, j'ai mis le nez dehors. J'ai poussé la porte de la boulangerie où j'ai acheté mon pain sans connaître un mot de français et sans rien dire au boulanger. Puis, petit à petit, j'ai fait la connaissance des amis marocains de mon mari, et aussi de mes voisins.

Ces dernières étaient françaises pour la plupart. Parmi elles, Françoise, la bien nommée. À chaque fois qu'elle sortait promener son chien, elle frappait à ma porte et me proposait de l'accompagner faire un tour.

Pendant ces promenades, elle m'apprenait à parler français. À compter avant de payer le boulanger, et à prendre l'autobus. C'est elle qui allait guider mes premiers pas dans mon nouveau pays.

Quelques semaines plus tard, c'est une autre voisine, madame Mulat, qui a pris le relais. Une pied-noire de Tunisie qui parlait l'arabe dialectal et me servait d'interprète.

Avec elle, j'avais l'impression de trouver une seconde patrie. Elle me donnait des conseils pour économiser l'eau et l'électricité et, surtout, me montrait comment cuisiner pour deux. Au Maroc, je cuisinais toujours pour au moins une dizaine de personnes.

« Il faut bien faire attention à ton porte-monnaie, Latifa, te méfier des gens louches, surtout, surtout, ne pas ouvrir ta porte à des inconnus, même pas au marchand de tapis de chez toi ! » prévenait-elle en riant.

C'est ainsi que, me surprenant un jour avec un vendeur d'aspirateurs en train de vanter sa marchandise au milieu du salon, elle a piqué une grosse colère. Elle a failli botter le derrière du gars pour avoir osé entrer chez une femme qui ne le connaissait pas, qui ne comprenait même pas sa langue et qu'il pouvait escroquer sans qu'elle

s'en rende compte !

D'autres fois, madame Mulat et moi bavardions autour d'un tajine marocain, ou d'un plat de chez elle. Il arrivait qu'elle me fasse découvrir des produits que je n'avais jamais vus.

Je me souviens du jour où elle m'a servi un avocat. Je croyais que c'était un dessert, mais je ne le trouvais pas assez sucré à mon goût. Je me suis efforcée de le manger entièrement, c'était la règle qu'on m'avait apprise ici. « Quand on te donne quelque chose à manger, Latifa, la politesse consiste à ne rien laisser. »

Je voulais parler la langue des Français, avoir un contact avec eux. Pour moi, la langue était mon premier laissez-passer pour l'intégration.

Je voulais surtout connaître la vie des femmes françaises, m'organiser comme elles, les voir agir et se comporter.

Alors un jour, j'ai poussé la porte du Centre social de la mairie, décidée à apprendre à lire et à écrire. Et cela s'est très bien passé.

En plus des cours de langue, j'allais pouvoir m'initier à la couture, au tricot, à la cuisine et à la décoration.

Et quand je suis tombée enceinte, j'ai eu la visite de l'assistante sociale tout au long de ma première grossesse. Elle est venue aussi après l'accouchement, avec ses précieux conseils pour allaiter, laver et coucher mon bébé. J'étais guidée dans tous les gestes du quotidien. J'en savais gré à ces Françaises qui me tenaient par la main et formaient une seconde famille autour de moi.

*

Je me souviens comme si c'était hier de ces premières années où j'apprenais à vivre en France. J'étais pressée de tout découvrir, tout connaître. Je brûlais de curiosité.

Et je n'avais honte ni de mon ignorance ni de commettre des faux pas. Car cela m'arrivait !

La SNCF venait d'offrir à mon mari une prime de mariage de 400 francs. Un après-midi, je mettais les billets dans mon sac, destination les Galeries Lafayette, le temple du luxe et du beau pour la jeune Marocaine qui débarquait.

Dans un des rayons, je suis tombée en pamoison devant un manteau en fourrure. Ni une ni deux, j'ai sorti les 400 francs, je les ai donnés à la vendeuse, et j'ai tourné les talons, fière, mon paquet sous le bras.

De retour à la maison, j'étais folle de joie. J'attendais l'arrivée de mon époux pour lui montrer le cadeau que je venais de m'offrir. Il a ouvert de grands yeux :

« Et tu as payé avec quel argent ?

— Avec ta prime, bien sûr. »

Son visage a changé de couleur et je n'ai pas su, sur le moment, si c'était de colère ou d'étonnement.

Il faut vous dire qu'il gagnait à l'époque un salaire de 2000 francs et qu'une telle dépense était énorme pour notre maigre budget.

Nous avons mangé des spaghettis pendant les deux mois qui ont suivi : « C'est à cause de ma femme, se plaignait mon mari à ceux qui trouvaient qu'on mangeait toujours le même plat. Madame n'a pas trouvé mieux que de s'acheter une fourrure ! »

Le lendemain de cet achat, ma professeure de français est passée me chercher pour les cours d'alphabétisation. Elle a été très surprise en me voyant sortir de chez moi en manteau de fourrure, avec mes longs cheveux noirs lâchés. Elle s'est exclamée : « On dirait la femme du président de la République ! »

J'ai ouvert la porte de la voiture et je me suis installée à l'arrière en prenant soin de ne pas abîmer ma tenue : « Et en plus, j'ai l'impression d'être ton chauffeur, Latifa ! »

Que voulez-vous ? Je n'avais aucune idée de ce que valait un franc, ni du coût de la vie. Je venais du Maroc où la vie n'était pas chère et quand elle l'était, nous avions la possibilité de marchander. Ici, les prix sont d'emblée fixés. Il faut payer, remercier et partir. Il n'est pas question de marchander ni de discuter.

Je pense que le plaisir que j'éprouvais à consommer en débarquant en France était lié à la joie d'être dans un nouveau pays.

C'était une manière de le pratiquer, de le faire mien, de le goûter, en quelque sorte.

Il faut dire que même si nous ne gagnions pas très bien notre vie, je ne me privais pas pour me faire plaisir. Je me souviens d'une anecdote lorsque j'étais enceinte de mon premier fils, Hatim.

Mon mari m'avait confié 100 francs pour acheter du pain et de quoi préparer un dîner. Une fois dans le magasin, je n'ai pas pu m'empêcher d'acheter de belles cerises. Il me restait alors seulement de quoi payer une baguette.

À mon retour, j'ai eu du mal à faire comprendre à mon mari ce qu'étaient les envies d'une femme enceinte.

Comme je ne savais pas encore lire le français, j'étais incapable de déchiffrer les inscriptions affichées sur les produits.

Un jour, je suis allée faire des courses au Prisunic et j'ai acheté du foie. À la maison, j'ai annoncé le menu à mon mari, en désignant le paquet. Il l'a regardé de plus près, avant de lancer :

« Mais c'est du foie de porc !

— Je ne sais pas lire les étiquettes.

— Tu n'avais qu'à demander à la vendeuse.

— Ce n'est pas grave, je vais l'échanger. »

Mon mari m'a dit que, jamais, en France, on n'échangerait un paquet de viande déjà ouvert.

Pourtant, ce jour-là, au Prisunic, on a vu arriver une maghrébine décidée à troquer du porc contre du veau. « Je ne mange pas ça, me suis-je contentée de dire.

— Madame, c'est impossible.

— Si, c'est possible ! »

Le ton est monté, le responsable est intervenu.

« Vous croyiez que c'était quoi ?

— Du veau.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ?

— Du veau. »

Il m'a pris le paquet des mains, l'a jeté dans la poubelle et m'en a donné un autre. Mon mari a applaudi.

Je venais de réussir une transaction réputée impossible sous le ciel de France.

*

Le centre social que je fréquentais nous dispensait des cours de cuisine. Les femmes venaient avec toutes sortes d'ingrédients et chacune s'appliquait à montrer ses recettes et à les faire goûter aux autres. Nous pouvions ensuite emporter les restes à la maison. Un jour, l'une de mes camarades françaises a préparé un plat agrémenté de drôles de cuisses. Je voulais que mon mari découvre cette merveille.

Nous nous sommes mis à table pour déguster ce nouveau plat. Mon mari a murmuré en entamant le plat : « Ces cuisses sont étranges. On a oublié d'engraisser la volaille ou quoi ? » Méfiant, il m'a demandé : « C'est quoi, au juste ?

— Tu n'as pas besoin de savoir pour manger. »

Et nous avons mangé. Lorsque le repas a été terminé, je lui ai glissé : « Demain, je me renseignerai auprès de mes amies du centre. » Comme convenu, je lui ai rapporté l'information. Il s'est écrié : « Ce n'est pas vrai ! Tu m'as fait manger des cuisses de grenouille ! »

Depuis, côté cuisine, il se méfie : « Je suis sûr qu'un jour tu me feras manger de la viande de chien ! »

Mais mon mari avait beau se vanter de mieux connaître la France et d'être plus instruit que moi, il lui arrivait aussi de commettre des erreurs. Et parfois plus graves que les miennes.

J'étais enceinte de quatre mois quand, une nuit, j'ai commencé à perdre du sang. Mon mari est sorti appeler le médecin dans la cabine en face de chez nous. Il a entendu une voix au bout du fil et a donné son nom et son adresse en suppliant : « Venez vite, ma femme est malade. »

Il a raccroché et il est rentré. Sauf que le médecin n'est jamais venu. Mon mari était sûr d'avoir entendu la voix du toubib, sûr qu'il n'allait pas tarder. Deux heures plus tard, il a fallu frapper chez la voisine, laquelle a immédiatement appelé le Samu.

Et devant les explications de mon mari, elle s'est fâchée : « Mais monsieur Ibn Ziaten, à deux heures du matin, aucun médecin ne décroche. C'était un répondeur et les répondeurs, ce n'est pas comme les humains ! »

Lorsque le Samu est arrivé, c'était trop tard. À l'hôpital, les médecins ont constaté que le bébé était mort.

Le lendemain, après l'intervention, j'ai été autorisée à rentrer chez moi. Mais je ne voyais pas arriver mon mari, qui était censé me ramener. Je savais qu'il avait un match de foot important ce jour-là. J'en concluais qu'il m'avait certainement oubliée. Je me suis hasardée toute seule à l'extérieur.

Le problème, c'est que la veille, dans la précipitation, j'étais arrivée à l'hôpital avec des tongs d'été. Or, il avait neigé toute la nuit et je me suis retrouvée les pieds dans la poudreuse. Je me suis efforcée de marcher jusqu'à l'arrêt de bus, mais je me suis perdue. Impossible de trouver la station. J'avais des étirements au niveau du ventre, je saignais encore et mes pieds menaçaient de geler.

J'ai aperçu un égoutier, et lui ai demandé mon chemin. Constatant que j'étais à bout de forces, il m'a répondu : « Mais vous en êtes très loin madame. Vous ne pouvez pas marcher dans la neige avec ça, vous allez attraper froid. Venez. »

Lorsque, enfin, j'ai réussi à rentrer, mon mari n'a pas trouvé meilleure réponse devant ma détresse que cette phrase :

« Tu n'étais pas obligée de sortir aujourd'hui ! »

— C'est l'hôpital qui me l'a demandé.

— Mais non ! Je suis sûr qu'on t'a dit le contraire, mais comme tu ne comprends pas le français, tu t'es trompée. Je ne savais pas que tu sortais aujourd'hui. La prochaine fois, tu attendras qu'on vienne te chercher. »

Cet épisode m'a beaucoup marquée et m'a incitée à prendre des cours de français. Et c'est depuis ce jour que je suis inscrite dans le centre social de la SNCF pour améliorer mon français.

*

Petit à petit, j'adoptais les coutumes françaises.

Mon premier Noël date de l'arrivée de mon aîné, Hatim. Comme les autres foyers, je me suis mise aux préparatifs.

J'ai acheté le sapin, un cadeau pour le bébé et j'ai concocté une dinde farcie comme j'avais vu faire.

À partir de ce moment-là, cela ne s'est jamais arrêté. J'ai toujours trouvé cette fête belle et joyeuse. Il faut que je sois de la partie, et mon mari ne voit aucun inconvénient à ce qu'on partage la liesse générale.

Nous avons toujours célébré toutes les fêtes. C'est ainsi que j'ai donné à mes enfants une double culture et une double tradition.

Tous les ans, les familles du quartier cotisaient et se réunissaient pour fêter Noël ensemble. On était jeunes, on adorait partager les fêtes, montrer et sentir qu'on n'était pas différents.

Les week-ends qui suivaient Noël, nous nous retrouvions entre amis pour la galette des rois. Nous nous invitons à tour de rôle. Nous étions plusieurs copines, celle qui tombait sur la fève était sacrée reine et devait inviter tout le monde à dîner ou à déjeuner.

Une année, le hasard a voulu que ce soit la même amie qui tombe plusieurs fois sur la fève. Au bout de la quatrième fois, son mari en a eu assez de devoir payer le repas de plusieurs familles. Il a alors essayé de trouver une ruse, et a soufflé à sa femme en berbère : « Si tu tombes encore sur la fève, avale-la tout de suite, sinon c'est la ruine ! »

*

Joëlle, mon amie et collègue de travail, qui m'aidait déjà à rédiger des courriers ou à remplir des chèques, essayait parfois de m'expliquer sa religion, le carême, le baptême, et Noël surtout, ce moment de spiritualité puisque jour de naissance de Jésus, que les

musulmans considèrent comme le Prophète aimé d'Allah.

Quant à Pâques, j'en ai eu l'explication le jour où j'accouchais de mon cinquième garçon, Ilyasse. Nous venions de partir pour l'hôpital.

La sage-femme qui m'avait reçue m'avait dit en plaisantant : « Ce n'est pas normal ce que vous faites là, madame Ibn Ziaten ! Voilà que vous voulez à tout prix accoucher le jour de Pâques. »

Elle m'a expliqué les cloches qui vont repartir et l'église qui ne sonnera plus. J'ai répondu : « Faites de votre mieux pour que les cloches m'aident à accoucher avant leur départ. »

Elle a cru que je plaisantais. Ce n'était pas vrai, je parlais très sérieusement. J'étais trop fière de connaître cette histoire de cloches qui vont et qui viennent entre Rome et Rouen.

*

À peine une année après mon arrivée en France, je poussais la porte d'un voisin qui tenait une boutique de sport.

Je cherchais du travail, n'importe lequel, pourvu que je m'active et que je gagne un peu d'argent pour arrondir nos fins de mois.

Notre voisin n'a pas hésité à me confier le ménage du local. Le pauvre ! Il ne savait pas alors qu'il contrevenait à la loi Pasqua qui, si elle autorisait les femmes d'immigrés à rejoindre leur mari dans le cadre du regroupement familial, ne leur permettait pas l'accès à l'emploi, sauf exceptions.

Mon employeur a refusé de jeter l'éponge, il a bataillé pour me faire délivrer une carte de travail. Je décrochais ainsi mon premier travail en France.

J'ai passé deux ans dans ce magasin avant d'obtenir un poste de femme de ménage à l'université de Mont-Saint-Aignan. Ensuite, j'ai rejoint la Caisse régionale d'assurance maladie, la CRAM, où je ne suis restée que sept mois, et pour cause : l'administration venait de s'apercevoir que je n'avais pas la nationalité française, condition requise pour faire partie de la fonction publique. Ni mon permis de séjour, ni ma carte de travail ne suffisaient.

La dame qui m'avait reçue pour me signifier mon licenciement m'avait expliqué la situation : « La loi est malheureusement ainsi faite. Nous ne pouvons pas vous garder. Je sais que ce n'est pas facile pour vous, mais c'est comme ça. »

J'ai compris qu'elle ne voulait pas d'histoires. Je n'en voulais pas non plus. Je suis partie sans faire de bruit.

Je devais désormais trouver un autre gagne-pain. J'ai utilisé toutes mes économies pour passer le permis de conduire et m'acheter une camionnette. Je me suis alors lancée dans la vente de fruits et légumes sur le marché.

C'est un métier très dur : il faut charger et décharger la marchandise, disposer les étals, vendre, encaisser, etc. Mes enfants étaient trop petits pour m'aider et mon mari était pris par son travail.

J'ai abandonné le jour où j'ai réussi à dénicher un emploi dans une usine de préparation de salades en sachets. J'ai été promue chef d'équipe au bout d'une année. Le seul problème que j'allais rencontrer était le froid.

Je ne supportais pas la température glaciale des chambres froides et j'attrapais migraines et bronchites à répétition. C'est dire que s'il s'est trouvé des limites à mon intégration dans le monde du travail, elles n'ont pas été d'ordre culturel ou psychologique. C'était mon corps qui souffrait, je restais malgré moi une fille du Sud.

Par chance, un policier, ami de la famille, à la retraite, m'a un jour proposé son aide pour trouver du travail au sein de la mairie en tant qu'employée municipale.

« Fais ton CV, je me charge du reste. »

Et il a tenu parole en déposant ma demande d'embauche. J'ai commencé par un mi-temps à la cantine de l'école municipale.

Cela me donnait la possibilité de travailler quelques heures par semaine à l'usine de conditionnement de salades.

Au bout de six mois, je décrochais le poste de chef cuisinière et passais à plein temps.

J'ai mis tout mon cœur dans ce travail. Mais j'allais bientôt prendre des initiatives qui auraient pu me coûter mon poste. Comme cette fois où j'ai protesté contre la pratique qui consistait à séparer les enfants au réfectoire.

En effet, la direction de la cantine avait collé sur les murs une affichette portant la mention : « Je ne mange pas de cochon. » Par conséquent, deux files se formaient, l'une consommant du porc, l'autre pas. Et naturellement, ceux qui composaient une file allaient s'asseoir et manger séparément des autres. Je ne trouvais pas cela normal et je me suis mise, chaque fois que je venais débarrasser les tables, à décoller les affiches en question. Une de mes collègues, me prenant sur le vif, m'avait prévenue que ce que je faisais était contraire à la loi : « Si les responsables de l'école ou les parents venaient à l'apprendre, ils ne seraient vraiment pas contents. »

J'ai répondu que je trouvais ce règlement « ridicule ». « Si tu n'es pas contente, tu n'as qu'à aller le dire au directeur ! » a-t-elle lancé.

Je n'ai pas eu besoin d'aller me plaindre au directeur, c'est lui-même qui m'a convoquée. J'ai frappé à la porte et j'ai attendu sur le seuil. Il a pointé son index vers moi et m'a fait le geste d'avancer. Je n'ai pas bougé. Il a refait ce geste. Rien. Et comme il voyait que je restais immobile, il a lancé : « Vous ne voyez pas que je vous appelle ?

— Je n'ai pas entendu votre voix. »

Je trouvais son geste humiliant.

« Apparemment, vous vous amusez à retirer les consignes de l'école.

— Je suis choquée par vos méthodes, monsieur. Vous séparez les gamins à la cantine, et demain ce sera dans les classes et dans la cour.

— C'est mon affaire et c'est ça le règlement.

— Eh bien, permettez que j'appelle SOS Racisme pour leur poser la question. »

Il a réfléchi puis il a levé les yeux vers moi : « Bon, d'accord. Enlevez ces affichettes qui ne vous plaisent pas, mais demain, s'il y a un incident, c'est vous qui en répondrez. »

Et à partir de ce jour, il n'y eut plus qu'une seule file dans mon école, les enfants s'assirent où ils voulaient. Les plats étaient disposés pour tout le monde et un chef de table demandait à chacun sa préférence.

Dans cette même école, j'ai en tête une autre histoire qui, elle, m'avait fait grandement plaisir. J'avais pris l'habitude de faire mes prières pendant ma pause déjeuner dans une pièce aménagée de la cave.

Personne ne venait m'embêter ni me reprocher quoi que ce soit. Je suivais ce rituel depuis longtemps lorsqu'un jour, le mari de la directrice de l'école, dont le logement de fonction était dans le même bâtiment, est descendu par hasard au sous-sol et m'a trouvée en train de prier. Il a attendu que je termine, puis il m'a lancé : « Madame Ibn Ziaten, savez-vous dans quel sens vous êtes en train de prier ?

— Dans le sens de La Mecque, bien sûr.

— Vous vous trompez, chère madame. Vous priez dans le mauvais sens.

— La Mecque c'est par ici, dit-il alors qu'il m'indiquait l'orientation contraire.

— Vous croyez ?

— J'en suis même sûr.

— Mais alors, ça fait trois ans que je prie de la mauvaise manière ! Mon Dieu ! Toutes mes prières sont parties en fumée. »

Il a éclaté de rire. Et le lendemain, il s'est présenté avec une boussole pour me marquer avec précision la direction de La Mecque

Malheureusement, j'ai eu à cette époque un accident. Résultat, double fracture au coude et au bras qui m'a empêchée de poursuivre ce travail.

J'entrais alors dans une période difficile où je désespérais d'être sans activité, et refusais le handicap. L'idée de ne plus revoir les enfants de l'école me déprimait.

La mairie m'a alors proposé un poste d'accueil et de surveillance au musée des Beaux-arts de Rouen, un lieu magnifique, et riche d'histoire. Les visiteurs venaient vers moi et me demandaient : « Est-ce que vous pouvez nous expliquer ce tableau ? » Je n'osais pas dire que je ne savais pas. Alors, j'inventais des excuses en tout genre : « Je ne connais pas assez ce tableau en particulier » ; ou « D'habitude je ne suis pas dans cette salle », ou encore : « Je suis toute nouvelle. »

*

Voilà où j'en étais de ma vie professionnelle quand le drame est arrivé. Je suis actuellement en congé et j'attends d'aller mieux pour reprendre mon activité. Je ne peux pas retourner au musée en souffrant encore.

C'est un lieu de travail et il faut le respecter, s'y consacrer, y aller avec le sourire, s'en acquitter honorablement. Quand je serai bien dans ma tête, je reprendrai mon poste.

Quand on veut gagner sa vie, on y arrive. Et on peut échapper à la fatalité de ne rien faire, de vivre du chômage ou des allocations sociales.

J'ai toujours eu plaisir à fournir un effort comme tout le monde pour servir ce pays. Et pour mon bien aussi, évidemment. Car grâce à ce travail, j'ai pu élever mes enfants, leur assurer l'école, et aider mon mari à rembourser notre maison à Sotteville-lès-Rouen.

2

Portrait de famille

Après le travail à l'extérieur m'attendait celui de la maison. L'éducation des enfants me revenait en grande partie et je me devais de commander pour deux.

Mon mari gardait l'attitude réservée que je lui ai toujours connue. D'où vient son caractère ? Relève-t-il de son passé et de ses anciens rapports avec sa famille ? Mon époux se maintient-il dans la position de l'homme arabe qui se doit de ne pas exprimer ses émotions ? Estime-t-il que l'éducation est l'affaire des femmes ?

Une chose est sûre, il campait dans un profond mutisme et j'en ai souvent éprouvé une grande solitude. Ce manque d'effusion m'a donné le sentiment d'avoir été peu accompagnée dans mon parcours de femme et de mère.

Mes enfants le savent : leur maman est une boule d'émotions, leur papa tout le contraire... Ce qui, il faut le dire, me donnait des libertés pour faire ce que je voulais. C'est moi qui ai décidé de mes grossesses et de mes méthodes de contraception. Je faisais des fausses couches et je me relevais. Je prenais la pilule ou portait le stérilet, je n'avais pas besoin d'en informer mon mari et il ne s'en souciait pas. J'avais choisi dès le premier jour de notre rencontre de faire cinq enfants. J'ai réalisé ce rêve.

Avant de revenir sur la manière dont j'ai éduqué mes enfants, je voudrais ici vous en faire le portrait.

*

Hatim est mon premier fils. Je l'ai porté avec l'espoir et la peur, à cause de mes fausses couches répétées. Je faisais tellement attention à ce bébé dans mon ventre que j'avais l'impression de tenir dans les mains un œuf qu'il ne fallait pas casser.

Il est né un 26 décembre, juste après Noël. Il avait le crâne chauve et la peau tellement claire que mes copines me taquinaient en me disant que je l'avais fait avec le « facteur français ». Ce fut le plus beau jour de ma vie. Je me suis dit que maintenant, je ne serais plus jamais seule.

Un premier enfant, cela jette les bases de la famille et c'est un monde à lui tout seul. Je n'allais plus avoir le mal du Maroc et j'allais guérir de la nostalgie.

Hatim a grandi sans poser de problème ; un gosse au grand cœur, réservé, solitaire et qui déteste la triche. Il ne faut surtout pas lui mentir, même en rigolant, car il risque de se fâcher et de ne plus vous faire confiance.

Je l'ai élevé avec amour et je tenais absolument à ce qu'il aille jusqu'au bout de ses études. Je ne cessais de répéter : « Tu me ramènes un bac scientifique, je ne veux rien entendre d'autre ! »

Il a raté son bac et je me suis fâchée avec lui pour qu'il le repasse, quitte à payer ses études dans le privé et à engager un professeur particulier pour l'aider. Le jour où il a eu le diplôme, il est venu me voir au travail et il m'a lancé : « Tiens, voici ton bac ! Je l'ai fait pour toi. »

C'était le premier gamin qui me ramenait un diplôme, vous imaginez ! J'étais aux anges, c'était la plus belle récompense de la vie.

*

Imad a suivi. Je lui ai donné ce prénom en hommage à un grand penseur persan.

Son prénom signifie le « pilier ». C'était mon pilier. Nous avions une relation très fusionnelle.

Cela explique la gifle qu'il a flanquée à sa sœur le jour de sa naissance, ne supportant pas de voir arriver un nouveau bébé susceptible d'accaparer mon attention.

À la maison, il était sans cesse dans mes jambes et quand je devais sortir, il me fallait d'abord cacher sac et manteau, et filer sans être vue.

Je me souviens d'Imad petit, lorsque nous étions partis en vacances au Maroc pour fêter la naissance de ma fille, qui avait alors quarante jours. Ce n'était pas l'unique surprise qui nous attendait là-bas, mon beau-père en avait préparé une autre : la circoncision de mes deux fils. C'était quelqu'un d'assez autoritaire, s'il avait décidé quelque chose, nous devions le suivre. Pourtant, j'étais terrorisée, j'avais peur pour mes enfants.

Nous avons appelé un médecin, cela me rassurait de savoir qu'ils étaient entre de bonnes mains. Un imam était présent.

Mon beau-père lui expliqua la situation : « La maman des garçons a très peur, elle est née au Maroc, mais elle vit en France. Elle s'est vite habituée aux coutumes de la vie française.

— Est-ce que je peux la voir ? » a répondu l'imam.

Il est entré dans la chambre, et m'a tout de suite inspiré confiance. Il avait un regard doux, prévenant, et a posé la main sur mon épaule :

« Vous êtes croyante, j'ai la foi, laissez-moi faire. Ne vous inquiétez pas, il n'arrivera rien aux garçons. Faites-moi confiance.

— J'ai peur, mais je ne veux pas que vous pensiez que je suis une mauvaise musulmane. Je dois montrer que je crois en Dieu. Prenez soin de mes enfants, je vous en prie. »

Il a ensuite demandé aux enfants d'entrer dans la chambre. Ils ne savaient pas exactement quoi, mais ils avaient compris que quelque chose allait se passer, l'aîné surtout. Imad pleurait, « je ne veux pas qu'il me touche », ne cessait-il de répéter.

Ce fut un moment très difficile, je voulais protéger mes enfants.

Ils se sont ensuite allongés par terre sur un tissu rouge à rayures qui, selon la tradition, empêche que le sang coule.

Une fois l'opération terminée, je suis restée près d'eux toute la nuit.

Le lendemain matin, les garçons souffraient encore. Ils n'ont pas voulu approcher l'imam. Je me rappelle particulièrement d'Imad s'adressant à lui : « Pousse-toi. Il est méchant, il nous a fait mal. »

Les jours suivants, les enfants se sont calmés. Et puis il y a eu cette parole de l'imam : « Quand on a la foi, qu'on est croyant, il ne peut rien nous arriver. Dieu protège nos enfants. »

Quelques années plus tard, Imad devait être en CP, il partait pour une classe de neige. J'avais tout préparé, il était équipé, prêt à affronter le froid. Comme je travaillais ce jour-là, c'était mon mari qui devait emmener Imad à l'école.

Il avait malheureusement oublié la date du départ en voyage. Lorsqu'ils sont arrivés, tout le monde était déjà parti. J'ai reçu ce matin-là un appel d'une amie qui s'inquiétait de l'absence d'Imad. Je l'ai rassurée en lui disant que tout allait bien. En revanche, je me suis empressée de joindre mon mari : « Tu as loupé le départ pour les sports d'hiver. Maintenant, tu amènes le petit jusqu'à la frontière suisse. » Ils ont fait le trajet tous les deux, et quelqu'un de l'école est venu récupérer Imad à la gare.

Je tenais absolument à ce que mon fils soit présent. C'était

important pour moi et pour lui. Cette courte séparation allait lui faire du bien, et il apprendrait à se détacher un peu de moi. Il était enchanté de partir avec ses copains et pour rien au monde je ne l'aurais laissé rater ce voyage aux sports d'hiver.

Imad était un garçon appliqué, intelligent, et « speed », comme disent les jeunes. Sa volonté et son courage le poussaient à aller toujours jusqu'au bout.

Il a obtenu son bac du premier coup et est parti au Havre pour faire un DUT logistique et transport, avant de travailler dans une boutique de sport. Il est ensuite allé en Angleterre pendant un an dans le but de mieux maîtriser l'anglais. Il a été intérimaire dans plusieurs boîtes, et maçon sur des chantiers. Il avait toujours vu ses parents travailler, et ne pouvait rester sans activité.

Un jour, il est venu m'annoncer qu'il avait trouvé un autre emploi mais qu'on lui demandait de changer de nom de famille.

« Tu te rends compte, maman, je suis né avec ce nom, j'ai grandi avec, pourquoi le changer ? » J'ai répondu qu'il n'avait pas à changer de nom ni de prénom. Je lui ai dit que l'employeur trouvait peut-être son nom trop long, mais je n'étais pas dupe... Il s'en est allé, puis il est revenu quelque temps plus tard pour m'annoncer qu'il s'engageait dans l'armée.

« L'armée ? Pourquoi ? »

— T'inquiète ! Je ne ferai pas la guerre, je resterai au sol, je ne bougerai pas de France, t'es tranquille ? »

Il disait n'importe quoi pour que je n'aie pas peur. Six mois plus tard, alors qu'il était parti pour un entraînement en forêt, son régiment s'est perdu. Il m'a appelé pour me le dire et j'ai paniqué. J'ai passé la nuit à lui téléphoner, j'avais peur pour lui. Le lendemain, il m'a expliqué d'une voix tranquille que son régiment s'était trompé de chemin, mais que ce n'était pas bien grave.

« Alors pourquoi tu m'as fait peur ? »

— Je ne voulais pas te faire peur, je t'ai seulement appelée, tu es ma mère, non ? »

Allez comprendre quelque chose à ce raisonnement. De fait, Imad prenait goût à l'armée et je m'efforçais de m'y habituer. Ce n'était pas toujours évident. J'avais du mal à me défaire de ces images de tranchées et de chars.

À chaque départ ou arrivée, il m'appelait et j'étais contente de le savoir en bonne santé. Mon fils faisait un métier à risque, mais je l'acceptais. Après tout, des soldats, il y en avait eu dans ma famille,

mon père, mon grand-père et mes oncles. Tous avaient porté l'uniforme.

Imad fut bientôt nommé maréchal des logis-chef au 1^{er} Régiment du train parachutiste de Franczal et j'oubliai mes craintes pour m'en réjouir.

J'étais sa confidente. Lorsqu'il se trouvait avec ses camarades de lycée et qu'il avait une décision à prendre, il les quittait en déclarant : « Je vais réfléchir. »

Et « réfléchir », c'était venir me consulter. Quand il a connu sa première copine, il est venu me demander mon avis et j'ai dit ce que j'en pensais : « Cette jeune fille est bien, mais elle est trop nerveuse. Tu l'es, toi aussi, et on ne peut pas mettre deux lions dans une même cage sans risquer de les voir s'entre-tuer. Il te faut une compagne calme. » Il n'a pas tenu compte de mes conseils et s'est marié. Mais son union n'a pas tenu six mois.

Lorsque Imad a été abattu, je n'ai pas compris sa présence à la morgue. Cette femme avait fait beaucoup de mal à mon fils, elle n'avait pas sa place parmi nous.

La confiance d'Imad dans les femmes était ébranlée. Je lui ai conseillé de prendre le temps de réfléchir, de mieux connaître celle avec qui il voudrait faire sa vie : « Tu es un militaire, tu pars souvent en mission, il te faut quelqu'un en qui tu as confiance et qui soit ton havre de paix. » Il était d'accord. J'ai ajouté : « Mais si je te fais part de ce que je pense, je ne te dirai jamais non, quel que soit ton choix. »

Il a connu une autre jeune fille, six mois avant sa mort. Il me l'a présentée, je l'ai trouvée douce et gentille. Ils devaient se fiancer au mois de juin 2012.

Imad est mort entre-temps. Sa fiancée a beaucoup souffert de sa mort. Nous nous sommes soutenues mutuellement.

Quand je la vois, je vois Imad, et je pense que c'est pareil pour elle.

*

Ma fille, Ikram, venait après deux garçons et j'en étais ravie. Je me suis efforcée de la traiter comme ses frères.

Il était hors de question, parce qu'elle était une fille, de la reléguer au second plan ou de porter la main sur elle.

Imad avait l'habitude de lui confisquer ses poupées. Il voulait à tout prix qu'elle joue à des jeux de garçons, et lui proposait plutôt de

faire vrombir des voitures et d'admirer des wagons sur des circuits électriques. Pour parfaire la panoplie du garçon manqué, il ne lui restait qu'à shooter dans un ballon de foot.

Moi, je la poussais à étudier, et je caressais l'espoir de la voir devenir infirmière. Mais elle a refusé de continuer ses études après le bac. Elle n'avait qu'une envie : se marier.

Je trouvais que c'était trop tôt pour s'infliger une vie de femme au foyer. Un jour, elle est venue m'annoncer la date de son mariage. Je n'avais pas d'autre alternative que de respecter son choix et de la laisser partir. Mais j'en étais triste. Je voulais tellement qu'elle fasse les études que je n'avais pas faites. Je voulais la voir réussir sa vie mieux que moi et décrocher de grands diplômes. Ai-je eu tort ? Est-ce que le fait de souhaiter à son enfant ce qu'on n'a pas eu soi-même est une mauvaise chose ? La vie seule peut nous le dire.

*

Naoufal est mon oiseau du matin, il réveille la maisonnée avec sa bonne humeur, sa joie et son sens de l'humour. Quelles que soient ses occupations, il est au garde-à-vous, disponible, prêt à aider.

Je dis toujours que c'est mon deuxième homme à la maison. Le jardin, les déménagements, le bricolage, l'organisation des fêtes, c'est lui qui s'en charge. Mes états d'âme aussi : il pleure de mes chagrins et me reconforte.

Je n'oublierai jamais sa présence à mes côtés lorsque j'ai eu mes ennuis de santé. Quand je me suis cassé le coude, il m'aidait à me laver, et Ilyasse s'occupait de mon brushing et me faisait manger.

*

Enfin, Ilyasse, le petit dernier, avec lequel le cordon ombilical n'est pas rompu mais qui a choisi de quitter la maison. Entre lui et moi, le lien est là, malgré la distance, et ce depuis toujours.

Chaque fois que je m'éloigne de la maison et que je suis prise d'angoisse, je sais qu'il lui est arrivé quelque chose, qu'il est malade, ou qu'il a eu un souci. La télépathie est notre mode de communication. Physiquement, il ressemble à Imad au point que souvent je les confondais.

3

L'éducation de mes enfants

Je me suis toujours fixé comme premier devoir de bien éduquer mes enfants.

Voici comment je m'y suis prise.

Les garçons d'abord : petits, ils se partageaient entre le sport et les amis. Ils fréquentaient Frédéric dit « Frédo », Guillaume, Mohamed et les autres, tous les autres, car je tenais à ce qu'ils ne se fassent pas uniquement des copains parmi les Arabes et musulmans, mais qu'ils nouent aussi des amitiés avec des Français de souche.

La consigne principale était : « Je veux vous voir avec des garçons et des filles propres, bien éduqués et socialement plus élevés que vous. »

Je n'hésitais pas à demander les noms de leurs camarades et interrogeais ces derniers sur leurs parents, l'endroit où ils habitaient et si leur mère ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'ils viennent chez moi.

À la nuit tombée, pas question de continuer à traîner avec qui que ce soit. Le lendemain, même programme : études, sport, maison. Mes deux premiers garçons ne savaient pas ce qu'était la nuit et Hatim, à dix-huit ans, connaissait à peine la ville de Rouen. Ils savaient que je ne transigeais pas sur les horaires. Et ils avaient intérêt à rentrer à l'heure sinon ils étaient privés de sport.

Certes, ils n'étaient pas contents, ils boudaient ou ronchonnaient, mais j'étais intraitable. Sortir après 19 heures, pour aller où ? La ville est morte à l'heure du journal télévisé. Si, au moins, les bibliothèques et les salles de sport restaient ouvertes un peu plus tard...

Vous pensez que j'étais une maman sévère ? Je l'étais, mais je ne crois pas avoir eu tort, même si j'ai dû en assumer les conséquences. Pour preuve, les enfants, sur ce registre, préfèrent leur papa qui ne s'oppose jamais à eux et n'interfère pas dans leur choix. Moi, c'est le contraire.

J'exige. J'explique. J'agace. Je discute avec eux. Je préviens. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Et je dois faire attention de ne pas dépasser les bornes au point d'envahir la vie de mes propres enfants, les

garçons surtout.

Je l'ai compris dernièrement. Après la mort d'Imad, je me suis accrochée à l'épaule de mon fils aîné Hatim et je l'ai tellement sollicité qu'il a fini par craquer. Un jour, il m'a déclaré : « Maman, je ne suis pas ton mari. Je suis ton fils. »

C'est alors que j'ai mesuré les dégâts de cet envahissement. J'ai demandé à Hatim plus qu'il n'en fallait et je l'ai poussé à négliger sa propre vie.

Cette faute que j'ai commise est probablement à mettre sur le compte d'une différence culturelle. Je viens d'un monde où l'aîné doit tout assumer, prendre les décisions et gérer les difficultés au même titre que le père. Tandis qu'Hatim, élevé en France, ne conçoit pas les rapports de la même façon.

La famille est une chose, sa vie privée en est une autre. Il faut que je l'admette. Il faut que je l'écoute quand il me dit : « Je suis désolé, maman. Je ne raisonne pas comme toi. N'oublie pas que j'ai une vie, moi aussi. Et que ça compte tout autant que les parents. »

Je comprends. J'ai appris dans ce pays à changer, à discuter, à me défaire des certitudes et à ne jamais me comporter en tyran avec mes enfants.

À la longue et parce que ce drame vient de nous frapper, j'ai l'impression que mon mari, aussi, est en train de changer.

Mes leçons d'éducation se faisaient essentiellement à l'heure du déjeuner ou du dîner. Je fais partie de ceux qui considèrent que c'est la table qui éduque les enfants.

C'est à table qu'on parle, qu'on débat, qu'on vit. Si chacun se mettait à manger de son côté, il n'y aurait plus de vie familiale possible.

Autour des repas donc, je me renseignais sur ce que mes enfants vivaient à l'extérieur, je leur posais des questions sur leur journée à l'école.

Je me saisisais de chaque occasion pour leur rappeler le règlement de la maison : se lever tôt, sauf le dimanche, et encore, conformément au proverbe de leur grand-mère : « Le réveil matinal s'achète à prix d'or », ou celui-ci : « Qui passe sa journée au lit perd sa vie », aérer sa chambre, faire son lit, prendre sa douche. J'avais déjà préparé leurs habits, il ne leur restait plus qu'à vérifier le contenu du cartable.

On faisait aussi la vaisselle chacun son tour. Ma fille et mes garçons partageaient les mêmes tâches. Lorsque je décidais de préparer un gâteau, tout le monde mettait la main à la pâte. Il y avait

de la farine partout dans la cuisine, mais personne ne s'en plaignait.

Imad s'appliquait en cuisine et Ilyasse nous faisait une spécialité bien française pour le repas du soir : des tartes meringuées que je n'ai moi-même jamais réussies à faire !

Idem pour mon mari, qui se retroussait les manches pour concocter quelque plat. Il avait en tête la consigne que je donnais à tout le monde : « Je n'ai pas d'homme qui s'installe sur le canapé et que je sers ! »

En effet, je refusais de faire la bonne muette ou la maman dépassée. J'étais déterminée à inculquer à mes enfants les règles de bonne éducation et du savoir-vivre que je n'avais lues dans aucun livre, mais qui me paraissaient les connaissances élémentaires de la vie en communauté.

Pour me taquiner, mes enfants disaient que l'armée était moins disciplinée que ma propre maison. Je répondais : « C'est comme ça que je ferai de vous des hommes et des femmes qui comptent. »

Mais je savais récompenser aussi. Je glissais quelques francs dans la tirelire de chacun d'eux. Il fallait leur faire prendre conscience que tout travail mérite salaire et qu'il importe de mesurer la valeur de l'argent.

Je complétais leurs gains quand il s'agissait de se procurer des articles plus coûteux comme des baskets ou des jeux vidéo.

*

Je n'ai pas fait de grandes études. Je sais seulement m'appuyer sur mon expérience de maman pour qui l'école est la base de tout. C'est pour cette raison que, sans niveau, sans certificat, je surveillais mes enfants dans ce domaine et tenais absolument à leur faire faire leurs devoirs.

J'ai commencé dès mon premier. Hatim était un élève timide et il ne disait pas un mot à l'école maternelle. Un jour, la maîtresse m'a convoquée :

« Il y a un problème. Votre fils ne parle pas. C'est sans doute parce qu'il est né au Maroc. Il ne dit pas un mot en français.

— Non, il est né en France. Il est timide. Moi, je lui parle français », ai-je ajouté.

J'ai dit ces mots d'une voix assurée, mais avec un sacré accent.

Tous les soirs après cet incident, j'ai mis mon fils devant moi, j'ai sorti ses livres de maternelle, ses crayons, ses gommes, et nous avons appris tous les deux. Il lisait, je lisais avec lui. Il écrivait, j'écrivais

avec lui.

Nous apprenions à la même vitesse et nous répétions à voix haute le nom des légumes, des objets et des bêtes. J'utilisais pour la première fois de ma vie le dessin et la couleur. Je concluais la leçon en déclarant : « Maintenant, faut que tu montres à la maîtresse que nous... que tu sais parler français. »

J'ai continué à surveiller les devoirs de mes enfants. Mon mari me donnait parfois un coup de main, mais je passais toujours après lui : « Je veux voir vos cahiers, vos livres et tout le reste. Maintenant, récitez-moi vos leçons. »

Ils avaient beau jurer qu'ils n'avaient pas de devoirs, aucune récitation, je ne voulais rien entendre : « Je vous ai dit de me réciter vos leçons, alors vous allez me les réciter !

— Mais, maman, tu ne comprendras même pas !

— Si. Je comprends tout. Et je peux même te dire que tu viens de faire une faute.

— Quelle faute ? »

Je mentais, mais je ne voulais pas perdre la face. Mes enfants s'en doutaient, ils se regardaient entre eux, l'air de dire : « Pauvre maman, elle délire ! »

Mais ils savaient qu'ils n'avaient pas d'échappatoire, pas d'autre solution que d'obéir et de me donner raison, même si je corrigeais souvent une faute par une autre faute. Je tapais de nouveau sur la table : « Vous avez tout faux !

— Encore ?

— Oui. Parce que si vous récitez sans regarder le maître, c'est un manque de respect.

— Pourtant, tu nous as toujours dit qu'il faut baisser les yeux devant les vieux par respect. »

Je répondais sans broncher : « Vous confondez tout ! Il faut regarder son professeur en face pour lui montrer votre attention et votre intérêt et c'est une autre forme de respect. Dans un cas, c'est l'Éducation nationale, dans l'autre c'est l'âge. »

Ils ne comprenaient pas forcément ce que je disais mais ils le prenaient en compte.

*

Chez moi, nous devons vivre à la française. Dans ma maison, on

parle français, on vit à l'heure française, on regarde le journal télévisé et on célèbre les fêtes.

Une fois à l'extérieur, je voulais que mes enfants retrouvent facilement le chemin de la République, qu'il n'y ait pas de différence entre la vie à l'intérieur du foyer et la vie en dehors. Il était important pour moi que mes enfants soient riches de ces deux cultures.

À ce sujet, je suis obligée de constater que le comportement des musulmans a beaucoup changé. Dans les années 80, on ne parlait pas beaucoup des fêtes musulmanes, ni du Ramadan.

J'ai toujours estimé que la religion était une affaire privée et qu'on n'avait pas besoin de l'imposer aux autres.

Personnellement, je n'ai jamais raté une prière, mais si je prie, je le fais chez moi. Je n'oblige pas mes amis ni mes collègues à adopter mes horaires, et le Ramadan non plus.

Mes enfants mangeaient comme tout le monde à la cantine et je ne les ai jamais contraints au jeûne. Ils y sont venus tout seuls.

Quand ils étaient petits, ils s'amusaient à faire le Ramadan pendant un après-midi ou une journée, parfois une semaine entière. Je les encourageais, mais je n'imposais pas. Maintenant, ils ont plaisir à venir rompre le jeûne avec leurs parents.

Idem pour ma fille. Je n'aurais pas eu l'idée de la voir porter le foulard. C'est vrai que j'essayais d'éviter la mini-jupe ou le grand décolleté, mais pas plus que ça. Et lorsqu'on prend la liberté de se voiler dans un pays laïc et républicain, il faut donner aux autres la liberté de juger un tel comportement.

De fait, c'était un devoir pour moi d'informer mes enfants des règles essentielles de leur religion.

Ensuite, ils acceptaient ou refusaient de pratiquer. Je leur ai tout appris de l'Islam, mais je leur ai aussi appris la liberté.

Je n'ai pas eu de difficultés à vivre mon Islam en France. Le Ramadan ne m'empêche pas d'aller au travail bien coiffée, parfumée et habillée à l'européenne.

Depuis trente ans que je fais ma prière, personne n'est venu m'en empêcher. Et cette France qui a construit des mosquées, moi, je n'hésite pas à dire que j'en suis fière. Il se peut que le nombre des salles de prière ne soit pas suffisant, mais est-ce une raison pour que certains musulmans s'obstinent à prier dans la rue ?

Personnellement, je ne le ferai jamais, selon les préceptes de tout musulman qui se respecte et pour qui l'Islam est avant tout une religion qui prêche la propreté. D'où vient donc cet Islam fermé et replié sur les apparences dans lequel je ne me reconnais pas ? Et d'où vient l'obstination de certains parents musulmans à empêcher leurs enfants de ressembler aux autres ?

Je me souviens de cette fois où j'ai assisté à une grosse dispute entre une amie d'origine marocaine et son fils adolescent. Il venait de pousser la porte du salon habillé d'un jean taille basse. « Tu ne vas pas sortir habillé comme ça. On voit ton caleçon ! » Elle voulait absolument jeter le pantalon à la poubelle.

Je suis intervenue : « Laisse-le. Il ne fait que s'habiller comme les gens de son âge.

— Mais on voit ses fesses !

— Je te dis que c'est une mode comme une autre et elle passera. Tu te souviens des années où nous mettions des pattes d'éléphant, c'était un scandale pour les parents ! Il ne faut pas bloquer sur ce genre de choses. »

Et pour détendre l'atmosphère, je continuais : « Je t'accorde qu'on voit un bout de caleçon mais on voit surtout que c'est une grande marque. C'est un truc à eux, ça doit attirer les filles ! »

Idem la fois où ce même adolescent a tenu à sortir avec ses amis le jour de l'Aïd, alors que sa mère exigeait qu'il suive la retransmission de la fête à la télévision marocaine.

Le gamin a répondu : « Je ne comprends même pas l'arabe maman, comment veux-tu que je reste scotché devant ton émission ? »

Elle paraissait désespérée et j'ai tenté de la consoler : « Tu sais, je parle avec mes enfants en arabe, ils me répondent toujours en français. Mais je suis sûre qu'ils me comprennent et ça me suffit. Les enfants ont parfois besoin d'être laissés à eux-mêmes, et moi, je ne les force pas à adopter ma langue ni ma culture. Je les laisse venir à moi, c'est comme ça qu'ils s'accompliront. Il ne faut pas les obliger. Si je fais le contraire, ils s'éloigneront. »

Combien de fois j'ai entendu l'un de mes fils me dire : « Maman, parle autrement, s'il te plaît.

— Mais je parle ma langue, l'arabe.

— Oui, mais je ne la comprends pas, ta langue ! », se fâchait-il.

Alors j'expliquais à tous mes enfants à quel point cela me faisait mal au cœur qu'ils ne saisissent pas ma langue maternelle. Ils riaient

de bon cœur et me taquinaient : « Et maintenant qu'on sait ce que tu veux dire, vas-y, réexplique-le en arabe ! »

Comme moi, mon mari ne leur a jamais imposé sa culture, ni sa langue. Je ne l'ai pas entendu leur ordonner de l'accompagner à la mosquée. Ils étaient libres de leurs choix. Notre pari à tous les deux était qu'ils réussissent leur vie mieux que nous.

Cependant, tout en vivant à la française, rien ne nous empêchait, comme aujourd'hui encore, de commencer le repas par le *bismillah*¹ de rigueur chez les musulmans, après s'être lavé obligatoirement les mains. Il était aussi conseillé de renoncer à crier ou à se disputer pendant les repas pour mieux savourer ce qui était dans notre assiette, en vertu d'une autre maxime de leur grand-mère maternelle : « Quand je pose la nourriture à table, la grâce d'Allah l'accompagne ! » Comprenez : la nourriture est un don de Dieu, il faut l'apprécier à sa juste valeur.

Quand mes enfants ne respectent pas ces règles, je fais semblant de m'énerver : « Mais vous êtes arabes ou français ? » Ils éclatent de rire : « Les deux, maman ! »

Pour ne pas dire qu'ils se sentent plus français qu'arabes... Je le sais, et j'accepte.

*

Cela veut-il dire que je suis contente de voir vivre mes enfants autrement qu'à la marocaine ? Non. Je les laisse vivre, tout simplement.

Et je ne fais pas pression pour leur imposer mon Maroc à moi. Je ne suis pas tout le temps en train de vanter mon pays natal, mais cela ne les empêche pas de l'aimer. Ils retournent chaque année avec grand plaisir à Tétouan.

Nous arrivons devant chez grand-mère entassés dans une voiture. Tout le quartier le sait, le voisinage est là pour nous accueillir, et les youyous des femmes nous souhaitent la bienvenue. Mes enfants sont aux anges. Et cela dure tout l'été. Après, ils repartent. Mais s'ils sont fiers d'avoir des parents marocains, ils n'envisagent pas de s'installer au Maroc. Imad, peut-être ? Mon fils y avait-il songé un jour ? Sinon, comment expliquer son vœu d'être enterré dans la terre de ses ancêtres ? Vœu qu'il avait exprimé à ma grande stupéfaction.

Quelques mois avant sa mort, Imad devait partir en mission au Tchad. Je venais de subir une opération du coude gauche et je me plaignais au cours d'un déjeuner. Il m'a taquiné en disant que j'avais

peur de mourir. J'ai répondu : « Non, j'ai plutôt peur de perdre mon bras. Et puis cela me frustre d'être gauchère. J'ai beaucoup de mal à utiliser ma main gauche en ce moment. Mais si je meurs, c'est la volonté de Dieu. De toute façon, avec l'âge, nous mourrons tous, ai-je ajouté.

— Tu sais, maman, il n'y a pas d'âge pour mourir. Il se pourrait que je décède avant toi.

— Arrête de dire des bêtises. Tu es jeune, tu n'as rien à craindre », l'ai-je rabroué.

Soudain, il est devenu sérieux et m'a lancé : « Je viens de recevoir les papiers de l'assurance-décès, comme à chaque fois que je pars en mission. S'il m'arrive un malheur au Tchad, surtout, tu ne me laisses pas là-bas. Tu m'enterreras au bord de la mer, à M'diq. »

Je n'ai pas pu retenir mes larmes. Chacun est ensuite parti de son côté. Un peu plus tard, les propos d'Imad me sont revenus.

Pourquoi m'a-t-il parlé de sa mort et de son enterrement ? Pourquoi le Maroc ? Si on demande à la plupart des gens où ils souhaitent reposer après leur mort, ils répondraient là où nous sommes nés. Et Imad est né en France.

Je me suis souvenue de cet aparté après sa mort et j'ai voulu m'assurer de ses volontés. J'ai posé la question à son ami et confident Kader. Il me l'a confirmé : « Imad voulait être enterré au Maroc, effectivement. » J'ai respecté sa volonté.

Sa tombe se trouve au bord de la mer. Mais pourquoi *là-bas* ? Je m'interroge encore. Est-ce parce qu'il voulait être proche de son grand-père paternel qu'il adorait ? Parce qu'il aimait à ce point M'diq, la ville natale de son papa ?

À moins qu'il n'ait préféré un vrai cimetière où, comme partout en terre d'Islam, les croyants viennent lire tous les jours des prières sur les morts et les *fkis*² récitent des versets du Coran tous les jeudis et les vendredis.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je l'ai enterré au Maroc. Ç'aurait été tellement plus facile de l'avoir près de moi, en France, de lui rendre visite tous les jours et de le pleurer quand le cœur m'en aurait dit.

En l'inhumant là-bas, j'ai le sentiment de l'avoir abandonné. Et c'est très dur. J'ai beau me répéter qu'il est entouré de sa famille marocaine, personne ne m'ôtera de l'esprit qu'il est seul. J'ai respecté le vœu d'Imad, mais je le sens trop loin de moi.

Depuis son décès, je suis allée sept fois au Maroc pour me recueillir sur sa tombe. Il me manque énormément. Quand je lui rends visite au milieu de toutes ces tombes, mon fils rayonne, de la même manière que son sourire que je n'oublierai jamais. Sa tombe, située sur la colline la plus stratégique de M'diq, est imposante. On y sent sa présence, et la proximité qu'il avait avec ses proches. Tous les habitants de M'diq le considèrent comme un « ange », généreux et bienveillant.

Au quarantième jour après sa mort, j'ai ramené une plante de France. Elle a résisté, s'est épanouie et a donné des fleurs blanches. Sa couleur de fleurs préférée, couleur de la paix...

C'est d'ailleurs ce sentiment qui, au mois de mai dernier, a guidé mes pas chez le maire de Sotteville-lès-Rouen. Je lui ai demandé la permission d'ériger une plaque au cimetière communal afin que je puisse me recueillir et parler à mon fils. L'élú m'a éconduit gentiment en me disant que, pour bénéficier d'un tel emplacement honorifique, il fallait qu'Imad soit reconnu « Mort pour la France ».

J'ai quitté cet entretien envahie par le chagrin, et j'ai beaucoup pleuré. J'avais l'impression de m'être battue pour rien, comme si la mort de mon fils n'était pas suffisante pour qu'il mérite une plaque au cimetière.

1. Au nom de Dieu.

2. Hommes religieux.

4

La question du racisme

Imad était moniteur de parachutisme, il était chargé de préparer les parachutes et de larguer les soldats. Après dix ans de bons et loyaux services, il avait reçu le grade de maréchal des logis-chef du Régiment parachutiste de Francazal (en Haute-Garonne).

Il adorait son métier et ne s'en plaignait jamais. En tout cas, pas à la maison, où il passait ses jours de permission. Il ne disait pas un mot irrespectueux sur son travail, ou contre ses collègues. Il ne nous prenait pas non plus de haut, et ne faisait pas le fier en souhaitant à tout prix poser dans son uniforme. Bref, il venait chez nous pour décompresser, rire avec ses frères, sa sœur et ses amis du quartier, puis il s'en allait.

À Toulouse où il était affecté, il n'avait pas beaucoup d'amis, alors qu'à Rouen, il avait l'habitude de retrouver famille et copains d'enfance.

Toutefois, ces derniers temps, il semblait un peu préoccupé. Je savais qu'il suivait une formation pour monter en grade. Mais il ne se rendait pas aux cours et faisait ses devoirs chez nous ou à la caserne. Pourquoi ? D'après ce que je comprenais, il semblait y avoir un problème avec la personne qui s'occupait de cette formation, laquelle rendait les copies à tous les élèves sauf Imad.

Il ne m'a donné aucune explication sur le comportement de cet enseignant, mais j'en venais à le trouver injuste. S'agissait-il d'un problème personnel ou d'une manifestation du racisme ordinaire ? Je regardais mon fils en train de réviser ses leçons à la maison, oubliant parfois de déjeuner ou de dîner, et je m'interrogeais inlassablement sur les agissements de son formateur.

Je me pose alors la question du racisme en France. Mes garçons sont-ils revenus un jour en pleurant parce qu'ils ont été victimes de discrimination à l'école ? Non.

J'ai souvenir de collègues aimables et désireux de m'aider. On ne m'a jamais insultée en raison de mes origines. Je ne dis pas que tel est le cas de tous les immigrés. J'ai peut-être été épargnée d'une épreuve que beaucoup d'autres subissent. Je suis probablement une exception, mais je ne peux témoigner que pour moi.

C'est seulement récemment que j'ai réfléchi sur ce sujet. J'ai repensé à la formation d'Imad, mais aussi à ce qui s'est passé dernièrement avec mon fils Naoufal, qui était policier.

Son cas est peut-être encore plus troublant que celui de son frère. Je vous laisse juger : alors que nous étions en vacances au Maroc, pendant l'été 2011, Naoufal a craqué. Il nous a avoué qu'il ne supportait plus son travail de policier et qu'il envisageait de quitter son poste. Il répétait tout le temps : « Je n'en peux plus. Ce milieu est dur. Les mots sont durs. Je préfère le chômage. »

C'est tout ce qu'il a voulu me dire. Impossible d'en savoir plus. Mes enfants connaissent mon intransigeance, ils savent le sérieux qu'ils doivent mettre en œuvre pour garder leur emploi.

Il se peut qu'ils aient hésité à me livrer leurs soucis professionnels. Ou peut-être Naoufal a-t-il voulu épargner la maman que je suis, toujours prête à défendre son « Père, la France », affirmant que la réussite ne dépend pas du regard des autres mais de sa propre détermination à dépasser les obstacles, qu'ils soient réels ou imaginaires.

J'ai été étonnée d'entendre la réaction d'Imad à ce sujet : « Je comprends Naoufal. Des fois, ça a été dur pour moi aussi. Mais je ne l'ai jamais dit et je ne me laisserai pas faire. Naoufal est lucide, il faut l'écouter. S'il ne se sent pas bien, qu'il quitte la police. On investira dans un petit commerce dont il pourrait s'occuper. »

Néanmoins, j'ai tenu bon et j'ai conseillé à mon fils de ne pas démissionner avant de trouver un autre travail. Il a fait oui de la tête, mais je n'ai pas tardé à savoir qu'il avait jeté l'éponge et quitté l'uniforme.

Il a démissionné en janvier 2012, sans le dire à personne. Je ne le voyais plus se rendre à son travail et lorsque je lui posais la question, il prétendait qu'il était en congé.

C'est après le décès d'Imad qu'il m'a tout avoué : « Je n'ai pas eu le courage de t'annoncer ma démission. Quand Imad est mort, c'était encore plus dur. Je ne voulais pas te causer deux chagrins, maman, et ajouter à ta souffrance une autre souffrance. »

Je ne connais toujours pas les raisons exactes de ce décrochage. Depuis, Naoufal fait de l'intérim, bricole, tout en cherchant un nouvel emploi. J'ai confiance en lui, il est courageux. Ce n'est pas le genre de garçon à rester sans rien faire.

Je me refuse à invoquer le racisme pour expliquer certains échecs

de nos enfants. Je veux persister à croire qu'il s'agit davantage de rancune, de petits désaccords et de jalousie. On en veut parfois à celui qui s'en sort et qu'on supposait pourtant ne pas pouvoir s'en sortir.

Lorsque Françoise, ma voisine de souche, me demande en fronçant les sourcils : « Alors, Latifa, tu t'es acheté une nouvelle voiture ? Comment tu as fait ? » Je perçois dans ce questionnement moins une lutte de religions qu'une lutte de classes.

5

Le mélange des cultures

En arrivant à Rouen, beaucoup de choses m'étonnaient et je ne saisisais pas toujours la façon dont certains Français se comportaient.

Par exemple, j'avais une amie qui gardait ses petits-enfants mais qui exigeait de l'argent en retour. Je ne comprenais pas :

« Comment acceptes-tu de recevoir de l'argent ? Il s'agit de tes petits-enfants.

— C'est comme ça, me répondait-elle. C'est un travail comme un autre. »

Je m'obstinais :

« Mais enfin Marie-Paule, c'est ta fille !

— Ce n'est pas une raison, Latifa. »

Jamais cela ne me viendrait à l'idée, je garderai toujours mes petits-enfants sans être payée.

J'ai du mal aussi à excuser ces parents qui, sous prétexte que leurs enfants atteignent la majorité, les laissent partir de la maison.

« Mais enfin ! Ils sont trop jeunes encore, ai-je dit à une amie. Vous les laissez s'en aller sans être sûrs qu'ils se débrouilleront dans la vie. Et puis, ce n'est pas une charge, vos enfants, c'est votre chair !

— Je sais, madame Ibn Ziaten, mais il en est ainsi, répondait une collègue.

— Non, tu ne sais pas, tu les jettes à la rue. »

Elle poursuivait : « Même si je voulais qu'ils restent sous mon toit, la loi est plus forte, elle leur permet de s'en aller. »

Je ne voulais rien entendre. Je répliquais, outrée : « C'est quoi cette loi qui décide à ta place et te sépare de tes enfants ? Pourquoi est-ce que tu leur permets de s'éloigner alors que tu serais si heureuse de les avoir près de toi ? »

J'ai gardé mes enfants à la maison le plus tard possible. Et ils ne m'ont quittée que pour se marier, ou pour leur travail. L'aîné, Hatim, est parti à vingt-neuf ans ! Pour Imad, c'est l'armée qui l'a éloigné de moi à vingt et un ans. Naoufal habite chez ses parents à plus de vingt-quatre ans. Avec le dernier, j'avoue, j'ai été confrontée à la loi de la République.

Il a fallu que le destin s'en mêle et que le drame triomphe de ma

détermination. Ilyasse vient de quitter la maison pour habiter seul. Il a claqué la porte à vingt ans.

La mort d'Imad m'a enlevé la force de lutter. Je me suis retrouvée tout à coup au pied du mur : il faut accepter de voir ses enfants partir et les laisser prendre leur vie en main, comme le disait ma collègue.

La loi de la République semble en la matière très proche du *maktoub*, le Destin, et il est temps que j'admette la nécessité pour chacun d'évoluer, et de s'adapter de gré ou de force. Je dois aussi m'avouer les contradictions qui peuvent exister entre l'éducation que j'avais reçue et celle de la patrie de mes enfants.

Mon dernier fils a fait le choix de quitter le domicile parental, pour une raison qui peut d'ailleurs paraître étrange. Il avait récupéré un petit chien qu'il avait apprivoisé et dont il ne se séparait plus. Nous ne pouvions plus supporter la présence de cet animal sous notre toit.

Dans ma religion, les chiens sont réputés maudits et on dit qu'une maison où se trouve un chien est « une maison dans laquelle ne rentrent pas les anges ». Cette recommandation a pour but principal de garder propre un espace où le croyant est appelé à faire quotidiennement sa prière. Forte de cet argument, j'ai voulu un jour négocier avec mon fils. Il a été intraitable. Et j'ai eu le tort de l'être aussi. J'ai pris soin de passer une annonce sur Internet pour confier l'animal à des personnes qui manifestaient le désir d'en avoir un. Il ne s'en est jamais remis, moi non plus. Quelque part en lui, je sens toujours un reproche et une distance que je n'arrive plus à combler. Aujourd'hui, je regrette d'avoir été aussi dure avec mon fils Ilyasse.

Je ne veux pas qu'on excuse mes erreurs, je veux juste qu'on se souvienne d'où je viens. Et qu'on reconnaisse que j'ai fait du chemin depuis. Je n'ai pas hésité à écouter les chagrins de cœur de mes enfants et à conseiller à mes garçons de se protéger : « Les préservatifs, ça ne coûte pas cher », « je préfère vous les payer que vous voir exposés au danger de la maladie ».

Et je ne me suis pas dit en leur parlant de la sorte que je contrevenais à ma religion, que j'étais une mauvaise mère ou que c'était *haram*¹. Mais seulement, Latifa, tu es dans un pays laïc, il faut accepter sa façon de penser et de faire, admettre que les jeunes d'ici aient des relations hors mariage. C'est ainsi, et le bon imam du bled n'y pourra rien. Le *haram* consisterait plutôt à les empêcher de s'intégrer.

En plus, chaque génération a son mode de vie, il faut aider les gamins à se mettre sur les rails. Leur vie leur appartient désormais. Si tu les as bien élevés, ils ne te décevront jamais.

Pour autant, cela n'a pas toujours été évident. La liberté que j'ai accordée à mes fils, j'ai eu du mal à l'accorder à ma fille, je le reconnais, là aussi. Si les mêmes questions d'éducation se sont posées, je n'ai pas eu le courage de les résoudre de la même façon.

Ma fille jugeait que j'étais injuste avec elle parce que plus à cheval sur les principes. Dans mon esprit, elle devait à ses parents plus d'obéissance, d'écoute et de respect. Et elle ne trouvait pas mon raisonnement juste ; ni la discipline que je lui imposais : rentrer tôt le soir, ne jamais passer la nuit dehors, ni voyager librement. Je répondais : « Parce que tu n'es pas un garçon.

— Oui, mais mes copines, elles ont tous les droits, comme leurs frères.

— Chacun est libre d'éduquer ses enfants comme il le veut ! »

À vingt ans déjà, Ikram était décidée à se marier, et c'est probablement pour me tenir tête qu'elle s'est obstinée. Elle a refusé les conseils que je leur adressais à tous : « Il faut bien choisir la personne avec qui vous voulez faire votre vie, connaître sa famille, trouver le partenaire qui soit le meilleur pour vous, dont la condition vous élève, et dont l'instruction vous tire vers le haut. »

C'est ce que j'entendais petite et je trouvais que mes parents n'avaient pas tort. Ma fille a connu le grand amour très tôt et j'en suis heureuse pour elle. Elle n'avait pas de travail, son fiancé non plus. « On va se marier et on trouvera du boulot », répondait-elle.

J'ai dit oui pour les fiançailles. Mais j'ai refusé qu'elle aille habiter chez son fiancé avant le contrat de mariage. N'oubliez pas que je viens d'un pays où les filles ne s'en vont chez leur époux qu'une fois le mariage validé. C'était ma seule condition : « Aime qui tu veux, mais pour ce qui est d'habiter avec ton fiancé avant de passer chez monsieur le Maire, il n'en est pas question ! »

Que voulez-vous, je suis comme ça et, sur ce registre, je n'ai pas réussi à me changer. Il y a de ces traditions qui vous marquent pour la vie. Vous pouvez à raison me traiter de conservatrice. C'est l'un des rares points où je n'ai pas pu me mettre d'accord avec la France : accepter l'idée qu'une jeune fille puisse aller s'établir avec son amoureux sans la bénédiction des hommes et de Dieu !

Encore une fois, ce n'est pas une question de religion.

D'ailleurs, si Ikram avait souhaité se marier avec un Français de souche, sincèrement, je ne m'y serais pas opposée. Il s'agit de son bonheur, et non du mien.

Vivre dans un pays aussi riche de ses différences que la France

fait qu'on devient riche à l'intérieur de soi-même. Et qu'on accepte la diversité des religions, des couleurs et des goûts.

L'idée que ma fille épouse un non-musulman m'aurait moins affolée que de l'imaginer convoler hors des liens du mariage. Et je me serais résignée à accepter son choix.

Je pense qu'Ikram, comme moi, a dû faire beaucoup d'efforts pour dépasser nos mésententes sans drame ni rupture. Elle n'a pas quitté la maison pour aller vivre avec son fiancé, mais nous avons accéléré le mariage pour qu'elle y aille au plus vite.

Aujourd'hui, je ne peux pas dire que j'ai eu raison de m'inquiéter. Le couple est heureux, ils ont tous les deux trouvé du travail. Ils ont une petite princesse et attendent un deuxième enfant.

*

Pour le reste, j'ai fait en sorte que mes enfants ne se sentent pas différents des autres. Je leur ai inculqué les valeurs de la République, le respect de la loi, le sérieux du travail et l'honnêteté à gagner son argent.

J'ai essayé d'offrir à mes enfants une harmonie entre deux cultures, deux richesses. Pas question que ce soit « la France dehors et le Maroc dedans ».

Je me demande d'ailleurs si le mal-être de certains jeunes n'est pas dû à l'incapacité ou au refus des parents d'appliquer le principe auquel je me suis tenue : Nous, parents du Maghreb et d'Afrique, nous venons avec des richesses du cœur que nous devons transmettre à nos enfants tout en leur reconnaissant le droit à une seconde culture dans laquelle ils rechercheront d'autres richesses du cœur.

Nous devons comprendre que l'enfant peut grandir dans ce partage avec joie ; que s'il a bien reçu, il donnera ; et que si la culture de ses parents lui a été bien inculquée, il sera disposé à s'ouvrir à d'autres cultures.

Tout cela, je le pratiquais sans le savoir et personne ne me l'avait enseigné. Je le faisais d'intuition.

Il m'aura fallu perdre un fils pour voir, à la lumière de ce que j'ai donné à mes enfants, ce dont les autres ont été privés.

2

Le drame

6

L'annonce du drame

Nous étions en voyage en Turquie, mon mari et moi. C'est Imad qui nous avait offert les billets d'avion et le séjour. Cela lui faisait plaisir d'imaginer ses parents en « touristes », dans une ville inconnue, profiter comme tout le monde.

Nous étions arrivés un vendredi. Le lendemain, je ne sais pas pourquoi, je me suis sentie nerveuse et angoissée. J'ai trouvé l'hôtel lugubre, la nourriture infecte et le lieu sans âme.

Dimanche, nous sommes partis visiter un musée où étaient exposées des reliques du Prophète Mohamed. Selon la tradition locale, le fidèle peut faire un vœu devant ces objets et le voir se réaliser. Le guide me l'a proposé. Je m'apprêtais à formuler quelques prières et à souhaiter le meilleur pour les miens.

J'ai commencé par Imad : « Que Dieu te protège, mon fils, et qu'il te guide dans le droit chemin... » J'avais à peine chuchoté ces deux phrases quand mon mari m'a invité à admirer les premiers corans de l'époque ottomane.

Nous avons continué le programme des visites, cette fois dans les environs de Konya où se trouvaient des maisons troglodytes. Le sentiment d'angoisse que j'avais depuis la veille a soudain augmenté en pénétrant dans ces grottes. Je me suis sentie oppressé, comme à l'intérieur d'une tombe. J'avais du mal à respirer et j'ai demandé à sortir.

Nous sommes retournés à l'hôtel. J'avais perdu l'appétit mais j'ai tout de même voulu accompagner mon mari au restaurant. Nous sommes ensuite montés dans la chambre. Je me suis mise au lit mais je n'arrivais pas à dormir. J'ai alors écouté des récitaions du Coran.

C'est à ce moment que le téléphone a sonné. Mon fils aîné, Hatim, était à l'appareil :

« Maman, il faut rentrer d'urgence.

— Rentrer ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Il n'a pas voulu m'expliquer :

« Tu sais ce que ça veut dire urgent ? Eh bien, c'est urgent.

— Il est arrivé quelque chose à ta sœur ? La famille au Maroc ?

— Je te dis qu'il faut absolument rentrer. »

Je suis allée secouer le réceptionniste qui dormait. Il fallait à tout prix joindre le guide et lui demander de se débrouiller pour nous faire rentrer au plus vite en France.

En attendant, j'ai appelé Naoufal. Et cette fois, j'étais sûre qu'il était arrivé quelque chose de très grave. Mon fils pleurait au téléphone. J'étais morte d'angoisse : « Qu'est-ce qui se passe ? Dites-moi ! Vous voulez me rendre folle, ou quoi ? ! » Il a répondu : « L'armée est venue.

— Imad ? Un accident ?

— Pire, on l'a tué. À Toulouse.

— Mais non ! Ce n'est pas possible ! Ils doivent se tromper. »

Comment croire que mon fils puisse être frappé par un tel drame en France ?

Notre guide turc est arrivé et je me suis précipitée vers lui : « Aidez-moi ! J'ai perdu mon fils. »

Il m'a serrée dans ses bras, a pleuré avec moi et m'a jeté une couverture sur les épaules. Il s'est immédiatement occupé de tout. Il a trouvé des billets d'avion, a appelé un taxi et nous a accompagnés jusqu'à l'aéroport. Une fois arrivés, nous avons pris un avion pour Istanbul, puis un autre pour Paris.

Mes enfants nous attendaient dans le hall d'arrivée et nous sommes rentrés à la maison à Rouen. C'était un lundi, au milieu de l'après-midi. Nous étions tous pétrifiés de douleur.

Vers 6 heures du matin le lendemain, nous avons pris la route pour Toulouse. Ce trajet a été très long. Je ne pouvais pas croire à ce qu'il nous arrivait.

Mes enfants ont essayé à plusieurs reprises de joindre Imad au téléphone. Personne ne répondait. Nous nous accrochions à l'idée que les policiers et les militaires se soient trompés. Après tout, nous n'avions pas vu le corps. L'erreur est possible.

Nous pouvions échapper au coup du Destin. Arrivés à Toulouse, nous sommes allés au commissariat où nous étions convoqués, nous, la famille, mais aussi les amis d'Imad.

7

À Toulouse

Bien sûr que j'aime ce pays, c'est mon pays. Il m'a donné toutes les chances de réussir, et je ne lui tournerai jamais le dos.

Mais je garderai pour toujours le souvenir de l'humiliation qui nous a été infligée dans ce commissariat où j'ai eu l'impression, pour la première fois de ma vie, qu'on nous traitait de la sorte parce que nous étions arabes.

Le mort s'appelait Imad Ibn Ziaten. Par conséquent, il ne pouvait qu'être objet de suspicions.

Au lieu de voir plus clair dans le crime avant de nous accuser de quoi que ce soit, nous avons eu droit, tout de suite, à un interrogatoire en règle. Comme si nous devions être coupables de quelque chose. Les questions se sont enchaînées : « Votre fils était-il un délinquant ? Trafiquant de drogue ? Une histoire de fille ? »

C'était comme des coups de couteaux qui déchiraient mon cœur.

Pour la police, l'un des motifs les plus plausibles de la mort d'Imad Ibn Ziaten était le règlement de compte, comme le rapportera un article de journal qui titrait le 13 mars : « Meurtre d'un motard à Toulouse : un vol ou une affaire de cœur ? »

On nous posait ces questions en nous parlant sans même nous regarder. À l'évidence, on ne nous a pas fait venir pour nous présenter des condoléances ou nous soutenir. On n'avait aucune intention de nous informer, on nous interrogeait comme si nous étions des coupables, sans la moindre précaution.

Pas une seule fois, la voix de notre interlocuteur ne s'est émue, et pas une fois, il n'a prononcé un mot réconfortant. Le dos tourné, le nez dans son dossier, il poursuivait son interrogatoire comme s'il s'adressait à des êtres transparents. J'ai senti monter la rage et l'humiliation. Mon fils est un soldat, et ce flic le soupçonne ! Imad est un exemple d'intégrité et on le confond avec les délinquants et les dealers tout simplement parce qu'il porte le prénom Imad ? Ensuite, il y a eu cette question que je n'ai pas pu supporter : « Madame, est-ce que l'un de vos garçons est capable de tuer son frère ? »

Au début, je n'ai pas compris. C'est comme si le monde

s'effondrait autour de moi.

J'ai eu juste la force de supplier : « Arrêtez ! Arrêtez ces horreurs ! Je n'ai pas de fils criminel à la maison. Mon fils est un militaire. Vous n'avez pas le droit de salir sa mémoire. Et d'abord, qui vous dit que c'est le mien ? Je veux voir le corps, d'abord. Où est-ce qu'il est ? »

Il a répondu sur un ton sec, comme si nous étions de simples clients arrivés après la fermeture :

« Pour aujourd'hui, c'est trop tard, la morgue est fermée. »

*

Je ne comprenais pas pourquoi, lors de cette convocation, nous n'avions pas pu avoir d'informations sur le crime, ni vérifier l'identité de la victime. Et si ce n'était pas lui ? Et s'il y avait eu une confusion, une erreur ?

Encore et toujours mon espérance de maman. Et mon obstination à croire que le mal ne peut pas toucher mes enfants. Alors, j'ai insisté de nouveau : « Il faut absolument que nous allions à la morgue. »

Et le policier de lâcher cette phrase avec un fort accent toulousain : « Non, madame, je vous ai dit que ce n'est pas possible. Et de toute façon il faut que *vous vous prépariez*, d'abord. »

Me « préparer » à quoi ?

En sortant du commissariat, j'étais bouleversée. Je marchais, mais je sentais le sol se dérober sous mes pieds. Parfois, j'avais l'impression de monter des escaliers alors que la chaussée était plate.

Soudain, je me suis arrêtée. Je me suis tournée vers mes enfants et mon mari et je leur ai répété plusieurs fois cette expression de chez nous : « Le ciel est en haut et la terre est en bas ! »

Je voulais leur dire qu'il en était ainsi de l'ordre des choses et du cours des événements et que nous devions l'accepter. J'ai continué : « Il va falloir trouver de la force. Attendre. Rester la main dans la main. »

Je ne sais pas où j'allais chercher ces mots, mais ils semblaient venir de très loin. Et cette grande force me soutenait sans que j'en connaisse la source.

J'ai poursuivi : « Ce policier n'a pas mesuré tout le travail que j'ai accompli pour faire de vous ce que vous êtes aujourd'hui. Il ne sait pas ce que nous avons accompli, vous et moi, et ce qui reste à faire pour continuer à respecter ce pays. Ce que nous avons construit pendant des années, ils ne nous le détruiront pas en un jour. Demain, nous irons à la morgue. »

Cinq amis d'Imad, qui sont arrivés les premiers à Toulouse, ont réservé un hôtel pour nous tous. Ils ont rendu notre drame un peu moins dur à vivre par leur présence.

Les frères d'armes de mon fils sont également venus à notre secours, et nous ont invités à dîner à la caserne. Le lendemain matin, ils sont venus nous chercher pour nous emmener à la morgue.

Vous savez ce que c'est que de passer le seuil d'un lieu où votre enfant gît, mort et ensanglanté ? Dieu ne fasse subir à personne cette douleur insupportable.

Une dame nous a reçus.

« Ne soyez pas choqués. Le corps est un peu...

— Un peu ?

— Nous avons procédé à une autopsie. »

J'ai crié :

« Quelle autopsie ?

— C'est la procédure, madame.

— De quel droit toucher au corps de mon fils sans l'autorisation de sa famille ?

— Je vous répète que c'est la procédure. Il nous fallait savoir les causes de la mort. »

Je crois que c'est l'un des rares moments où je me suis laissé aller à la colère.

« Vous n'avez pas le droit ! C'est horrible ce que vous avez fait, ai-je hurlé.

— C'est la police qui nous l'a demandé, nous n'y pouvons rien, vous non plus. »

J'ai demandé à mon fils aîné, Hatim, d'appeler sur-le-champ le commissaire rencontré la veille. L'infirmière a obtempéré. J'ai pris l'appareil et j'ai entendu la voix de ce monsieur, froide, tranchante : « Je vous prie de garder votre calme, madame.

— Ce gamin a des parents, une famille. Et vous l'ouvrez sans demander leur avis ?

— Si vous n'êtes pas contente, tant pis. Et si vous continuez à crier, je raccroche.

— Monsieur, on voit que ce n'est pas de votre fils qu'il s'agit. Ce n'est pas son corps qu'on a charcuté dans une morgue. C'est le mien, monsieur. C'est le mien... »

Et la ligne a coupé. Le commissaire venait de me raccrocher au nez.

Je suis restée quinze minutes avant d'entrer dans la pièce où il se trouvait. Et je l'ai vu. C'était bien lui. J'ai passé ma main sur son corps. Tout avait été ouvert et refermé.

J'ai pris sa main dans la mienne et j'ai pleuré. Longtemps.

Je me demandais s'ils avaient respecté son intégrité, si tous les organes de mon fils avaient bien été replacés à l'intérieur de son corps. Je voulais m'assurer qu'on ne lui avait rien volé. Personne n'était là pour me répondre avec précision, me rassurer moi, mais aussi mon mari et mes enfants.

Pour la deuxième fois, en l'espace de vingt-quatre heures, j'ai eu cette pensée : « C'est un Arabe qui est mort. Comment ? Par qui ? De quoi ? Peu importe. C'est un Arabe. »

8

Dans la tourmente

Nous sommes restés près d'Imad à lui parler et à prier. Il n'y avait personne d'autre autour de nous. Personne pour nous tenir la main. Sauf ses amis, qui s'étaient déplacés à Toulouse pour le voir. Et l'armée. Les soldats étaient là pour nous soutenir, ils ont tout fait pour nous aider à affronter ce moment.

Nous étions démunis, sans repères, et ils ne cessaient de nous donner du courage : « Imad était l'un des meilleurs. Il était bon et gentil. Un gars fantastique ! »

Je suis allée voir le procureur de la République pour demander l'autorisation de ramener la dépouille d'Imad au Maroc.

Dans notre religion, les morts sont enterrés le jour du décès ou le lendemain, au plus tard : « Mon fils n'a fait de mal à personne. J'en suis sûre. Il mérite de reposer en paix. »

Je me suis tout de suite sentie en confiance face à cet homme. Il nous a gentiment proposé de nous asseoir, et nous a écoutés patiemment. Il comprenait notre détresse, mais apparemment il ne pouvait rien faire pour nous : « Patientez encore un peu, madame. C'est pour les besoins de l'enquête. Il me sera difficile d'ordonner le rapatriement avant. Mais je mesure votre souffrance et je vous promets une chose : On trouvera l'assassin de votre fils. »

Il s'est levé pour nous offrir des bonbons. C'était certainement sa façon à lui de nous consoler. Il nous a ensuite accompagnés jusqu'à la sortie du Palais de Justice en descendant les deux étages avec la même gentillesse.

Nous sommes restés quatre jours à Toulouse et, chaque jour, nous avons pris le chemin de la morgue.

Une assistance de l'armée a été mise à notre disposition pour déclarer le décès, préparer les funérailles et entamer les formalités du transfert du corps, selon les vœux de mon fils. Puis nous sommes rentrés à Rouen.

Imad est resté plus d'une semaine à la morgue, en attendant les

résultats de l'enquête. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il avait très froid et qu'il se sentait seul.

*

Pendant ces quelques jours, nous avons été livrés à nous-mêmes. Personne ne nous a expliqué ce qui s'était exactement passé, ni les raisons de ce crime. Nous nous sentions délaissés. Le maire de Toulouse ne m'a d'ailleurs jamais présenté ses condoléances.

Mon avocat de l'époque s'en est ouvert au ministre de la Défense en poste, Gérard Longuet. Il a répondu que l'armée avait fait savoir par la préfecture que le délégué militaire départemental « a été le premier à annoncer le décès d'Imad Ibn Ziaten à sa famille et qu'il était en contact avec elle tous les jours ».

Évidemment, cela ne correspondait pas à la réalité. On nous avait oubliés. Notre avocat a répliqué avec force : « Il faut soutenir et accompagner ces personnes dans la douleur ! Mes clients se sentent abandonnés. »

C'est sans doute la raison pour laquelle ce ministre interviendra en personne après la cérémonie de Montauban en hommage aux victimes. Il a même affrété un avion militaire pour nous ramener à Rouen, nous évitant ainsi de rentrer par le train de nuit.

*

Quelques jours après notre retour, nous avons appris à la télévision que l'arme qui avait tué Imad avait servi à commettre d'autres crimes à Toulouse et à Montauban.

Les victimes étaient, elles aussi, des militaires. Là, j'ai compris qu'Imad avait été visé parce qu'il était militaire. Je sentais que quelque chose de monstrueux allait se passer. Quoi exactement, je ne savais pas, mais cela n'a fait que renforcer notre solitude et notre incompréhension.

Vous croyez que quelqu'un nous en a informés ? Qu'un fonctionnaire de la police ou du ministère de la Justice nous a passé un coup de téléphone pour nous tenir au courant ? Personne.

Aucune voix pour nous rassurer, nous dire de ne pas nous inquiéter, que l'enquête suivait son cours et que mon fils n'était pour rien dans cette histoire. Pas un mot. Pas un geste. Comme si nous n'existions pas.

Alors nous avons essayé de réunir nous-mêmes des éléments, en

plus des informations collectées dans les médias, pour connaître les circonstances du drame.

Ce dimanche 11 mars 2012, Imad avait reçu la visite d'une copine d'enfance dans son appartement de fonction. Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Il lui a proposé d'aller à la piscine. Elle était en avance, ils ont d'abord pris le temps de déjeuner.

Imad a ensuite précisé à son amie qu'il devait s'absenter pour un rendez-vous. Il était question de vendre sa moto. « Je n'en ai pas pour longtemps, une demi-heure, tout au plus. » Il lui a demandé si elle connaissait l'adresse où il devait se rendre. Originaire de Toulouse, elle lui a expliqué comment y aller. Il s'est dirigé vers la porte, s'est retourné pour dire au revoir à son amie, en lui offrant son plus beau sourire. Elle a cru bon de le prévenir : « Fais attention ! Le gars peut faire semblant d'essayer ta moto et partir avec.

— Ne t'inquiète pas, j'aurai vu son visage avant de lui confier ma moto ! »

Mais le visage de son tueur, Imad ne le verra pas, dissimulé sous le casque.

« Comme Imad tardait, a raconté son amie, je l'ai appelé, mais il ne décrochait pas. Alors j'ai pris ma voiture pour me rendre à l'adresse dont il m'avait parlé un peu plus tôt. Sur la route, j'ai vu des policiers et des gyrophares. J'ai fait demi-tour. C'est alors que j'ai aperçu la Suzuki d'Imad et un corps gisant sur le sol. Je me suis demandé pourquoi les policiers ne venaient pas au secours du blessé. Je suis descendue et je me suis approchée. Le corps par terre, c'était Imad. J'étais effondrée. J'ai questionné les policiers, je voulais comprendre pourquoi on ne le secourait pas. L'un d'entre eux m'a répondu : "C'est fini, on ne peut plus rien faire." »

Et cette jeune fille de répondre, quand je l'interrogeais pour la énième fois : « Je vous jure, tante Latifa, ils m'ont dit qu'il est mort sur le coup. Il n'a pas eu le temps de souffrir. »

Plus tard, le procureur me l'affirmera aussi, et ce sera la seule petite consolation qui m'aidera à tenir.

Pendant des jours, je repris le récit de la jeune fille, je demandai à mes fils de m'acheter la presse et je regardai les journaux télévisés.

Je jouais et rejouais le drame dans ma tête. Merah habitait à 800 mètres d'Imad. Avait-il choisi sa victime au hasard ? L'avait-il repérée et suivie ? Imad avait passé cette annonce sur Internet : « Je suis militaire, je vends ma moto. »

Merah l'avait contacté par téléphone. Il savait ce qu'il faisait. Il lui avait fixé rendez-vous à la sortie de la ville, là où il avait déjà certainement décidé de le tuer. Il avait prévu son coup.

*

Je passais mes nuits à imaginer la scène, la haine et le bruit du corps de mon fils qui chutait. Mais les lieux du crime, je ne les verrais de mes propres yeux que trois mois plus tard, lorsque, de retour du Maroc, je demandai à un collègue militaire d'Imad de m'y conduire. Il a accepté et en a informé son supérieur. Les militaires m'ont appelée le soir même pour me dire qu'ils m'accompagneraient. Ils voulaient me rassurer.

Ce jour-là, je suis restée figée, incapable de faire le moindre geste ou de dire une prière. Il fallait que j'y retourne seule. Je suis revenue le lendemain matin. J'ai regardé longtemps le sol de l'esplanade où il avait été abattu.

Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'Imad avait peut-être laissé un indice ou écrit une phrase pour moi. À la place, j'y trouvais des traces du sang de mon fils, que personne n'avait pris la peine de nettoyer pour éviter qu'il ne soit souillé. J'étais extrêmement choquée. J'y découvrais aussi l'esquisse à la craie de la forme de sa moto. Je me suis penchée et j'ai balayé le sol de mes mains. Je voulais trouver une trace de son corps, caresser l'endroit où sa tête était venue se poser et passer mes doigts sur ses yeux pour les fermer.

Tout le chagrin jusque-là comprimé, toute la douleur enfouie m'a soudain submergée. J'ai crié comme un animal blessé. Ensuite, je me suis levée et j'ai marché. Une forêt silencieuse et noire longeait la route et de l'autre côté se dressaient des tours à l'aspect aussi triste que mon âme.

*

Je devais rencontrer pour la première fois l'ex-président de la République, Nicolas Sarkozy, le 22 mars 2012, soit quelques jours après la tuerie. Il était venu rendre hommage aux victimes à Montauban.

Après la cérémonie, les familles ont été conviées dans une salle pour s'entretenir avec lui. Nous l'avons salué un à un. Je remarquais son expression maussade et ses gestes nerveux. Pourquoi était-il irrité ? À cause du vent qui soufflait tellement fort ce jour-là que la tente où étaient déposées les dépouilles avait été arrachée et les photos des victimes éparpillées sur le sol ? Pour quelles autres raisons ?

Je me suis adressée à lui : « Nous voudrions que vous arrêtiez cet homme et qu'il paie pour le mal qu'il a fait. Il ne faut surtout pas qu'il s'échappe ou qu'on le prétende fou. » Le président a répondu par cette phrase : « Je vous promets qu'il sera jugé et puni. »

Il est parti après avoir prononcé un petit discours. Puis, plus rien. Aucune nouvelle.

*

Au fil des jours, l'identité de l'assassin qui avait abattu mon fils se dévoilait.

Tout d'abord, il a eu un nom, puis ensuite, un visage. Il s'en était d'abord pris à d'autres militaires, avant de massacrer de sang-froid des innocents, enfants et adultes, de l'école Ozar Hatorah.

J'avais le sentiment que la France était en guerre. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait. Cet assassin avait réussi à attaquer trois religions en abattant musulmans, chrétiens et juifs, comme s'il voulait mettre le monde entier à genoux.

Le 22 mars, alors que Monsieur Sarkozy nous avait fait la promesse que Merah serait « capturé vivant », nous apprenions qu'il était abattu par les forces du Raid de trente et une balles. Je n'avais de cesse que de penser aux circonstances dans lesquelles l'assassin d'Imad était mort.

Aucune information ne filtrait pour le moment. Personne ne nous a joints pour nous expliquer ce qui s'était passé, comme si nous étions de simples observateurs des crimes de Merah. Non seulement cette mort nous empêchait de faire notre deuil, mais elle laissait toutes les questions en suspens. Nous voulions que le tueur soit traduit en justice et voilà qu'il nous défiait en mourant les armes à la main comme il se l'était juré.

Je voulais absolument savoir pourquoi Merah avait tué mon fils. Pourquoi Imad ? Mais j'étais toujours incapable de parler en public. C'est notre avocat qui s'exprimait pour moi et au nom de toute la famille : « Mohamed Merah a décidé de la vie des autres comme il a décidé de ne pas se rendre. Pour les proches d'Imad, c'est un double sentiment d'injustice. Le procès était absolument nécessaire : non pas pour comprendre les délires de Mohamed Merah car rien n'est cohérent, mais pour qu'il rende des comptes aux familles des victimes, pour que l'audience serve d'exemple et mette un coup d'arrêt à ces personnes tentées de commettre l'irréparable. Il n'y a pas de solution dans le crime. »

Nous nous sommes demandé comme tout le monde pourquoi l'assaut avait duré si longtemps ; pourquoi six jours au lieu des vingt-quatre heures habituelles pour localiser l'adresse IP¹ de l'ordinateur qu'a utilisé le tireur pour entrer en contact avec Imad après l'annonce relative à sa moto publiée sur Internet.

Mes enfants étaient outrés que le commissaire de Toulouse soit parti sur la fausse piste d'un règlement de compte : « La police avait présenté notre frère comme un dealer : ces enquêteurs ont sali son image et celle de ma famille. » Pourquoi a-t-on tué Merah alors qu'il fallait le faire parler ?

Je réponds que je n'ai pas de doute quant à l'identité du meurtrier et que pour le reste, je laisse la justice faire son travail. Rien ni personne ne me rendra mon fils.

Depuis le drame, je suis incapable de voir un film policier et je change de chaîne dès que je tombe sur une scène de crime à la télévision. Je ne supporte pas de voir du sang couler ou un personnage s'effondrer par terre.

J'ai l'impression que c'est le mien, et je dis : « C'est mon fils, il ne faut pas que je regarde. » Et j'éteins la télévision. C'en est ainsi et ça le restera toute ma vie.

1. Numéro d'identification qui est attribué de façon permanente ou provisoire à chaque appareil connecté à un réseau informatique.

9

L'appel du Maroc

Six jours après le décès, c'était un samedi, Mounir, le beau-frère de mon amie Fatima, est venu présenter ses condoléances. Il a compris notre situation et il m'a suggéré :

« Il faut répercuter l'info au Maroc. Mon frère est journaliste là-bas. Tu peux le contacter.

— Je n'ai pas trouvé de soutien en France, mais j'en trouverai sûrement au Maroc, ai-je répondu. Le Maroc n'oublie jamais ses enfants ! »

Sa réponse m'a redonné du courage : « Effectivement Latifa, le Maroc n'oublie jamais ses enfants. »

J'ai décidé de suivre les conseils de Mounir.

Le lendemain, je reçois ce coup de fil :

« Allo ? Bonjour madame Ibn Ziaten, c'est radio Aswat en ligne (l'une des plus importantes au Maroc).

— C'est une plaisanterie ?

— Non, madame. On sait ce qui vous est arrivé et nous sommes de tout cœur avec vous. Vous avez l'antenne, les Marocains vous écoutent en direct.

Alors j'ai parlé, j'ai pleuré à l'oreille de mon pays natal comme on pleure dans les bras de sa maman.

Par hasard, Naïma Mcharki, qui se trouve être une artiste réputée au Maroc, a écouté mon témoignage et en a été émue. Elle a réussi à obtenir mon numéro et m'a appelée : « Tenez bon Latifa, je vais vous aider. »

Le lendemain, le palais royal me contactait. Elle avait tenu parole.

Je croyais que ma vie était finie, que j'avais tout fait pour rien, que mon fils venait de disparaître dans l'indifférence générale. Mais les miens venaient à mon secours.

Quand la République hésitait à me relever de terre, le Maroc me donnait la main pour me redresser. C'était à ce moment que j'avais le plus besoin de soutien, d'une voix qui me dise : « Latifa, tu n'es pas

seule. Retourne-toi, nous sommes là. »

*

Nous pouvions désormais rapatrier le corps pour l'inhumer au Maroc. Mais auparavant, nous voulions organiser des obsèques à Rouen. Le 23 mars 2012, une cérémonie a réuni 1 500 fidèles à la mosquée du Château-Blanc de Saint-Étienne de Rouvray. La traditionnelle prière du vendredi a été consacrée en partie aux meurtres de Toulouse et Montauban que l'imam a condamnés dans son sermon, en insistant sur le fait que l'Islam n'est pas « une religion de guerre » et qu'« Imad servait la France ».

La prière aux morts a ensuite été prononcée autour du corps qu'on avait fait venir de Toulouse et qui était dans un corbillard recouvert des drapeaux français et marocains. La famille et les amis étaient tous là. Hatim, mon fils aîné, a pris la parole, car j'étais toujours effondrée. Je ne tenais debout que par miracle. « Imad servait la France, il défendait les valeurs républicaines, il a été tué de sang-froid par un criminel, un terroriste. »

Le consul général du Maroc était également présent. Il a rappelé sa solidarité envers les familles de toutes les victimes.

Une marche blanche, qui a réuni 600 personnes, a eu lieu le 24 mars 2012 à la mémoire de mon fils.

Le cortège est parti de notre domicile à Sotteville-lès-Rouen pour se diriger vers le monument aux morts, place Carnot, sur la rive gauche de Rouen.

*

Le 22 mars 2012, lors de l'hommage rendu aux victimes à Montauban, le ministre de la Défense m'a présenté ses condoléances.

Il a reconnu : « Nous avons fait des erreurs. Nous n'avons pas été assez présents. Je vous prie de m'excuser.

— Le mal est fait, monsieur le Ministre, mais il faut que j'accepte, que je réalise.

— Voulez-vous quelque chose en particulier ?

— Que le cercueil de mon fils soit porté au cimetière par des soldats français et des soldats marocains.

— C'est possible, a-t-il répondu. Il faut demander l'accord de l'armée marocaine, mais je ne pense pas que cela posera de problème. »

10

L'hommage marocain

Nous avons pris l'avion pour le Maroc quelques heures après la marche blanche. À bord, ma petite famille, quelques amis et une délégation officielle, qui comprenait le ministre français des Anciens combattants, un colonel, un capitaine et quatre soldats du régiment des parachutistes. Je n'oublierai jamais la gentillesse du pilote venu me chercher pour que je fasse le voyage en sa compagnie dans le cockpit.

Un hommage national a été rendu en France mais aussi au Maroc pour mon fils. J'ai toujours dit que la France était mon père et le Maroc ma mère. Cela m'a réconfortée. Je les aime tous les deux, ils étaient présents lors de ce drame qui a frappé ma famille.

Nous étions dans l'avion quand le ministre des Anciens combattants est venu m'annoncer que l'armée marocaine acceptait de mettre à notre disposition ses soldats pour porter le cercueil d'Imad vers sa dernière demeure.

À notre arrivée à l'aéroport de Rabat, nous avons été accueillis par le Premier ministre marocain, l'ambassadeur de France au Maroc et de nombreux militaires. Le convoi a parcouru les 290 kilomètres séparant Rabat de M'diq escorté par des motards.

Il était 3 heures du matin quand nous sommes arrivés à M'diq, ville natale de mon mari. Le préfet, le maire et des dizaines d'habitants nous y attendaient.

Ma famille et moi allions passer la nuit chez ma belle-mère et veiller le corps d'Imad en lisant les sourates du Coran, comme le veut la tradition musulmane.

*

Le lendemain, les commerces de M'diq ont baissé les rideaux. Au moment où le cercueil est sorti de la maison familiale, une foule s'est agglutinée autour de la porte d'entrée. Nous ne pouvions plus avancer, et les autorités elles-mêmes, qui portaient le cercueil, ne réussissaient pas à se frayer un chemin.

La sécurité royale m'a interpellée : « Sortez, s'il vous plaît,

madame Ibn Ziaten. Il faut que vous demandiez aux habitants de se reculer pour que le cercueil de votre fils puisse se diriger vers sa dernière demeure. »

Je suis sortie immédiatement et me suis exclamée : « Je vous en supplie, faites de la place s'il vous plaît. » Et une voix féminine parmi la foule a crié : « Pourquoi vous nous poussez ? Votre fils, Imad, est aussi le nôtre. » Ses paroles m'ont bouleversée.

Une chaîne humaine s'est formée, et mon fils a pu avancer, telle une colombe prenant son envol. Les rues ont été interdites à la circulation et tous les hommes du village ont suivi le cortège.

Je crois que si j'avais fait du porte à porte pour demander aux gens de venir à l'enterrement, il n'y en aurait pas eu autant. Des centaines d'hommes se sont déplacées au cimetière.

Au chagrin se mêlait un sentiment de fierté que je ressentais pour la première fois. Et cet honneur qu'on faisait à mon fils atténuait quelque peu ma douleur. Je me sens si reconnaissante envers les habitants de M'diq. Ce que j'ai de plus cher s'en allait, mais il s'en allait avec les honneurs. Il mourait trop jeune mais il mourait comme un grand.

Il y avait là des artistes, des hommes et des femmes venus des autres villes parce qu'ils avaient entendu mon cri de détresse à la radio, et tous me disaient la même phrase en guise de condoléances : « Le Maroc n'oublie jamais ses enfants ! »

Alors, cette lumière qui avait failli disparaître est réapparue en moi. Le Maroc me l'a offerte. Ce geste me redonnait de l'espoir, de la force et du courage. Nous existions à nouveau.

Comme la tradition le veut, le troisième jour, je me suis rendue sur la tombe d'Imad. La famille et les amis m'accompagnaient. Je n'ai pas pu me recueillir sereinement.

Un proche parent m'avait appris une nouvelle qui me fendait le cœur. La chaîne Al-Jazira était en possession des images de la tuerie filmée par Merah et avait prévu de les diffuser. Je tremblais de révolte et d'indignation. Voir circuler les images de mon fils abattu par balles sur les écrans ? Voir exhibé son corps ensanglanté sur les portables ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas humain !

J'ai appelé au secours le juge chargé à l'époque de l'enquête. Il a essayé de me calmer : « Nous allons faire le nécessaire pour que ces images ne soient pas diffusées. Nous tenons l'affaire. Al-Jazira n'en fera rien. »

Mais je n'étais pas tranquille. Alors j'ai appelé moi-même la chaîne du Qatar : « Ne touchez pas à mon fils ! Sinon vous aurez ma mort sur la conscience ! » Je ne savais même pas à qui je m'adressais. J'ai continué à implorer la chaîne par l'intermédiaire des médias : « Je vous demande de ne pas diffuser les images. C'est mon fils qui est mort. Et on veut le montrer comme un jeu vidéo. S'il vous plaît, je ne veux pas voir ça. Je n'ai pas besoin de ça. Nous avons assez souffert ! »

J'en appelais aussi à l'émir du Qatar, au président de la France et au roi du Maroc. Nicolas Sarkozy a très vite pris position en répondant aux journalistes qu'aucune chaîne ne diffuserait ces images. Mohamed VI m'a jointe par téléphone pour me présenter ses condoléances et me dire de ne pas m'inquiéter.

Tous les jours qui ont suivi, j'ai pris le chemin du cimetière. Je me suis installée près de la tombe de mon fils et je lui ai parlé : « Imad, écoute-moi bien. Je jure sur ta dépouille que je ferai tout pour te rendre justice. Tu as été courageux, tu es mort debout et tu n'aurais pas voulu me voir dans cet état. Tu espères que je me relève. Alors, je me relèverai. »

Et c'est ainsi, en parlant avec mon enfant, que j'ai eu l'idée. Celle qui allait être mon moteur et la raison de ma survie : soutenir une cause ou un projet pour perpétuer la mémoire d'Imad et pour que d'autres mamans n'aient pas à souffrir ce que j'ai souffert.

Avant de repartir en France, je lui ai dit ceci : « Ne t'inquiète pas, mon fils. Je ferai tout ce que je pourrai pour que tu ne sois pas mort pour rien. Je n'en ai peut-être pas les moyens mais j'en aurai la force. Je n'ai certainement pas le niveau, mais je mettrai mon cœur de mère en jeu pour sauver ceux qui t'ont fait subir ce sort. On ne peut pas triompher du mal par le mal ni combattre la haine avec la haine. Il faut que tu sois mon œuvre de paix. »

Al-Jazira a finalement décidé de ne pas diffuser la vidéo. Je venais de gagner ma première bataille au nom d'Imad.

11

Le jour où j'ai alerté les médias

Je venais d'enterrer mon fils quand j'ai reçu un courrier du ministère de la Défense m'informant qu'on envisageait de considérer Imad comme un soldat « mort en service », conformément à la procédure appliquée aux fonctionnaires de l'État.

J'ai trouvé ce courrier au milieu des factures de gaz et des brochures publicitaires. Ils n'ont même pas eu le courage de me l'annoncer en personne, ni par téléphone. Ce courrier ne contenait aucune autre forme d'explication. J'estimais que mon fils méritait mieux et je perdais patience.

Je décidai de prendre deux nouveaux avocats et, pour la première fois, je songeais à parler aux médias. Un petit événement, ou plutôt un mot, allait m'y encourager.

Je venais d'entendre que le frère de Mohamed Merah, Abdelkader, allait être auditionné. Je suis venue à Paris pour suivre de près cette affaire. J'étais chez mon avocate quand j'ai vu à la télévision la défense du frère de Merah. Il s'indignait que ce « garçon » soit arrêté à tort. J'étais sous le choc. Je me suis surprise à dire : « Si Abdelkader est libéré, ce sera un danger pour la société ! » Ma décision était prise. J'ai déclaré à mon avocate : « Maintenant, je suis prête à m'exprimer.

— Votre parole de mère aura plus de portée. »

Le soir même, j'intervenais pour la première fois à la télévision. C'était sur TV5, il a fallu que je sois là pour défendre l'image de mon fils. Puis les interviews se sont enchaînées.

Aucun officiel n'a réagi à mes déclarations. Alors j'ai réclamé un rendez-vous à la conseillère du ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, qui a accepté de me recevoir, toutefois sans la présence de mes avocats. J'ai parlé de ce courrier humiliant.

La conseillère a reconnu qu'une erreur avait été commise. Il aurait fallu prendre contact directement avec les intéressés : « Je comprends votre colère. C'est encore une erreur de notre part et une bonne leçon. »

J'ai expliqué qu'il était hors de question pour ma famille de se contenter de la désignation « mort en service » : « Si Imad a été pris pour cible, c'est parce qu'il était militaire. Et s'il n'a pas voulu s'agenouiller devant son assassin, c'est parce qu'il représentait l'uniforme de l'armée française. »

La conseillère ne voulait pas entendre raison : « Vous savez madame Ibn Ziaten, on ne peut plus parler de "mort pour la France", parce qu'il n'y a plus de guerre ni de front avec des soldats qui combattent l'ennemi. »

J'ai ajouté que Merah avait visé mon fils estimant qu'il « tuait ses frères musulmans » et qu'il devait mourir pour ça. Son objectif était clair : tuer le soldat Imad. En s'en prenant à lui, il s'en prenait à la France. Mon garçon est mort pour son pays. On doit le respecter et l'honorer, c'est une question de loyauté. Nous ne voulions qu'une seule chose : que l'État français tienne compte des circonstances de cette mort et qu'on déclare Imad « mort pour la France ».

Elle a baissé les yeux et j'ai compris que c'était un dialogue de sourd. Elle parlait compensation et argent. Je parlais reconnaissance et honneur.

Deux heures de discussion pour rien, chacun campait sur ses positions : « Même si votre fils était en mission, il serait considéré comme mort en service, madame Ibn Ziaten. Cela dit, je vais monter votre dossier chez monsieur le ministre. »

Le lendemain, le 9 juin plus exactement, quatre soldats français mouraient en Afghanistan. Hommage national pour les victimes qu'on déclarait « morts pour la France ».

Et le 14 juillet, invitation officielle de leurs parents au défilé. Personne n'a fait le geste de nous y associer.

Ce jour-là, la douleur était grande. Pourquoi pas Imad ? Aurait-il moins bien servi son pays que les autres ? Je me suis contentée de verser des larmes. Et de prendre mon mal en patience.

Chaque mère et chaque père sont en mesure de comprendre notre demande d'honneur et de dignité. On ne m'enlèvera pas de la tête que mon fils est un martyr de la République. Il est mort pour son pays, pour une noble cause. Il faut qu'on le dise, qu'on en garde le souvenir, même si ce n'est qu'une plaque de commémoration.

Nous avons été reçus par le ministre de la Défense. L'entrevue a duré trois quarts d'heure. J'ai réitéré ma demande. Monsieur Le Drian a dit : « Je suis au courant. Mais je ne suis pas seul à décider. Par

contre, je sais que vous venez de créer une association pour les jeunes et nous vous soutiendrons. »

Je suis partie déçue, il y avait de quoi. Quelques jours après, j'ai reçu un courrier signé de sa main : Imad Ibn Ziaten, « mort en service ».

*

Confrontée aux difficultés administratives et aux procédures officielles en tout genre, je me posais cette question : si on se comporte de cette façon avec la maman d'un innocent et avec une famille qui s'est engagée à être de ce pays, comment se comporterait-on avec les *jeunes des cités* ? Comment écouterait-on leurs parents ? Comment leur concéderait-on des droits et une dignité ? Il m'arrivait même de penser : celui qui a tué mon fils est un assassin, certes, mais il se peut qu'il soit une victime aussi.

La délinquance, les foyers, la drogue, l'absence d'éducation, l'humiliation et le rejet. Avait-il été aidé, suivi ? Avait-il trouvé dans la République un second père comme je l'ai trouvé en elle ? Il fallait que je le sache. Que je pose les questions sur ses terres.

C'est ce jour-là que l'idée m'est venue d'aller dans le quartier de Merah.

Après m'être rendue sur le parking où Imad avait été abattu, après avoir crié ma douleur et pris le chemin qui longeait la forêt, je m'étais dirigée vers les Izards. J'avais parlé pour la première fois avec les copains du tueur de mon fils.

12

Sur les terres de Merah

Ce jour-là, j'ai compris. Et j'ai reçu en pleine figure une autre détresse que la mienne.

Quelque chose bloque quelque part. Et ce quelque chose dépend de nous, les grands. Des familles qui n'ont pas le courage de prendre en charge leurs enfants, un échec scolaire et c'est fini, un pétard et c'est la porte de l'enfer. Une bêtise, puis une autre, et pas un père pour donner une leçon, corriger, parler.

Je me suis souvenue des regards froids de ces jeunes, de leurs réponses tranchées, du désespoir qui les avait gagnés. Je me suis dit : si on ne les aide pas maintenant, ce sera trop tard.

Eh oui, j'allais jusqu'à m'interroger sur le malheur de Merah lui-même ! Le foyer, le père en Algérie, la mère laissée seule, les bagarres, la délinquance. Cet enfant de vingt-trois ans a eu un parcours très difficile. Si on l'avait aidé, il s'en serait probablement sorti. Et il n'y aurait pas eu tout ce chagrin.

Je ne pardonne pas à ce garçon parce qu'il a pris ma chair, mais je prends conscience, après cette visite, que je n'ai pas de haine et que je veux lutter pour qu'il n'y ait plus de tueurs du nom de Merah, ni de victime du nom d'Imad.

*

Après cette visite et les autres qui suivront, ma conviction est faite : les jeunes n'y sont parfois pour rien. Il faut les aider.

Ils avouent eux-mêmes leur détresse et pointent du doigt l'incapacité de leurs parents à les encadrer. Ces parents qui pensent toujours à retourner au « bled », plutôt que de songer à construire sur les lieux où vivent leurs gamins. Ces parents nostalgiques de leur propre passé, là où ils devraient se concentrer sur l'avenir de leurs enfants. J'en vois autour de moi qui investissent et achètent prioritairement des maisons *là-bas*. Personnellement, j'ai d'abord investi ici, afin d'enraciner ma fille et mes garçons dans leur terre de naissance.

Ma première question n'était pas : comment je vais faire pour

acheter une maison au Maroc ? Mais comment faire pour avoir un toit en France ? À ceux qui me disaient : « C'est trop dur d'acheter ici. Tu vas devoir manger des patates, Latifa », j'ai souvent répondu : « Oui, mais au moins, mes gamins seront bien installés. »

Et si je me suis abîmé la santé à faire le ménage et à vendre des légumes sur le marché, c'est pour que mes enfants fassent leurs études et se construisent une carrière professionnelle.

Je manquais toujours de moyens, certes, mais j'ai combattu la pauvreté et j'ai gagné le pari de vivre dignement. Personne ne peut nier cette chance qu'offre la République.

Bien sûr, les préjugés ont la vie dure et la *hogra*¹ n'épargne pas les enfants d'immigrés. Leur parcours est parfois truffé d'obstacles extérieurs et il me fallait en savoir plus sur ce qui leur faisait mal. Je voulais comprendre pourquoi ils répétaient que c'était la fin de l'espoir.

Par quel moyen ? Rencontrer ceux-là mêmes qui m'ont infligé la mort de mon fils, dans le but de les aider, les écouter, leur transmettre cette lumière avec laquelle la France a hésité à illuminer le destin d'Imad.

C'est ainsi que je songeais à créer une association et que je décidais de prendre le bâton du pèlerin partout où, en France, des jeunes doivent être sauvés avant qu'il ne soit trop tard.

1. Terme arabe signifiant le mépris.

13

**L'Association Imad pour la Jeunesse
et pour la Paix**

Après ce que je venais de vivre, il fallait que j'agisse. Je n'avais pas non plus oublié la promesse faite à Imad un jour où j'étais penchée sur sa tombe au Maroc.

Alors, au mois de mai 2012, je lançais une structure d'aide aux jeunes. Je ne voulais pas d'une association de victimes ni d'un combat pour des dédommagements. Je refusais d'aller vers les gens qui pleuraient leurs morts. Je pleure déjà beaucoup, et cela me suffit.

Ma cause est autre. Je veux sauver ceux qui sont à l'origine de mes souffrances. Et qui peuvent causer la souffrance d'autres mamans. Même si, quand on perd un enfant, rien ni personne ne peut jamais plus vous sauver.

J'ai décidé d'aller en face, de l'autre côté. Là où se trouvent les mal-aimés, les mal-logés, les caractères faibles qui risquent de mal tourner et de tirer un jour sur un autre gamin.

J'irai dans les écoles, les lycées, les prisons, pour comprendre les besoins des jeunes, les entendre surtout, mais aussi pour sensibiliser les parents sur l'importance de l'éducation. Mon programme ? Écouter. Soutenir. Tendre la main. Ne pas baisser les bras. Créer des liens. Sensibiliser à l'éducation et au respect des lois de la République. Aider les parents. Épauler les mères. Casser les murs entre les jeunes et la société. Redonner de l'espoir.

Faire en sorte qu'il n'y ait plus de Merah.

Tel est l'objectif de l'association Imad pour la Jeunesse et la Paix que j'ai fondée en mémoire de mon fils. Et à travers cette association, le voir grandir.

14

Une visite à Échirolles

La tuerie d'Échirolles, survenue le 28 septembre dernier, m'a replongée dans mon drame et a rouvert mes blessures.

Deux jeunes issus de l'immigration qui mouraient dans la fleur de l'âge. Une fois encore, l'illustration de cette violence gratuite et insensée dans les quartiers, qui opposent nos enfants entre eux, faisant des morts dans leur rang.

Y aller me semblait évident, vital. Au moins pour consoler les mamans des deux victimes, Soufiane et Kevin, et présenter mes condoléances aux familles.

Le vendredi 5 octobre 2012, j'ai pris le train pour Grenoble. Pendant tout le trajet, je sentais battre mon cœur et remonter la douleur obscure que dépose au fond de nous la disparition d'un enfant. Je pensais aux parents des victimes. Nous ne faisons qu'un.

*

Je garde de mon arrivée sur les lieux l'image d'un parc aux balançoires vides et aux bacs à sable déserts, traversé par quelques silhouettes hésitantes et, par endroits, des bandes de gamins qui me regardaient sans voir. Quelques adultes aussi, occupés à gérer l'après carnage.

Un garçon est venu vers moi. Il s'est présenté : « Je suis le frère de Kevin. » Et de me poser cette question sans préambule : « Il aimait bien être militaire votre fils ? »

— Bien sûr, Imad était fier de servir son pays.

— Et vous, vous êtes fière que votre fils se soit engagé dans l'armée française ?

— Si j'avais d'autres enfants, je les aurais donnés à cette même armée.

— Je vous présente mes condoléances et je vous souhaite beaucoup de courage.

— Il faut être solidaire, nous partageons la même souffrance.

— Rien ne me rendra mon frère, même la marche blanche. Rien

ne me fera surmonter ma douleur. J'ai perdu mon frère, madame. »

Devant les photos de Soufiane et Kevin, j'ai senti la terre se dérober sous mes pieds. À nouveau, je pleurais. Je suis restée un long moment au milieu de ces gens, prostrée, sans pouvoir prononcer un seul mot. Il y avait une sorte de gêne ou de distance à mon égard dont je ne comprenais pas la signification.

J'ai demandé à rencontrer la maman de Kevin pour lui présenter mes condoléances. Elle était dans son appartement, et m'a rejointe sur les lieux du crime. Nous sommes restées pendant plus de deux heures, dehors, à échanger.

J'ai cherché en vain la maman de Soufiane. J'ai posé la question à son mari. Il a répondu qu'il ignorait où se trouvait sa femme.

Forçant le silence et la distance, j'ai assuré ceux qui étaient présents de mon soutien et j'ai proposé l'aide de mon association. Le père de Soufiane m'a dit : « Nous vous remercions. Nous avons tout ce qu'il faut comme soutien. »

Il nous a finalement proposé d'aller chez lui pour rencontrer sa femme. Quand nous sommes arrivés, il m'a gentiment demandé si je voulais faire ma prière. Il m'a souhaité la bienvenue. Je m'apprêtais alors à prier. Mais, en me dirigeant vers la salle de bain, je me suis retrouvée nez à nez avec une dame. Elle était d'une maigreur stupéfiante. Pâle, les yeux vides, elle avait du mal à tenir debout. C'était la maman de Soufiane.

« C'est mon épouse », a prononcé le père de Soufiane. On n'avait pas besoin de me l'expliquer. Elle portait cette douleur qui donne aux mères l'allure des personnes égarées. J'avais, et je sentais qu'elle me suivait. Impossible de refermer la porte, elle était toujours là. Je me suis tournée vers le lavabo. Elle ne m'a pas quittée d'une semelle, je la savais dans mon dos. Elle me regardait faire mes ablutions, ne bougeait pas. Cela me gênait presque. Soudain, elle a prononcé d'une voix ténue : « Est-ce que je peux prier avec toi ?

— Oui bien sûr. »

Nous avons terminé les ablutions et regagné sa chambre pour prier. Ensuite, je lui ai lu une prière pour nos deux fils. Elle m'a écoutée pendant que j'égrenais à haute voix : « Dieu accorde à nos enfants Ton pardon et Tes bienfaits. Accueille-les dans Ta miséricorde et compte-les parmi les anges du paradis. »

Après cette prière, je me suis levée et j'ai vu l'effort qu'elle faisait

pour m'imiter. Elle a réussi à se redresser, a levé les yeux vers moi. J'ai soudain compris pourquoi j'étais venue.

Il fallait l'aider. Il fallait qu'une autre maman éprouvée par un chagrin identique l'attire vers elle et lui offre une épaule où poser sa tête.

Je l'ai prise dans mes bras, et je l'ai serrée longuement. Elle a éclaté en sanglots. Je sentais qu'elle voulait parler mais elle n'y arrivait pas.

Seuls deux mots revenaient tout le temps dans sa bouche : *absence, objets*. Je l'ai bercée comme on ferait avec un bébé :

« L'absence, il va te falloir t'y habituer, ma sœur, car tu vas la sentir encore et toujours. Et les objets qui ont appartenu à ton fils te le rappelleront sans cesse. Mais dis-toi que Soufiane est là, près de toi. Ce n'est pas parce qu'il est mort qu'il est absent. Moi, quand on m'interroge, je réponds toujours que j'ai cinq enfants. Imad est présent et partage notre vie. Alors, fais comme si Soufiane vivait parmi vous, parle-lui et garde-lui une bonne part de tes prières. Allah en a voulu ainsi et tu ne peux rien contre Sa volonté. Mais n'oublie jamais que cet enfant, tu l'as mis au monde, tu l'as élevé, tu l'as fait grandir et que tu n'as rien à te reprocher. Il est parti et il faut maintenant que tu penses à tes autres enfants, à ton mari, à toi. Demande à Dieu de t'en donner le courage et la force : j'accepte que Tu aies pris mon fils. On ne peut rien contre Ta volonté. »

Je l'ai embrassée une dernière fois : « Essaie de dire ta douleur. Exprime ton chagrin. »

Elle a pleuré mais elle n'a pas réussi à parler. Je lui ai glissé mon numéro de téléphone et j'ai insisté pour qu'elle m'appelle à n'importe quelle heure.

Même à distance, je réussirai à la prendre dans mes bras et à sécher ses larmes.

En repartant en direction de la gare, j'ai vu s'éloigner à mon approche deux gamins qu'on disait avoir assisté au drame.

Je les ai quand même interpellés pour savoir si tout allait bien dans ce quartier. Ils m'ont répondu : « Ça va pas du tout, madame. »

À la gare, un autre jeune s'est approché de moi. Je me suis rappelé qu'il faisait partie de la bande de garçons présents dans le parc.

Il m'a confié : « Vous savez, madame, les vieux, ils vous ont pas dit la vérité. Les jeunes, ils meurent ici, et personne veut le voir. Bien sûr que nous avons besoin d'aide. Moi, je ferais tout pour partir de ce

trou. Depuis que je suis né, je connais que ce quartier ! J'ai jamais vu la Tour Eiffel de mes yeux, jamais ! Nous, on voit la France à la télé. »

15

Citoyenne d'honneur

Je n'ai plus de doute quant à ce que j'ai à faire. Et rien ne me fera peur ni ne me stoppera. J'irai là où on voudra bien m'appeler, là où je cultiverai le souvenir de mon fils.

C'est pour cela que j'ai dit oui lorsque, courant septembre, j'ai été invitée par le président du CRIF, Richard Prasquier, à la cérémonie commémorant la prise d'otage des Jeux olympiques de Munich¹.

Alors que je me dirigeais vers la salle où se tenait la rencontre, la sonnerie de mon portable a retenti : c'était un verset du Coran. Tous les visages se sont tournés dans ma direction. J'avais programmé mon téléphone sur l'heure de la prière et la sonnerie m'en avertissait. Imaginez un muezzin s'exclamer ici, au milieu de la foule : « Allah Akbar ! Dieu est grand ! »

Dans la précipitation, je n'arrivais plus à l'éteindre. J'étais la seule musulmane, en compagnie de juifs et de chrétiens, et il fallait déjà que je me fasse remarquer ! Je me suis empressée de dire : « Ne vous inquiétez pas, ce n'est que mon portable. »

J'entendais des rires autour de moi. Une voix m'a alors rassurée : « Ce n'est pas grave, madame, éteignez votre téléphone ou mettez-le en silencieux. »

Une fois à l'intérieur, j'ai pris place dans le rang des personnalités. Le président du CRIF m'a citée dans son discours et j'ai eu plaisir à l'entendre évoquer mon fils Imad dans cette assemblée.

Il m'a souhaité du courage et tout le monde est venu à la fin me saluer, y compris l'imam Hassen Chalghoumi que je ne connaissais pas jusqu'alors. Mon coreligionnaire m'a invitée à venir le visiter dans sa mosquée.

Quelques jours plus tard, j'ai répondu à son invitation et lui ai parlé de mon association Imad pour la Jeunesse et la Paix. Il m'a proposé de se rendre avec d'autres imams chez moi, à Sotteville-lès-Rouen, pour « reconforter la famille et témoigner du martyre d'Imad ».

Le 11 octobre dernier, il est arrivé avec une quinzaine de religieux. Nous les avons accueillis, ma petite famille et mes amis.

Les imams ont prié sur l'âme d'Imad et nous avons lancé à partir de ma ville un « Message de paix » aux jeunes musulmans de France lors du prêche qui a suivi la cérémonie religieuse. Nous avons joint nos voix à celle d'un autre imam qui disait : « Il faut avoir la paix en soi et la passer aux autres. On n'a pas besoin de haine pour avancer dans la vie. Il faut amener la lumière à ces jeunes. »

Hassen Chalghoumi a estimé qu'en matière de prévention contre l'intégrisme islamique, « tout le monde doit prendre ses responsabilités, imams, aumôniers et gouvernement ». « Merah n'est pas mort, a-t-il ajouté. Merah a pris le chemin de Satan. Le chemin de la haine, et cela a fait de lui un assassin. »

*

Une semaine plus tard, j'étais à Strasbourg. J'avais adressé des courriers aux maires de France afin qu'ils apportent leur soutien à mon association.

Un jour, j'ai reçu un courrier du maire de Schiltigheim en Alsace, monsieur Raphaël Nisand. Il m'envoyait une copie d'un discours qu'il avait tenu pour la célébration du 8 mai. Il y citait mon fils et estimait que la tuerie de Toulouse n'avait pas suscité « la réaction unanime, indignée et adaptée de l'ensemble du pays ». Il rappelait le sort des victimes tuées devant l'école Ozar Hatorah parce qu'elles étaient juives, mais aussi les « trois militaires, des jeunes parachutistes, froidement assassinés sur le sol français parce qu'ils étaient des parachutistes français d'origine étrangère ». Et il en donnait les noms et les grades.

Je l'ai appelé un soir, vers 22 heures, pour le remercier et il m'a assurée de son soutien : « Nous sommes de tout cœur avec vous, madame Ibn Ziaten. J'ai été très touchée par la mort de ces soldats qui servaient notre pays. Alors si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas. »

Il n'a pas attendu que je le rappelle, et m'a invitée dans sa ville pour un hommage à Imad. Et il a convié à la cérémonie les parachutistes et leur président. Il a baptisé le local pour l'Union nationale des parachutistes du nom d'Imad Ibn Ziaten.

L'inauguration a eu lieu en présence de Daniel Limbach, président de l'Union nationale des parachutistes de Strasbourg et ses environs.

Deux grandes photos de mon fils avaient été collées sur le mur. Nous avons coupé le ruban. Je me suis remise à espérer ce jour-là et à reprendre confiance en « Mon père, la France ». C'était le premier combat que je remportais pour mon fils, et au sein du corps de l'armée

qu'il avait servie.

Après les discours auxquels j'ai été associée, tout le monde a entonné la Marseillaise. Les larmes ont coulé sur mes joues.

Autour de moi des gens pleuraient aussi et ces larmes étaient une reconnaissance. Je partais apaisée, après avoir visité l'Alsace et reçu la médaille de citoyenne d'honneur de la ville de Schiltigheim.

1. Cette prise d'otages a eu lieu le 5 septembre 1972.

16

Journée d'hommage

Cet après-midi du 19 septembre, à l'occasion de la Journée d'hommage national aux victimes du terrorisme¹, monsieur François Hollande, qui avait été élu président quelques mois auparavant, a prononcé un discours avant de nous écouter, nous, les familles des victimes.

Le président a parlé avec force et sincérité. Il a promis des « moyens nouveaux » pour les victimes du terrorisme, une meilleure protection juridique et la simplification des démarches : « Notre devoir, c'est de dire la vérité, toute la vérité, notamment sur les procédures en cours », a ajouté François Hollande. « Le secret ne devra s'appliquer que lorsque les intérêts fondamentaux de la Nation sont menacés. »

Il faisait allusion au secret défense opposé dans certaines procédures judiciaires, dont la nôtre, pour avoir accès au détail de l'enquête et connaître les failles éventuelles.

*

J'étais la première à prendre la parole après l'intervention du président. J'avais préparé un discours que je devais lire devant cette vénérable assemblée. Mais j'en étais incapable. Je voulais que ça sorte du cœur.

J'ai dit au chef de l'État que « Tuer au nom de l'Islam est inacceptable » et que « Nous, les musulmans, nous sommes pour le bien vivre dans la République ». J'ai attiré son attention sur la nécessité d'aider les jeunes : « Ils ont besoin d'aide, Monsieur le Président. Si on ne les aide pas, ils seront perdus. »

J'ai terminé mon discours en interpellant monsieur Hollande : « Aidez moi, Monsieur le Président ! »

Je lui ai aussi demandé de soutenir l'Association que j'ai fondée dans le but de sauver les enfants des quartiers difficiles.

J'ai insisté : « S'il vous plaît ! Aidez-moi à conduire ce combat pour ne pas laisser dans les quartiers toute cette haine. »

Suite à cette rencontre, je l'informais dans une lettre de ma demande auprès du ministère de la Défense que mon fils reçoive le titre et les honneurs accordés aux soldats « morts pour la France ». Je ne faisais là que suivre l'avis des juges chargés de l'enquête qui ont conclu comme moi qu'en la personne d'Imad, c'est un militaire que visait Mohamed Merah.

J'ai été reçue quelques jours après par une proche collaboratrice de monsieur Hollande. Nous sommes tombées d'accord sur l'urgence d'agir en direction des jeunes.

Le secrétaire d'État aux Affaires pénitentiaires m'a également ouvert ses portes. J'avais fait part de mon souhait d'aller dans les prisons afin de parler aux détenus, de les écouter, et de poursuivre ce travail une fois dehors pour faciliter leur réinsertion dans la société, conformément aux objectifs de l'Association. Il m'a été répondu que je ne pouvais le faire qu'après avoir obtenu le statut de « visiteuse de prison ».

Des responsables de ce secteur m'ont déclaré sans détour : « Nous avons peur pour votre sécurité.

— Je ne crains rien, je suis prête.

— Oui, mais nous, nous ne sommes pas prêts. Supposons même que tout se passe bien pendant vos visites, mais après, comment les aumôniers vont-ils reprendre en main la situation ? » Franchement, je n'ai pas très bien compris le problème.

Depuis, j'ai formulé une demande pour bénéficier du statut de visiteuse de prison.

Après avoir essuyé un premier refus, je suis toujours dans l'attente d'une réponse du ministère.

1. Cette commémoration annuelle se tient tous les ans depuis le 19 septembre 1998, date anniversaire de l'attentat contre le DC10 d'UTA. L'année 2012, elle, a été dédiée aux sept victimes abattues sur le sol français par Merah : Imad Ibn Ziaten, Abel Chennouf, Mohamed Legouad, Myriam Monsonego, Jonathan, Gabriel et Arie Sandler.

3

Et maintenant ?

17

Les jeunes de France

Au pied des tours, j'ai compris. J'ai discuté avec les jeunes qui tiennent les murs.

Mes visites à Toulouse, à Échirolles et, depuis, dans d'autres régions de France, m'ont servi à écouter les cris de détresse en écho à mon drame, le désarroi des familles que j'ai rencontrées, les mères avec lesquelles j'ai parlé et prié, les responsables associatifs qui n'y croient plus mais qui veulent bien aider à dresser le constat de cette jeunesse perdue.

Je n'ai pas la science qu'il faut pour donner des statistiques ou faire des analyses. Je vais dire ce que j'ai vu et senti partout où j'ai été en visite dans les cités : j'ai vu des jeunes qui sont autant dans la souffrance que moi.

Mais qui ont la haine en plus. Non pas une haine dirigée vers une catégorie sociale de Français ou contre les croyants d'une foi précise, mais envers tout le monde. Envers la France entière.

J'entends dire que ces gamins sont dans la religion et qu'ils veulent s'attaquer à ce qui n'est pas l'Islam. Ce n'est pas vrai. Puisqu'ils peuvent tuer des musulmans, comme mon fils.

J'ai peur qu'en raisonnant ainsi, on ne les enferme encore, eux qui sont déjà prisonniers de la cité, de la misère ou du chômage. J'ai peur qu'on les sépare encore plus de nous.

Personnellement, je ne me suis pas intéressée au comportement religieux de Merah. J'ai voulu connaître son passé de délinquant, les frustrations ou les injustices qu'il a subies.

Je ne crois pas que mon drame ait quelque chose à voir avec l'Islam. Il est dû aux conséquences graves d'une jeunesse livrée à elle-même, coincée dans les ghettos, soupçonnée avant même de commettre des délits. Merah s'est construit et s'est radicalisé en prison.

Il faut aller voir du côté du milieu carcéral pour éviter les dérives sectaires ; et il faut s'attaquer aux racines de la radicalisation qui sont d'abord sociales.

Je me souviens de ce jeune de Toulouse qui se plaignait de la

provocation de la police aussi : « Ils disent que nous sommes des méchants et des terroristes et ils ne disent rien de ceux qui nous provoquent. Vous savez, le soir où Merah a été tué, il y a un policier qui est venu dans notre quartier après son travail, qui est descendu de sa voiture et qui a dessiné à notre intention dans le vide les chiffres 1 à 0. Il voulait dire : “On a fait un mort dans vos rangs et nous rien !” Comment voulez-vous qu’on réagisse après ? »

Il faut réfléchir à la relation de ces jeunes avec la police. De même qu’il faut interroger l’école qui n’a pas toujours perçu les raisons ou la simple tentation du décrochage.

La première base pour un enfant, c’est l’éducation donnée par les parents, mais l’école est une institution qui est là pour enrichir les valeurs. Les membres du rectorat m’ont d’ailleurs appris, lors de ma visite à Toulouse, qu’un enfant ne passe que 15 % de son temps à l’école pendant l’année scolaire.

L’armée inculque la discipline et le respect. Je regrette d’ailleurs que le service militaire ne soit plus obligatoire. J’aimerais que les responsables politiques puissent revenir sur cette décision.

C’est la rue qui éduque, et la rue est mauvaise éducatrice. Il suffit d’un petit échec scolaire ou d’une peine de cœur pour que les jeunes se découragent.

C’est le vide total qui s’installe alors dans ces petites têtes. Oubliés le respect des parents et le sens du devoir. Peu de chance de retrouver un lien d’engagement avec la société. La tentation est grande de ne plus chercher de travail parce que peu d’entreprises et d’institutions font l’effort de répondre à un CV sans diplôme. C’est ce qui fait du mal à cette jeunesse. Et c’est là que tout peut basculer.

Deux perspectives s’ouvrent alors : décider de s’en sortir ou devenir délinquant. Il ne sert à rien de faire semblant de ne pas comprendre et de passer son chemin. L’urgence est, justement, de s’arrêter et de s’interroger vraiment sur les raisons de cette désespérance.

Le travail de compréhension tient parfois à peu de choses. Il suffit de regarder ces jeunes gentiment, de leur dire bonjour avec le sourire, de leur donner un laissez-passer pour nos cœurs, de leur demander, ne serait-ce que : « Pourquoi est-ce que tu as fait cette bêtise ? Explique-moi. »

C’est le premier pas qui ouvre les portes du dialogue et qui peut redonner le goût de la société.

Oui, j'en suis persuadée maintenant. Quand on écoute, quand on parle aux jeunes, on les sauve. Quand on veut les convaincre, on y arrive toujours. Il faut juste savoir écouter, sans forcément répondre aux questions. Or, rares sont les gens qui prennent le temps de tendre l'oreille.

À l'exemple de ce garçon qui m'a téléphoné pendant que j'étais en pèlerinage à La Mecque. Un numéro inconnu s'était affiché sur l'écran de mon téléphone. J'ai décroché. Je ne savais pas à cet instant que la conversation allait durer trois bonnes heures.

C'était un jeune homme qui appelait au secours et voulait me parler. Je lui ai dit que je n'étais pas en France et que, s'il le souhaitait, je viendrai le voir quand je serai de retour. Il a répondu :

« Non, s'il vous plaît, ne venez pas me voir, j'aurais honte !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas beau ! »

Avant d'ajouter :

« Je suis un drogué, j'ai le visage ravagé, je suis une petite merde sur terre. Je suis rien. »

J'ai essayé de lui parler :

« Tu n'as aucune raison de perdre espoir tant que tu es en vie. Il faut que tu demandes de l'aide pour te soigner, tu es encore jeune.

— Je ne suis plus jeune, j'ai vingt-six ans.

— Il n'y a pas d'âge pour retrouver le bon chemin. Il suffit de le chercher. »

Je n'ai plus entendu sa voix et j'ai demandé :

« Pourquoi tu ne parles plus ?

— C'est difficile de me faire pleurer, et là, je pleure.

— Si tu pleures pour la bêtise que tu as faite, elle est pardonnable. L'essentiel est de vouloir la dépasser, changer de destin. C'est ça qui est important, mon fils, et il n'est jamais trop tard. »

Il a raconté entre deux sanglots :

« C'est vrai, je n'étais pas un enfant facile. J'étais un hyperactif, ma mère était dépassée par mes agissements, elle ne comprenait pas. Pour me punir, elle m'obligeait à rester dans le couloir de l'immeuble. Maman ne venait me chercher que quand elle avait décidé que je m'étais calmé. Ça pouvait durer des heures. Un beau jour, j'ai quitté le couloir et je suis sorti. Et c'est comme ça que mon errance a démarré. Ma mère ne s'est pas souciée de savoir où j'étais. Ma galère date de ce jour-là. J'ai commencé à fréquenter un monde qui n'était pas le mien et j'ai basculé. Que dois-je faire de ma vie maintenant ? Est-ce que je suis récupérable ?

— Bien sûr. N'oublie pas qu'en France, il y a des centres d'accueil, des psychiatres, des assistantes sociales, des grands-frères,

des éducateurs, des associations. Prends ton courage à deux mains et frappe à ces portes. Tu ne vas pas te laisser mourir d'overdose ! Sauve-toi ! Des gens dépensent des millions pour guérir de la maladie et pour le simple plaisir d'être en vie, et toi, tu as vingt-six ans, et tu désespères. Cherche un travail, n'importe lequel, un métier c'est toujours une fierté pour un homme ou une femme. »

À la fin de notre discussion, il a dit cette phrase : « Si ma mère m'avait parlé le quart de ce que vous m'avez parlé, j'aurais été un homme honnête. »

Un autre témoignage m'a bouleversée. Celui d'un jeune homme qui a cherché plusieurs fois à me joindre, toujours de manière anonyme, alors que j'étais en pleine interview. Au cinquième appel, je me suis décidée à répondre.

Au bout du fil, une voix faible, éprouvée, me dit :

« Merci de me répondre madame, je cherche depuis longtemps à vous parler parce que j'ai confiance en vous. Je voudrais que vous répondiez à une question qui m'inquiète : si demain je venais à mourir, pensez-vous que j'aurai une place au paradis ?

— Mon fils, Dieu seul décide de donner ou d'ôter la vie à un être humain. Le jour où ton heure arrivera, tu iras au paradis.

— Mais si je décide de mettre fin à ma vie, de mourir, est-ce que j'aurai aussi une place au paradis ?

— Mon fils, Allah a dit dans le Coran : “Ne vous tuez pas vous-mêmes. Allah, en vérité, est Miséricordieux envers vous.” »

Quelles que soient les pressions psychologiques, quelle que soit la gravité des soucis auxquels le croyant peut être confronté, il ne doit pas perdre espoir, ni se résoudre à se tuer.

*

C'est pour cette raison que je parle aussi beaucoup aux parents. Ils ne nient pas qu'ils sont en partie responsables, mais ils se disent dépassés par le contexte et se décrivent eux-mêmes comme victimes. Comme cette mère de trois enfants qui avoue : « Si je tape mes mômes, je vais en prison. Si je ne fais rien, je souffre. »

Certaines mamans baissent les bras devant des fils endurcis et

une société encore plus dure. Certains pères n'ont plus d'autorité et n'exercent plus de vigilance. Les problèmes de chômage, les horaires décalés, le manque de structures d'accueil, livrent les enfants à la rue. Et la rue, c'est le méchant loup des cités.

Résultat : des jeunes abandonnés à eux-mêmes dans des quartiers malsains, psychologiquement et socialement enfermés, persuadés que les murs qui existent entre eux et la société sont infranchissables. Certains s'en sortent, bien sûr, mais d'autres basculent, convaincus que personne n'est plus là pour eux. Et qu'ils ne perdent rien à commettre des actes graves, ne serait-ce que par pure provocation.

Je suis touchée par la sincérité et la main tendue qui se dégagent des correspondances que je reçois. Certaines mamans affirment qu'elles veulent relever la tête et se battre pour notre jeunesse.

D'autres qu'elles n'ont plus la force de lutter.

D'autres dont les enfants se sont convertis à l'Islam m'en avouent leur méconnaissance mais disent qu'elles sont prêtes à comprendre les musulmans, à l'image de cette dame : « Désormais, grâce à vous, ma vision sur le port du foulard a changé définitivement. En deux mots, vous avez fait pour votre religion bien plus que tous les discours de nos politiques. »

Mais j'ai surtout été frappée par l'histoire de cette maman chrétienne qui vit l'enfer depuis que son fils s'est converti à l'Islam. Elle m'a appelée au secours. En l'écoutant raconter ses difficultés, je me suis demandé : mais quel est donc cet Islam dont se réclame ce converti et dans lequel je ne me reconnais pas ?

J'ai réussi à avoir le numéro de ce garçon et je l'ai appelé.

« Mon fils, c'est bien de faire des choix dans la vie. Si tu as choisi de te convertir, c'est ton affaire, c'est ta vie, mais tu n'as pas besoin de le montrer. C'est une affaire personnelle, c'est pas une affaire d'apparence. Est-ce que tu crois que Merah était musulman ? »

Il a gardé le silence. Il a hésité un peu avant de me répondre :

« Il n'aurait pas dû tuer des enfants.

— Mais il pouvait tuer des militaires. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Mais alors, dis-moi, demain s'il y a un danger en France, qui te défendra ? Les soldats de la République ou Merah ? Cet assassin a touché à des militaires, et c'est la France entière qui a été touchée. »

Le jeune converti m'a interrompue pour poser cette question qui m'horripile et que j'entends bien souvent :

« Est-ce qu'on est sûr que Mohamed Merah est le véritable tueur ?

— Je suis la mère de l'une de ses victimes et je peux t'assurer que c'est lui. Il l'a avoué lui-même. Je n'ai aucun doute là-dessus. Maintenant, pense plutôt à ta vie et à ton avenir au lieu de trouver des circonstances atténuantes aux ennemis de ton pays. Sache que l'Islam que tu as choisi n'a jamais demandé de désobéir aux parents. Je veux que tu ailles voir ta mère et que tu te penches pour lui embrasser le front. Je veux que tu l'aimes telle qu'elle est et quelle que soit sa religion, parce qu'elle est d'abord ta maman et que tout vient d'elle et lui revient, tes réussites comme tes échecs, ton bonheur comme ton malheur. C'est alors seulement que tu seras musulman. »

*

Cette histoire me fait penser à une autre maman qui a vu son fils s'orienter vers une pratique rigoureuse de la religion. Elle en a vite conclu qu'il pourrait devenir extrémiste. « Il s'est fait pousser la barbe, m'a-t-elle dit, et a commencé à fréquenter la mosquée. »

Du coup, sa famille l'a renié et lui a interdit de revenir dans le quartier où elle habite. La mère a refusé d'aller à son mariage parce qu'il avait épousé une jeune fille voilée.

Sa conviction était faite : son enfant était devenu dangereux. Or, ce jeune garçon avait tout simplement choisi de vivre sa foi jusqu'au bout, mais pacifiquement.

J'ai essayé d'expliquer à la maman que tout ce qui est religieux n'est pas violent et que tout barbu n'est pas un terroriste.

Et donc qu'elle ne peut pas rejeter son fils à cause de son comportement : « S'il s'agit pour lui de prier et de pratiquer, alors laisse-le faire. S'il continue à travailler, s'il respecte ses collègues, son environnement et la société où il vit, c'est une bonne chose. À ta place, j'irais le voir, je m'installerais une bonne semaine chez lui, j'essaierais de mieux connaître sa femme. C'est comme ça que tu te feras une idée. Et tu vérifieras à l'occasion s'il s'agit d'une dérive ou d'un simple comportement religieux. Tu peux aussi faire autre chose : accueillir ton fils chez toi, lui tendre un tapis pour prier, et lui montrer ton cœur de maman. Il se dira que ses parents sont toujours présents pour lui, et que s'il se trouve sur un mauvais chemin, ils le retiendront. »

Cette dame a suivi mes conseils et, quelque temps plus tard, son fils m'a appelée pour me remercier.

18

Un pas vers la sérénité

Avant sa mort, Imad s'était promis de nous offrir le pèlerinage à La Mecque, à son père et à moi. J'ai refusé en lui expliquant que pour être en règle avec notre religion, la personne qui désire accomplir le pèlerinage doit le payer de ses propres deniers. Il est revenu quelques jours plus tard après s'être renseigné :

« Maman, tu te trompes.

— Comment ça, je me trompe ?

— Je peux payer ton pèlerinage et celui de papa, même si vous travaillez, parce que je suis votre fils et qu'il n'est pas interdit aux enfants de couvrir les frais de pèlerinage de leurs parents. »

Et dire que ce pèlerinage, c'est lui qui l'a offert après sa mort, en quelque sorte. En effet, le roi Mohamed VI a proposé de prendre en charge le pèlerinage au mois de novembre dernier. Mon fils ne pouvait avoir plus prestigieux successeur pour s'acquitter de sa promesse.

Le voyage a été un véritable périple et a duré près de quarante heures. Une fois arrivés à La Mecque, on nous a annoncé qu'il était trop tard pour faire la *Omra*¹. Il fallait patienter jusqu'au lendemain.

Le matin suivant, nous nous sommes rendus, mon mari et moi, sur les lieux et nous avons accompli le rituel au milieu des pèlerins venus du monde entier. Je sentais que je n'étais pas préparée psychologiquement, et je n'ai pas accompli parfaitement ce rituel. Je n'arrivais pas à me concentrer. J'ai décidé de retourner à l'hôtel. Avant de m'endormir, j'ai fait une prière et j'ai supplié Dieu le grand de voir mon fils Imad dans mes rêves : « Mon Dieu, montre-moi au moins mon fils dans un rêve. »

J'espérais le voir dans ces lieux sacrés. Mais je ne l'ai pas vu. J'ai alors supplié l'un des guides qui devait encadrer un groupe de pèlerins fraîchement arrivé de m'autoriser à refaire la *Omra* avec eux.

En principe, le pèlerin n'est autorisé à accomplir qu'une seule fois la *Omra*. Le guide a cédé, mais m'a bien précisé que j'y allais cette fois « en touriste », pour contempler la beauté des lieux.

J'ai fait mes sept *Tawef*² dans la Kaaba³. Alors que je faisais *Safa et Marwah*⁴, j'ai vu mon fils en face de moi avec un groupe de pèlerins.

Il était habillé en civil, il criait de toutes ses forces pour montrer le chemin. Imad était leur guide. Il avançait dans ma direction. J'ai poussé les gens pour me frayer un passage, et j'ai couru vers lui en hurlant : « Imad ! Imad ! Je suis là. »

Il y avait tellement de monde que lorsque je suis arrivée jusqu'à *Elhajara Sawda*⁵, je ne l'ai plus revu.

Ce jour-là, Dieu a exaucé mon vœu. J'étais apaisée. Je me suis assise environ deux heures à côté d'*Elhajara Sawda*. Je ne pouvais pas bouger, je suis restée là, prostrée, alors que les gens me bousculaient.

Le lendemain, dans la mosquée, j'ai parlé au téléphone de ce qui m'était arrivé à un imam réputé. Il n'avait pas l'air surpris.

Et m'a simplement répondu : « Votre fils a fait le pèlerinage avec vous. Il était à vos côtés comme un soldat. Il a travaillé sur cette terre comme il travaillera au ciel, toujours à vous protéger et à protéger les innocents. Soyez-en fière. »

À partir de cet instant, j'ai ressenti une immense force qui me venait, sans doute, de mon fils.

*

Pendant que j'étais en pèlerinage, j'ai reçu un message vocal sur mon portable : « Appelle-moi, s'il te plaît, c'est la maman de Soufiane. »

J'ai longuement discuté avec elle, et lui ai promis de faire une prière pour son fils Soufiane, mais aussi pour elle, en espérant que Dieu lui donne le courage et la force de surmonter une telle épreuve.

Il est en effet possible, pour les fidèles présents à La Mecque, d'accomplir des petits pèlerinages au profit des absents. J'en ai accompli quatre à la suite, que j'ai dédiés à Imad, à ma mère, à mon père et à ma grand-mère. Je faisais ces *Omra* avec le béret de mon fils accroché à la ceinture et les clés de son cercueil au fond de mon sac.

Depuis des mois, je ne me séparais plus du béret ni des clés. Partout où j'allais, il me fallait les avoir sur moi, cela me donnait l'impression d'être en sa compagnie.

Je rencontrais au même moment une savante religieuse que je ne connaissais pas. Je conversais longuement avec elle, et lui expliquai que j'avais beaucoup de chagrin, et que j'avais besoin de sentir Imad toujours près de moi. « Ne vous inquiétez pas, il est là-haut, il vous voit, m'a-t-elle répondu.

— J'ai ses affaires, je ne peux pas m'en séparer, et les clés du cercueil sont toujours avec moi. »

Elle m'a expliqué que ces objets n'étaient rien, que tout était dans le cœur. Sa parole était pleine de sagesse et de foi, elle m'a conseillé : « Fuyez les reliques qui partagent votre amour pour Dieu. »

Et elle a terminé par ces mots : « Regardez ce qui se passe dans le monde et mesurez le malheur des autres. Cela ne vous donnera que plus de foi. Et soyez forte, car chaque fois que vous souffrez, votre fils souffre avec vous. »

Cette dame a réussi à me convaincre, j'ai laissé une première clé à la Kaaba et la deuxième sur le Jabel Ouhoud⁶ où se trouve le cimetière Chouhada.

Je n'arrive pas encore à me séparer de ses affaires, j'en ai besoin, je veux en prendre soin. Néanmoins, ses paroles m'ont fait du bien.

*

J'ai cependant vite été rattrapée par le drame. J'ai entendu la voix de la sœur de l'assassin, piégée par la caméra cachée de son frère. J'ai entendu cette jeune femme qui affirmait, d'une voix pleine d'assurance, être très fière de son frère et de ce qu'il avait fait. Ces propos m'ont anéantie.

J'ai été malade quatre jours et j'en ai perdu la voix à force de pleurer. J'avais l'impression que tous mes espoirs et mon combat s'effondraient, que ma douleur resurgissait comme au premier jour. Comment peut-on ressentir de la fierté vis-à-vis d'un assassin, même s'il s'agit de son propre frère ? Comment peut-on justifier qu'il tue au nom de l'Islam ?

Je comprends la souffrance de cette jeune fille devant la disparition de son frère. Il est de sa chair et de son sang, mais pourquoi défend-elle son crime ? Elle peut dire qu'il a mal tourné, qu'il s'est radicalisé par la force des choses, mais affirmer haut et fort qu'elle en est fière, sans se rendre compte de la douleur causée par sa faute à d'autres frères, ça non, je n'en guérirai jamais.

J'en profite d'ailleurs pour vous faire part ici de ce que je pense de la mère de Merah. Quand j'ai appris que la police l'avait fait venir sur les lieux où son fils s'était retranché, je m'étais demandé pourquoi elle ne l'avait pas convaincu de se rendre et de sortir vivant. Ne tenait-elle pas à préserver sa vie avant tout ?

Moi, si j'avais eu un fils dans une telle situation, soit je l'aurais sauvé, soit je me serais fait tuer avec lui ! J'ai entendu dire qu'elle avait peur de son fils, raison pour laquelle elle n'aurait pas souhaité négocier avec lui pendant sa capture.

Pourquoi une mère aurait-elle peur d'un enfant qui n'est pas un forcené ni un fou ? Une maman ne lâche pas son enfant. Elle met en jeu sa propre vie pour ne pas l'exposer au danger.

Si j'étais la maman de Merah, j'aurais forcé les portes, j'aurais été vers lui en lui disant : « Voilà, je viens te parler, mon fils. Je ne peux pas te laisser mourir comme un chien. Tu es mon enfant, tu n'as que vingt-trois ans, tu es aussi une victime et c'est peut-être ma faute, celle de la société aussi. Mais je préfère te voir te rendre que te faire tuer. »

Je sais qu'un autre frère de Merah a voulu exprimer ses regrets dans un livre. Je dis simplement : pourquoi n'a-t-il pas témoigné avant ? Pourquoi n'est-il pas intervenu pour lui faire entendre raison à partir du moment où il a vu qu'il tournait mal ? Il y a eu une première tuerie, pourquoi n'a-t-il pas réagi et n'est-il pas allé faire part de ses soupçons à la police ?

*

J'ai retrouvé malgré tout du courage et je suis rentrée en France un peu plus sereine grâce au pèlerinage. Mais je mentirai en affirmant que le chagrin n'est plus là. Ni que quelque consolation que ce soit pourrait remplacer mon fils.

J'essaie d'oublier, c'est vrai, de faire semblant s'il le faut, mais Imad est toujours là. Même quand je rigole, je m'entends dire : « Latifa, tu as rigolé et ton fils est mort. Latifa, tu t'es bien habillée, et il ne faut pas, tu portes le deuil de ton enfant. »

De retour, j'ai eu la bonne nouvelle que j'escomptais. Le ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, m'a reçue pour m'annoncer que mon fils serait déclaré « Mort pour le service de la Nation ». C'est un titre qui vient d'être créé pour la circonstance.

Le ministre m'a expliqué pourquoi le titre de « Mort pour la France » ne pouvait pas convenir : « Dire que votre fils est "mort pour la France" donnerait raison à Merah qui voulait passer pour un combattant contre notre pays. Cela lui aurait donné un statut et son crime aurait eu l'allure d'un acte de guerre. »

Je remercie le président de la République d'avoir tenu sa promesse car, grâce à ce titre, mon fils aura une plaque à son nom au cimetière de mon choix.

J'étais apaisée. Ce geste ultime décidé par le président François Hollande lui-même avait un sens : la volonté de la France de comprendre ma douleur et de compter mon fils parmi les siens.

Mais malgré leurs explications, pour moi, et à jamais, mon fils est mort pour la France.

Je me réjouissais d'une autre bonne nouvelle que le ministre de la Défense m'annonçait aussi : le nom d'Imad figurera sur les monument aux morts, à côté d'autres soldats tombés pour la France.

Mon fils aura également le grade d'adjudant à titre posthume et nous serons invités comme tous les parents de soldats morts pour la France le 14 juillet de chaque année. Je venais de réussir en partie le combat mené pour l'honneur de mon fils.

Aujourd'hui est un nouveau jour pour moi. Et je ne remercierai jamais assez ce gouvernement qui a pris la peine de se pencher sérieusement sur le dossier et de comprendre aussi bien mes souffrances que mes revendications. De même que je remercie tous les ministres de la République qui m'ont ouvert leur porte, qui m'ont écoutée et qui ont promis d'aider mon association.

*

Je n'attends plus que la vérité sur le parcours du tueur et le déroulement exact de ses crimes et de sa capture. J'attends de voir la justice réagir par rapport à la famille et aux proches de Merah qui auraient pu être les complices des sept tueries.

La décision prise début décembre sur proposition du groupe Europe Écologie-Les Verts, Noël Mamère notamment, de créer une commission d'enquête parlementaire sur le fonctionnement des services de renseignement dans l'affaire Merah a été acceptée au mois de décembre dernier.

Entre-temps, j'ai démarré un travail associatif à l'adresse des jeunes et des parents désemparés, en me rendant sur le terrain, dans les écoles, les prisons, les centres sociaux et les associations, avec pour objectif principal : traquer la désespérance, venir en aide, reformuler l'avenir.

C'est dans ce cadre, et pour tenir ma promesse aux jeunes des Izards, le quartier de Merah, que je suis revenue à Toulouse.

C'était le 6 décembre dernier. Je suis allée à la rencontre des mères dans une MJC (Maison des Jeunes et de la Culture) puis au Lycée Raymond Naves. En arrivant dans la salle, j'ai demandé si mon

voile gênait ou s'il choquait quelques-uns. Tout le monde a répondu : « Ça ne nous choque pas, madame. »

J'ai expliqué les raisons pour lesquelles je portais le foulard, le deuil d'abord, et aussi parce que je venais de faire le pèlerinage à La Mecque. Puis, telle que vous me connaissez maintenant, j'ai parlé d'Imad, de ma douleur, de ma fierté d'appartenir à ce pays.

Tout le monde pleurait. Un jeune est venu vers moi, il m'a souri, il m'a embrassée. Il s'est penché pour prononcer, la tête baissée, la voix à peine audible :

« Je suis vraiment désolée de ce qui vous arrive, madame. Je préfère vous le dire tout de suite. Et m'excuser...

— ...

— Je suis le cousin de Merah. »

Et ses larmes ont roulé sur ses joues. Je l'ai pris dans mes bras pour le serrer très fort.

J'ai répondu : « Tu n'y es pour rien, j'espère que tu ne deviendras pas comme ton cousin. Continue à faire tes études et pense à l'avenir, mon fils. »

1. C'est l'un des principaux rituels du pèlerinage qui consiste à tourner autour de la Kaaba.

2. C'est la circumambulation. Elle désigne les sept tours effectués par les musulmans en pèlerinage à La Mecque autour de la Kaaba.

3. Grande construction au sein de la Mosquée sacrée à La Mecque.

4. Ce sont deux petites collines situées près de la Kaaba au sein de la Mosquée sainte de La Mecque. Parcourir sept fois le trajet entre ces deux points fait partie de l'un des rituels obligatoires du pèlerinage.

5. La Pierre noire.

6. Le cimetière des martyrs.

J'ai écrit ce livre pour sortir de l'obscurité dans laquelle le drame m'avait jetée. Je cherchais un peu de lumière. Quelque chose qui soulage mon cœur, même si le cœur d'une maman qui a perdu son enfant est une plaie qui ne se referme jamais.

Je crois en Dieu et il ne m'a pas abandonnée. « Il se peut que vous détestiez un mal qui n'est qu'un bien pour vous », dit l'adage musulman. Le proverbe français l'exprime ainsi : « À quelque chose malheur est bon. »

La mort d'Imad a resserré les liens de ma famille, devenue plus unie et plus solidaire. Mon mari manifeste de l'affection à mon égard. Il est désormais prêt à retrousser ses manches pour donner un coup de main à l'Association et sillonner la France à mes côtés.

*

Mon aîné Hatim m'envoie des messages de ce style : « Maman, je suis trop fière de ce que tu es. Je sais maintenant à quel point je peux compter sur toi. S'il m'arrive quelque chose, tu seras là, j'en suis sûr ! » Et Naoufal : « Imad est là haut, il est fier de toi, pour ce que tu as fait pour lui. »

Tout cela me donne l'impression d'avoir de nouveaux devoirs dans la vie, un destin à accomplir.

Je me sens encore plus responsable devant mes enfants, devant mes ancêtres. J'espère être digne de mes deux pays et servir la cause que je me suis fixée.

*

De plus en plus, je suis sollicitée pour me rendre sur les lieux où des drames se sont déroulés, ou dans des manifestations. J'accepte, mais je ne veux pas être là pour la représentation.

Radios et télévisions m'invitent, mais je ne cède pas à l'attrait des projecteurs, car aucune notoriété ne me fera oublier ce que je suis, une maman éprouvée par le malheur. On me réclame pour intervenir sur

des sujets tels que le racisme, le Front national, l'antisémitisme. Je réponds que ce n'est pas mon rôle, et que je n'en ai pas les compétences.

Je ne suis pas une intellectuelle, cela ne m'intéresse pas de théoriser sur le monde. Je ne fais pas de politique non plus, et je ne suis affiliée à aucun parti. Je refuse de tomber dans le piège des calculs et des stratégies. Toute ma hantise est qu'on se serve de ma douleur comme un label et que je finisse par faire commerce de ma souffrance.

Je ne serai alors plus la maman d'Imad, mais la présidente d'une association, l'invitée d'un plateau de télévision. Je ne veux pas faire de discours. Le jour où je parlerai une feuille à la main, je ne serai plus Latifa. Le jour où j'oublierai ce qui m'a poussée à agir, où je serai prisonnière des titres et des fonctions, je m'en voudrai.

Je veux parler le langage du cœur, pleurer mon fils avec de vraies larmes, remercier ceux qui m'ont soutenue, rendre hommage au Maroc où je suis née et construire pour la France pour laquelle j'aurai beaucoup sacrifié.

*

Je suis une mère qu'une tragédie a brisée et qui veut amoindrir le mal d'autres mères et d'autres parents frappés comme moi.

Je suis une citoyenne française qui veut tendre la main à une jeunesse perdue et prévenir tout risque de violence.

Je suis une mère qui voudrait que son drame serve à quelque chose. Qu'il entraîne des actions personnelles, des engagements éducatifs, une mobilisation plus grande pour le vivre-ensemble. Car mon cœur est rempli d'une volonté de paix, celle-là même qui m'a permis de tenir.

*

Après avoir enterré mon fils, je ne veux pas m'assigner une autre mission que celle de parler.

Si je me tais, j'ai peur que mon silence en tue d'autres. Et je vous fais le serment, ainsi qu'à Imad, que ce combat sera le but de ma vie.

Je peux vous dire que lorsqu'on perd un fils, c'est une partie de vous qui vous quitte. On ne pourra jamais la remplacer. Plus les jours

passent, plus le manque grandit dans mon cœur.

Imad, mon fils, tu me manques.

Parfois, pour soulager cette absence, je me dis que tu es en mission et que tu vas rentrer bientôt. C'est pour cela que je veux qu'aucune mère ne souffre comme je souffre aujourd'hui.

*

J'irai jusqu'au bout du monde pour faire en sorte qu'il n'existe plus d'autres Merah. Pour qu'aucun autre parent n'endure ce que j'ai vécu.

Alors, aidez-moi. Ne lâchez pas ma main, ni celle de nos enfants.

**Lettre ouverte
aux jeunes musulmans de France,
à leurs parents, et à Marianne**

La maman d'Imad, vous connaissez ?

Vous le savez maintenant, je m'appelle Latifa Ibn Ziaten, et je suis la maman d'Imad, tué à Toulouse par Mohamed Merah. Je suis française de confession musulmane. J'ai vu mon fils tomber sous les balles d'un terroriste.

Des jeunes m'ont dit que Merah était un héros. Et moi je dis que c'est un assassin. Ils ont dit qu'il voulait tuer ceux qui tuent les nôtres. Et moi je demande qui sont les « nôtres » ? Car je ne me reconnais pas en Mohamed Merah.

Ni dans la religion au nom de laquelle il a justifié ses actes. Mon Islam à moi n'a jamais demandé de tuer des innocents.

J'ai bataillé pendant plus de trente ans pour construire ma vie. Merah l'a brisée en quelques jours. J'ai élevé mes enfants pour en faire de bons citoyens. Il a jeté la honte sur eux et sur l'Islam de France.

C'est pour cette raison que j'ai décidé de rester debout et de vous parler directement, à vous et à vos parents.

À vous, les jeunes, je parlerai comme les mères parlent à leurs enfants. C'est-à-dire en vous aimant sans craindre de vous ramener à la raison ; en vous défendant mais en tenant à vous entendre dire : « Nous aussi, nous avons fauté, nous aussi, nous avons notre part de responsabilité. »

Je voudrais tellement mettre l'énergie qui me reste, après ce drame qui m'a frappée, à vous réconcilier avec le pays qui vous a vus naître et dans lequel, pourtant, le sang de mon propre fils a coulé.

Je serai sincère comme toute maman l'est avec ses enfants. Reconnaissez donc avec moi, qu'il existe bel et bien un problème avec certains d'entre vous.

Une minorité certes, mais ce n'est pas une raison pour se taire. Car si nous ne voulons pas que la République sorte affaiblie de cette épreuve, si nous voulons marcher côte à côte avec nos concitoyens et porter avec eux le poids de notre pays, nous nous devons de voir clair en nous, en cessant de mettre la faute exclusivement sur « les autres ».

La France est votre patrie

Lorsque je suis arrivée en France, en 1977, j'ai su d'instinct que la première chose à faire pour frapper à la porte de ce pays était de dire bonjour dans sa langue. De communiquer avec ses habitants.

Alors je n'ai pas hésité à solliciter les assistantes sociales, les voisines, les connaissances, pour apprendre à parler et à compter en français. Il n'était pas question que je reste en dehors de la France. C'est vrai, je fais toujours des fautes et j'ai un accent qui s'entend, mais cette langue est devenue la mienne. Par son biais, j'ai communiqué avec mes enfants, défendu mes droits, lié amitié avec les autres. Je n'en ai pas fait un obstacle et je l'aime d'autant plus qu'elle me permet aujourd'hui de pleurer mon fils dans ses mots.

Je tenais aussi à ressembler aux Français. Je n'étais pas venue pour leur faire la leçon ou leur montrer la supériorité des miens, mais pour apprendre d'eux et coordonner mes pas avec les leurs. Je me suis renseignée sur les mœurs, les habitudes, la cuisine. J'ai fêté Noël et j'ai partagé la galette des rois. Tout en restant moi-même, j'ai essayé de m'intégrer.

Jamais l'idée de renier le Maroc ou de me retourner contre les miens ne m'a effleurée.

Je me disais seulement ceci : le Maroc est le pays de ta naissance, Latifa, la France est le pays où tu es venue à maturité. Le Maroc est le pays de tes racines, la France est le pays du fruit de ton sang.

Vous pensez vraisemblablement que je me suis obstinée à élever mes enfants dans ma culture marocaine et à leur inculquer mes traditions. Vous vous trompez. J'ai transmis ce que j'ai pu de ma langue, de ma culture, mais je n'ai jamais forcé mes enfants à les adopter. Je devais au contraire les ancrer dans leur pays de naissance, sans avoir à oublier d'où je viens.

J'ai adopté le rythme d'ici, j'ai travaillé comme tout le monde. Je me suis jointe aux grèves et aux commémorations. J'ai chômé comme les Français à Pâques ou à la Toussaint où il m'est arrivé d'accompagner mes copines chrétiennes sur les tombes de leurs ancêtres.

Quant à vous, parents, je vous dis ceci : ne divisez pas l'espace de vos enfants en deux : le vôtre et celui de la rue. Entre votre langue, votre morale, vos croyances à vous et la France des autres. Il n'y a pas d'autres. Vous êtes les autres. Vos enfants font partie des autres.

Aidez-les à se concentrer sur le présent plutôt que de les dévier

de leur chemin et leur ouvrir de fausses perspectives. Ne les poussez pas vers des horizons qui n'existent pas.

Construisez ici, au lieu d'entretenir l'illusion de rentrer là-bas. Faites le tri entre vos rêves et ceux de vos enfants. Ne confondez pas vos désirs secrets avec les leurs. Cessez de croire que vous allez repartir un jour, et abandonnez cette idée d'une existence provisoire qui en réalité ne cesse de durer et dans laquelle vous êtes les prisonniers de lieux qui ne sont pas ceux de vos enfants.

Enracinez ces derniers dans leur réalité française et prenez la responsabilité de faire le deuil de l'idée du retour. Allez de l'avant au lieu de reculer, de stagner.

J'ai fini par comprendre que mes enfants sont de moi mais qu'ils se réclameront d'un autre monde. J'ai beau être la fille du Royaume chérifien, ils sont la progéniture de Marianne. Qu'ils viennent de mon passé mais qu'ils évoluent ailleurs.

Oui. Il y a des tabous à franchir, des illusions à détruire, du courage pour se regarder dans le miroir et se dire : Je ne suis pas originaire de ce pays, mais j'y ai fait des enfants et ces enfants lui appartiennent plus qu'à moi. Alors, donnez-leur un ticket pour l'avenir et ne les enfermez pas dans vos giron.

Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas d'élever vos enfants dans l'idée du mépris des origines mais de ne pas leur imposer celles-ci comme destin.

Séparez la ligne de départ de la ligne d'arrivée. Parler votre langue d'origine est une richesse, mais il ne faut pas les y contraindre à tout prix, leur imposer d'autres façons de penser, ni les obliger aux rituels qui ont marqué votre jeunesse à vous, les mettant en porte-à-faux avec le contexte dans lequel ils vivent.

L'essentiel, chers parents, est que vous sachiez d'où vous venez, que vous en soyez fiers et que vos enfants, en admirant la solidité de vos racines, puissent jeter solidement leur souche dans d'autres terres.

Quant à vous, mes enfants, si on vous demande de quel pays vous venez, celui de vos parents ou de votre naissance, n'hésitez plus à répondre que le pays de vos parents est le pays de vos ancêtres, que vous lui devez respect et amour, mais que vous n'êtes pas obligés d'y rester prisonniers par l'esprit ni d'en faire une référence éternelle.

Il est comme un appui que vos parents valent dans votre dos pour que vous puissiez mieux prendre votre envol.

Le pays qui vous nourrit

Expliquez-moi comment naître dans un pays et ne pas reconnaître en lui son géniteur ? Même moi qui ai vu le jour au Maroc, je dis souvent cette phrase qui fait rire mes enfants : « La France, c'est mon père. »

Vous pouvez dire, quant à vous, que la France est votre maman. Et c'est normal que celle qui vous a vus naître ne s'attende pas à ce que vous lui tourniez le dos.

Ma grand-mère disait : « Ton vrai pays est celui qui te nourrit, te protège et assure l'avenir de tes enfants. » Je la prends au pied de la lettre et je tiens à utiliser son enseignement marocain au profit de la France. La nation qui vous nourrit attend de vous que vous la nourrissiez.

La nation qui vous défend attend que vous la défendiez. Vous comprenez donc que j'aie été choquée d'entendre un jour un gamin me demander : « Est-ce que vous êtes fière d'être la maman d'un fils militaire ?

— Pourquoi je ne devrais pas l'être ?

— Mais il a servi dans l'armée française !

— Et alors ? Ce n'est pas son armée, peut-être ?

— Oui, mais les soldats français tuent les nôtres.

— C'est qui les vôtres ? Il n'y a de vôtres que les gens de ce pays. Qui te défendra le jour où on t'attaquera ? Quel autre soldat viendra à ton secours ? Je suis fière d'avoir donné un fils à l'armée française et si j'en avais d'autres, je les lui aurais donnés ! »

Ce jeune ne le sait peut-être pas, mais j'ai aussi un fils qui a été policier. Et j'étais contente de le voir entrer dans la police. Je n'ai aucune opposition de principe quant au fait que mes fils aient été l'un militaire et l'autre policier, qu'ils aient servi tous les deux sous le drapeau français.

Et personne ne m'empêchera de pleurer toutes mes larmes chaque fois que j'entends la Marseillaise, ce chant devant lequel Imad se mettait au garde-à-vous. Ce même chant qui a accompagné son cercueil.

Fils de Marianne

Moi, je serai vous, parents, je ne cesserai de répéter ceci à mon enfant : ton avenir n'est pas seulement dans le passé de tes parents. Aie de l'ambition et tu seras reconnu.

La porte de la République te restera ouverte. Tu es le fils de Marianne et tu peux être le meilleur parmi ses fils. Emploie ton temps à grandir dans la cour de la République.

Ce que je vous demande ? Que les mères se mettent à inventer d'autres berceuses qui parlent d'amour du prochain et de tolérance. Et que les pères se réveillent, enfin ! Je comprends. Certains hommes s'estiment dépassés par l'époque, épuisés par l'exil, vaincus par leurs garçons, doublés par leurs femmes devenues plus actives, moins soumises, plus présentes. Mais est-ce une raison pour que vous, les pères, baissiez les bras et restiez à regarder faire chez vous, dans le quartier, dans tout le pays ? Est-il vrai que vous avez jeté l'éponge et que vous êtes occupés à pleurer sur les vestiges de votre patriarcat ?

Un enfant a besoin de l'autorité des deux parents et ce n'est pas normal que vous laissiez tout reposer sur les épaules des femmes.

L'école, votre chance

Personne ne peut autant juger de la chance que vous avez d'étudier que les gens qui n'ont pas fait d'études. C'est mon cas. Et je sais combien de vies j'ai perdues pour n'avoir pas possédé de diplômes.

Si les portes du ciel s'ouvraient à moi un jour, je n'aurais qu'un vœu : redevenir une petite fille pour le seul plaisir de courir sur un chemin d'école. Car pour moi, l'instruction est la plus belle chose qui existe et qu'un pays puisse offrir. Et c'est pour cette raison que j'ai tenu à ce que mes enfants s'instruisent et se saisissent de la chance que je n'ai pas eue.

Mesurez cette chance. Celle de savoir lire et écrire, de vous remplir la tête de connaissances, d'idées et de projets, de comprendre la marche du monde et les leçons de l'Histoire. Vous êtes dans un pays de droits où toutes les portes s'ouvrent en principe pour celui qui travaille et réussit dans ses études. C'est ça que vos parents devraient non seulement savoir, mais vous répéter.

Vous dire et vous redire que vous êtes nés du bon côté, dans une nation où vous avez l'égalité d'accès aux études et où la chance de réussir existe réellement. Il suffit de respecter ce système scolaire et de suivre sérieusement ses cours et personne ne pourra vous « bousiller », comme vous dites. Personne n'en a le droit.

Alors j'en veux à certains parents qui ne font pas leur devoir et qui ne vous aident pas à comprendre. Ils n'ont pas conscience de la chance qu'ils ont d'avoir fait naître un enfant dans un pays de droits. Parce que je pars du principe que les parents se doivent d'être derrière leurs enfants pour le leur expliquer. Ils savent comme moi que le diplôme est la clef de toute activité professionnelle. Ils savent qu'une fois manquées les premières années de votre scolarité, ils vous auront

sur le dos tout le reste du parcours : vous aurez toujours une excuse, le prof, les copains, la police et toutes les raisons pour ne plus rien faire, voire basculer vers des activités illégales.

Un érudit musulman m'a dit un jour que le Coran commence par le mot « lis : IQRA » et que ce mot est d'abord une incitation à étudier. Et il m'a cité également ce hadith : « Allez étudier jusqu'en Chine ! »

C'est en vertu de ces enseignements de notre religion que je m'étonne en apprenant que quelques-uns d'entre vous refusent de suivre certains cours ou de réciter des auteurs qu'ils prétendent contraires à l'Islam.

Qu'on m'explique d'abord par quel miracle ces jeunes peuvent tout savoir de l'Islam et juger de ce qu'on peut y enseigner ou non ?

Ensuite, de quel droit contester individuellement des cours dispensés à tout le monde sous prétexte qu'ils portent atteinte au sacré ? Vous savez ce qu'est le sacré ? Qui vous a dit que l'Islam a mis des barrières au savoir ou qu'il vous empêche de tout étudier ?

Savez-vous à quel point cette religion encourage à apprendre et qu'il y est dit : « Si l'homme entreprend de tendre la main jusque derrière le Trône de Dieu, il l'obtiendra » ? Croyez-vous que les musulmans ont édifié une civilisation en se tournant les pouces et en refusant les autres savoirs ? Vous plaisantez, j'espère.

Enfin, de quel droit contester vos maîtres ? Si vous voulez vous référer vraiment à votre religion, citez-en ce qu'il y a de plus noble, à savoir l'hommage qu'elle ne cesse de rendre aux gens du savoir, le respect qu'elle exige à l'égard du maître d'école. Je vous cite à ce propos cette belle parole de l'un de nos savants : « L'instituteur a failli être prophète. »

Alors, comment ne pas accorder toute votre considération à celui qui vous instruit ? Comment oser élever la voix, pire, lever la main sur vos professeurs ?

Maintenant, je me tourne vers vous, parents : ne cédez pas à la tentation de prendre parti pour vos enfants contre leurs enseignants.

Confiez-les à l'école comme si vous les confiez à une seconde mère et demandez-leur de l'aimer d'un amour filial. Prenez de votre temps pour les soustraire aux jeux afin de leur mettre le nez sur leurs devoirs.

Vous ne savez pas lire ? Faites semblant comme moi ! J'exigeais qu'on me récite des vers dont je ne comprenais pas un mot, je faisais corriger des fautes qui n'existaient pas, mais j'avais mes enfants à l'œil : « Vous ne bougerez pas avant d'avoir terminé vos leçons ! »

Toutes les femmes sont respectables, à commencer par votre maman

Je rends hommage à ce pays qui a fait de moi une personne à part entière. Une femme qui marche la tête haute et qui ne craint rien pour sa vie.

Moi qui vis dans ce pays auquel je me suis adaptée, je voudrais qu'il en soit ainsi pour toutes les autres femmes.

Cette patrie m'a ouvert les bras et m'a donné la chance de me construire, moi et toute ma famille. Je suis fière d'elle. Mais ce drame est venu bouleverser ma vie.

Il y aura toujours en moi ce manque lié à la perte de mon fils. En espérant que l'année 2013 m'aidera à surmonter cette douleur qui me suit sans arrêt, même si au fond de moi je sais qu'elle restera à vie.

C'est pour cette raison que je me bats. Pour qu'il n'y ait pas d'autres Merah. Pour qu'aucune autre mère ne souffre comme moi. Je souhaite aider les jeunes pour qu'ils ne partent pas à la dérive.

J'encourage les mamans à élever leurs enfants dans le respect et la dignité, quel que soit le pays où elles se trouvent.

Je veux leur dire : je n'ai pas l'instruction ou la fougue des militantes, je n'ai pas suivi des cours de féminisme, j'ai été élevée, comme toute jeune fille au Maroc, dans l'obéissance à l'homme.

J'ai compris en arrivant ici que les choses changeaient et que je n'avais pas à me comporter avec ma fille comme ma mère et ma grand-mère se sont comportées avec moi.

J'ai compris que nos filles ne nous appartiennent pas plus que nos garçons. Elles n'appartiennent pas non plus à leur père, ni à leur frère. Elles sont des individus à part entière, libres de s'habiller, de voyager, de se marier comme elles l'entendent. Vous n'y pouvez rien, la vie, c'est comme ça.

J'ai élevé ma fille dans le sens de l'avenir qui l'attend. Jamais je n'ai exigé d'elle quelque chose que je n'aie exigé des garçons. Tout au plus certaines consignes que j'ai héritées des miens, parfois inconsciemment, en raison de cette idée ancrée chez nous selon laquelle l'homme est un chasseur et la femme une proie. Ce sont là les réflexes de ma tradition et je fais des efforts pour m'en débarrasser.

Je demande à ma fille de rentrer plus tôt que ses frères, c'est vrai, et je lui donne des conseils quant aux bobos du cœur et du corps. Pour le reste, la République lui a octroyé les mêmes droits qu'à ses frères. Je ne vois pas pourquoi je me mettrais à grignoter sur ces droits au profit des garçons.

N'oubliez pas que nous vivons dans un pays où les femmes sont les égales de l'homme, qu'ici est née leur émancipation pour conquérir le monde entier. Et regardez autour de vous : les femmes sont partout, elles assument des plus humbles aux plus hautes fonctions.

Elles sont intelligentes et belles. Les machos essaieraient en vain de vous faire croire que leur liberté est contraire à la morale ou que leur indépendance est une atteinte à la religion. Il faut leur dire que les temps ont changé, que la réclusion et l'obéissance des femmes sont derrière nous.

Qui aurait enseigné à certains parmi vous le mépris des femmes, y compris des mamans ? Sachez que l'Islam, comme toutes les autres religions, prône le respect des mères. S'il existe une recommandation quant aux égards qui leur sont dus, elle est contenue dans ces belles paroles du Prophète Mohamed : « Le paradis est sous les pieds de vos mères. »

Quelqu'un peut-il m'expliquer, à ce propos, l'idiotie de ces jeunes qui se disent musulmans et que j'entends s'insulter avec cette horrible expression : « Nique ta mère ! » Jamais je ne comprendrai un tel manquement à la morale et à la religion.

Alors, je vous le dis, ayez le respect et l'amour des femmes. Celui qui prétend qu'elles vous sont inférieures se trompe et vous trompe, celui qui les rabaisse vous rabaisse, celui qui affirme qu'elles ne comptent pas, rappelez-lui que ce sont elles qui vous ont donné la vie.

Et vous, les parents ? Comment pouvez-vous, à l'heure où les femmes s'émancipent, remettre vos filles sous le joug d'un autre temps ? Alors que leurs camarades issues d'autres religions usent de leurs droits à l'émancipation et agencent leur vie comme elles le veulent, vous persistez à commander les vôtres.

Quelques-uns d'entre vous les battent, les enferment, les marient de force quand ils ne disent rien devant le crime de certains pères et frères qui attendent parfois à leur vie. Êtes-vous aveugles et sourds à ce point ? Croyez-vous vivre dans un contexte étranger et vous situer au-dessus des lois ? Comment pouvez-vous inférioriser les filles dans un pays où seule commande l'égalité ?

Si j'ai choisi de porter le voile aujourd'hui, ce n'est pas pour me montrer différente. J'estime qu'après la mort de mon fils, je suis en deuil.

D'autant que j'ai accompli l'un des cinq piliers de l'Islam, le pèlerinage.

Pour le reste, je n'oublie pas que je vis dans un pays laïc que je

respecte.

Je m'adresse donc à vous, les jeunes. Il vous appartient d'abord d'avancer, d'étudier, de vous fondre dans la masse, de faire de l'effort votre devise et de l'ambition votre secret.

Et apprenez, comme moi, cette belle phrase d'un philosophe qu'on m'a dite un jour : « Quand la guerre sera faite par les femmes, elle s'appellera la paix. »

Soyez donc du côté de la République et non contre elle. Parce que vous seriez contre vous-même.

Oui, vous pouvez vivre votre Islam dans la laïcité

Menteur est celui qui vous dit qu'il est impossible de vivre son Islam dans la République. Personne ne m'a jamais empêchée de prier, de jeûner et de m'acquitter de mes devoirs de croyante dans ce pays. Je n'ai pas ressenti, non plus, le besoin d'aller crier sur les toits que je suis musulmane. J'ai été élevée dans une famille musulmane et je n'ai pas vu les miens diviser les musulmans, ou mépriser ceux qui n'étaient pas de leur religion.

Mes parents et mes grands-parents ont vécu avec des non-musulmans qu'ils ont respectés et avec lesquels ils ont traité.

Être musulmane ne m'a jamais fait peur. Bien au contraire, j'estime que c'est la grandeur de ma religion que de pouvoir s'adapter partout où elle se trouve.

Que c'est un gage de son universalité que de s'accommoder à d'autres contextes et de s'épanouir sous d'autres cieux. De survivre et d'exister encore, en se raffermissant par la même occasion.

Je ne me gênerai pas pour défendre la laïcité non plus. Il faut comprendre l'histoire d'une nation où des gens sont morts pour avoir défendu le principe de séparation entre la religion et la politique.

Entrer dans la maison de la République suppose le respect de ses fondations, parmi lesquelles la laïcité, sinon c'est rentrer en conflit avec son histoire.

Ne croyez pas celui qui vous dit que la laïcité est le contraire de la religion. Je me suis bien renseignée sur ce chapitre. La laïcité n'est pas l'athéisme. Elle n'est pas l'ennemi de la religion. Elle est son garant. Elle respecte et protège votre foi. Elle permet à chacun, quelle que soit sa croyance, de pratiquer son culte, à condition de ne pas l'imposer à tous.

C'est à vous de démontrer que l'Islam peut s'accommoder de la

laïcité. Qu'il se prête même davantage que les autres religions à ce précepte. Dans l'Islam, il n'y a pas d'intermédiaire entre Dieu et le fidèle.

La foi est une affaire entre le créateur et sa créature. N'est-ce pas une preuve de laïcité ? Dieu rappelle qu'il faut « vivre ici-bas comme si c'était pour l'éternité et vivre pour l'au-delà comme si l'on mourait demain ». N'est-ce pas la force de cette croyance que d'inciter à construire pour ce monde et à investir dans la citoyenneté ? N'est-ce pas la preuve que l'Islam peut se vivre sans conflit avec la société des hommes ?

Allah a facilité les choses pour le croyant, à travers un rituel accessible et une règle d'or : l'essentiel de la foi est d'avoir le cœur bon, de cheminer sans mauvaises intentions. Si tu es malade, tu peux prier avec les yeux. Si tu n'as pas d'eau pour les ablutions, tu peux te purifier avec une pierre. Si tu ne peux pas faire le Ramadan, tu compenses le carême par la charité. Si tu n'as pas de mosquée où prier, tu peux prier chez toi.

Pourquoi compliquer une religion qui a donné toutes les preuves de la simplicité ? Pourquoi faire croire à une foi dure, inadaptable et fermée alors que l'Islam est amour, fraternité, partage et respect de tous ?

Personne n'interdit à personne de vivre paisiblement et discrètement sa religion dans ce pays. Alors pourquoi certains d'entre vous veulent-ils pratiquer l'Islam dans le bruit et l'ostentation ? Avec démonstrations et fracas ? Dieu vous a-t-il réclamé de choquer, d'offenser, de contrevenir en son nom ?

Merah n'est pas un héros

Je me souviendrai toute ma vie de ce jour où je suis allée dans le quartier des Izards à Toulouse. Je voulais voir où le tueur de mon fils avait grandi.

Je demandais alors à la bande de gamins qui stationnaient au pied d'une tour s'ils le connaissaient. L'un d'eux m'avait répondu : « Bien sûr que nous connaissons Mohamed Merah. C'est un héros de l'Islam. »

J'ai pleuré et j'ai dit : « Comment pouvez-vous tenir pour héros celui qui s'en prend à vos frères pour des raisons qui appartiennent à son échec ? Non. Mohamed Merah n'est pas un héros. C'est un assassin. Ne vous trompez pas d'Islam. Sachez que l'Islam qu'il a brandi à la face du monde n'est pas l'Islam dans lequel je me reconnais, ni aucun adepte du Prophète dont il ne mérite pas de porter

le nom. »

Une religion qui dit « celui qui a tué l'un de vous a tué l'humanité entière » ne peut pas être la religion de Merah. Une religion qui a brisé le cœur d'une mère en lui ravissant son enfant innocent n'est pas l'Islam. Ne laissez pas d'autres se servir de notre foi pour assouvir leur haine ou trouver un tremplin à leur désespérance.

Je le répète : Mohamed Merah n'est pas un martyr de l'Islam. C'est un assassin. Aucun Dieu n'a ordonné de tuer des innocents et des enfants. Il n'avait aucune raison de déclencher cette violence. Son Islam n'est pas le nôtre, habité qu'il est par l'esprit de violence et de destruction.

Ne vous trompez pas d'ennemi

Mohamed Merah voulait tuer des juifs et des chrétiens qu'ils prétendaient être ses ennemis, mais il a aussi tué des musulmans. Cette inimitié n'existe pas. En effet, qui a dit que les chrétiens étaient vos ennemis, quand l'Islam a élu Jésus parmi ses prophètes aimés ; quand nous devons partager le même Dieu bon et généreux ? En quoi la rancœur vous aiderait-elle à vivre ?

Apprenez à connaître votre propre foi, ne la dédiez pas aux causes perdues, aux luttes de pouvoir, aux suicidaires, n'en faites pas un spectacle de violence, mais une preuve d'amour et de tolérance.

Allez le demander aux plus savants, renseignez-vous comme je l'ai fait auprès des spécialistes de notre civilisation. Vous serez édifiés sur l'hypocrisie des Merah et consorts.

Le Coran reconnaît aux juifs leur statut de peuple élu par Dieu pour diffuser son message. Moïse y est considéré comme l'un des prophètes majeurs et Abraham comme l'ancêtre des Arabes. Voilà ce qui pourrait édifier tout musulman animé par des intentions de paix.

Je n'ai pas besoin de lire pour savoir que les juifs ainsi que les chrétiens et d'autres minorités ont vécu parmi nous au Maroc et dans d'autres pays musulmans.

Si vous voulez une solution, retrouvez vos manches et allez discuter dans les couloirs de la paix. Parlez dans les journaux, faites des discours et affûtez vos arguments ; allez sur le terrain pour savoir ce qu'il en est ; faites vous élire dans les instances qui ont leur mot à dire et non en faisant de la France et des Français, toutes religions confondues, le terrain d'une confrontation qui n'est pas la leur.

À la République de faire des efforts aussi

Parents et jeunes, je vous entends déjà protester et dire : « Oui, mais... ! Oui, mais la République, elle ne nous aime pas. Elle nous méprise et nous rejette. »

Je sais. J'ai une idée de la façon dont il vous arrive d'être perçus, comment on vous confond, comment vous pouvez être enfermés sous des étiquettes, dans des clans. Je sais combien vous ployez sous le poids des préjugés par la faute d'une minorité et comment il arrive souvent qu'on vous ferme la porte quand vous avez la volonté d'entrer dans la maison de France. Je sais à quel point les clichés sont durs sur votre compte et comment on peut vous détester sans vous connaître, rejeter votre religion en bloc, imposer de vous l'image du mauvais Arabe.

Mais mon propos n'est pas de charger la République, elle sait que je ne vous interpelle que parce que je m'attends à ce qu'elle fasse son propre examen de conscience, à ce qu'elle lutte contre ses propres démons et sévisse contre le racisme et l'islamophobie dont vous êtes victimes. Et si je me suis adressée jusqu'ici à vous, c'est pour lui montrer que les jeunes que vous êtes sont aussi capables de balayer devant leur porte et de reconnaître leurs erreurs. Après seulement, nous pourrions lui dire ensemble ceci :

« De grâce, Marianne ! Ne mettez pas tous les musulmans à la même enseigne et ne faites pas payer à la majorité les égarements d'une minorité. Demandez à vos enseignants d'être vigilants contre les ségrégations, d'améliorer la compréhension entre les élèves et de tout fonder sous la bannière du savoir d'abord, de l'égalité des traitements ensuite. Exigez de vos policiers de ne pas céder au délit de faciès, de ne pas juger tout maghrébin comme un voyou potentiel, tout musulman comme un terroriste en devenir et d'agir à leur égard avec équité. »

Je n'engage pas la police à ne pas faire son devoir, ni les juges à ne pas sévir, mais juste à ne pas cogner plus fort quand il s'agit d'un Noir, à ne pas augmenter la punition quand l'accusé est musulman.

J'ai été moi-même victime de ce mépris et de ce doute, sans avoir jamais manqué de respect à la République, le jour où on m'a interrogée après la mort de mon fils, soupçonnant tout de suite ma famille du pire.

J'ai pensé : « Pour eux, c'est seulement un Arabe qui est mort, ce n'est pas très important et ça ne peut qu'être de sa faute. » J'ai pardonné dans l'espoir que d'autres apprendront à accorder à nos enfants la présomption d'innocence. À les écouter sans préjugés. À les

traiter dignement.

La dignité : voilà la chose la plus importante que vous oubliez de donner à ces jeunes, Marianne. Alors qu'il suffit de leur manifester un peu plus d'égards.

Ouvrez-leur vos bras et votre cœur et ils viendront à vous. Donnez-leur du respect et ils vous respecteront. Car leur misère n'a pas toujours à voir avec l'argent mais avec le manque de dignité.

Oui, Marianne, vous devriez prendre soin de tous vos enfants sans exception.

Est-ce leur faute s'ils sont parqués dans des cités, regardés avec suspicion, recalés pour leurs noms, méprisés pour la couleur de leur peau ? Vous qui avez édicté les principes d'égalité et de fraternité et qui pratiquez maintenant le deux poids deux mesures ! Comportez-vous avec eux comme avec vos propres enfants, si capricieux qu'ils soient, jusqu'à ce que jeunesse se passe.

Donnez-leur la chance d'aller jusqu'au bout même s'ils cumulent parfois les handicaps. Remettez-les dans le même berceau puis poussez-les dans le même vaisseau de voyage.

Bien sûr. Statistiques à l'appui, vous pouvez me démontrer que la plupart des délinquants sont issus des quartiers difficiles, dès lors qu'il s'agit de comptabiliser les larcins, les petits vols et les actes d'incivilité. Faut-il que vous les désigniez définitivement comme la plaie de la société française et la cause de tous ses maux ?

Certains veulent exercer sur eux le chantage de l'excellence à tout prix. Or, nos enfants ne peuvent pas tous être des champions ou des vedettes. Ils ont droit à leur quota d'incompétents.

Les musulmans sont contraints de partager cette justice humaine qui octroie à toutes les sociétés leur lot de voyous, de drogués, de prisonniers.

Demandez-leur de toujours vous respecter et non de vous faire allégeance à chaque instant. Est-ce qu'il leur faut montrer patte blanche plus que les autres, subir des moqueries sur leur parler à l'envers ou leur mauvais accent parce que c'est moins agréable que dans la bouche d'un Américain ? Est-ce qu'il leur faut démontrer qu'ils sont plus honnêtes que le reste de leurs petits copains de souche, marcher devant les vieilles dames et jamais dans leur dos car il se pourrait qu'ils leur volent leur sac à main, ne pas se renseigner sur le prix d'une marchandise deux fois car vous y décèlerez la manie

génétique de marchander, passer un portail de sécurité sans donner des sueurs à ceux qui les côtoient. « On ne sait jamais... Un attentat... » Assez de préjugés et de présupposés !

Et je ne parle pas de vos politiques qui, jouant sur fond de xénophobie, inventent de fausses solutions à de vrais problèmes.

Ceux qui demandent aux jeunes musulmans de s'assimiler sans cesser de les désigner à leurs électeurs comme étrangers, alors que comme leurs concitoyens, ils respectent leurs droits et devoirs.

Il est normal que ces enfants finissent par interioriser ce regard accusateur et méprisant qui provoque parfois leur rejet et leur ressentiment, sans que je leur en donne raison.

Je ne veux pas excuser les auteurs d'incivilités. Sur tout cela je vous donne raison, Marianne, mais il ne faut pas semer le doute et faire croire qu'une majorité de musulmans ne vous aimerait pas.

Il ne faut surtout pas consommer la rupture. Bien sûr, certains enfants autour de vous ne peuvent s'empêcher d'être bruyants, arrogants et visibles, mais seule la passion dépitée les fait agir à la manière d'un adolescent amoureux.

Certains observateurs auraient voulu les voir intégrés à l'extérieur, et se fichent de ce qu'ils pensent à l'intérieur. Et si leur quotidien, fait de bruit, de gesticulations et de fureur, cachait plutôt de l'amour, vous savez, ce genre d'amour plein de cris, de reproches et de dépit ?!

Que vous le vouliez ou non, Marianne, vous vous devez d'accepter la réalité de cette France multicolore.

Les Français d'origine maghrébine et africaine feront souche, quels que soient les votes, les humeurs et les sursauts. Mais, quelles que soient leurs origines, leurs convictions ou leur foi, ils se doivent également de respecter votre loi, de lutter contre le déni de citoyenneté par des méthodes pacifistes, politiques et civiles, au lieu d'emprunter les chemins de la délinquance ou les parades de l'arrogance.

L'histoire et la géographie les lient à vous définitivement. Nous vous avons fait des enfants et vous nous en avez faits. La France que vous représentez si bien nous abrite aujourd'hui et accomplit nos rêves comme nous accomplirons les vôtres. Nous défendrons votre drapeau dans le monde et serons vos meilleurs alliés. Car si vous nous donnez, nous vous donnons.

Et ne persistez pas à croire que vous êtes la seule bienfaitrice, car

nous ouvrirons nos mains sur les présents qu'elles cachent pour vous. Vous percevrez alors les jeunes, non pas comme des citoyens hargneux et réticents, ni des consommateurs passifs, ni une charge pour la société, mais comme une chance à saisir, un gage d'avenir, une diversité à conjuguer. Demandez-leur, ils vous le confirmeront.

Vivre ensemble

À vous, maintenant, de répondre, les enfants. Dites à la République que vous êtes fiers de lui appartenir, de transmettre ses valeurs universelles, de porter avec fierté son drapeau et de la servir de toutes vos forces.

Dites-lui que vous êtes capables de prendre conscience du malaise qui vous oppose, mais que vous pouvez avancer vers elle, avec elle, pour que tombent les barrières de l'ignorance et de la peur.

Que vous avez la capacité de vous replacer dans le cœur de ses ambitions et à l'orée de son avenir. Et de refuser que les victimes de Merah s'en soient allées en vain.

Vous êtes pauvres, les enfants ? Partagez la pauvreté dans la dignité et qu'elle ne fasse pas de vous une catégorie à part. Vous êtes démunis ?

Cela ne vous empêchera pas de préserver le bien de l'autre, souvent aussi démuné que vous. Car vous ne pouvez pas exprimer votre colère de pauvres en détruisant ce qui appartient à plus pauvres que vous.

Vous voulez regarder du côté des pays de vos parents ? En être fiers ? D'accord, mais jamais au prix de tourner le dos au pays qui vous a vus naître.

Bien au contraire, entrez dans cette maison de France pour l'enrichir. Apportez à la République ce qu'il y a de mieux dans la tradition de vos parents et dans leurs usages. Les valeurs d'hospitalité. Le sens de la famille. Le respect des anciens.

Aidez et soyez solidaires comme le Prophète l'a recommandé. Faites la charité au miséreux et offrez un toit au voyageur. Partagez votre repas avec vos voisins et faites en sorte qu'ils prennent soin de leurs parents comme vous devez prendre soin des vôtres, conformément à votre religion.

Prenez de cette civilisation son sens de l'effort et du labeur, son civisme, sa rigueur sur les principes, sa volonté de fonder et de donner du beau à voir, et offrez-lui la solidité de votre foi, vos valeurs de spiritualité, mais aussi votre joie de vivre, votre sens de la fête, votre

passion en toute chose.

Vous voulez changer votre image ? Alors, donnez la preuve de votre bonne volonté. Détruisez les préjugés sur ces garçons qui stationnent devant des cages d'escaliers délabrées et qui font dire à vos détracteurs que vous passez votre temps à chercher les mille et une façons d'être désagréables avec vos voisins, ou qu'il ne vous viendrait pas à l'idée d'exercer un métier puisque vous vous destinerez à faire payer vos concitoyens en devenant dealers, voleurs. Ce sont des préjugés que certains peuvent avoir, prenez-en conscience, et inversez-les.

Vous vous croyez meilleurs que vos camarades de souche ? Vous n'êtes ni meilleurs ni plus mauvais qu'eux. Vous êtes ce que vous êtes et vous vous devez de respecter les autres comme vous-mêmes. Voyant mes larmes, un copain de Merah m'avait dit : « Si Merah savait que c'était vous la maman d'Imad, il n'aurait pas tué votre fils. »

Je refuse cet horrible raisonnement. Pourquoi ce gamin cherchait-il une excuse à l'assassin comme s'il y avait une excuse à trouver à celui qui s'en prendrait à une autre maman ?

Vous voulez être différents de vos autres concitoyens ? En quoi donc ?

L'Islam dit : « Il n'y a de différence entre un musulman et un non-musulman que par le degré de la foi. »

Et si vous voulez être différents, soyez-le par votre ambition et votre ténacité à servir la République.

Vous vous sentez blessés par ceux qui, là-bas, disent vous mépriser parce que vous êtes français ?

Il vous suffit de leur rappeler que vous appartenez à l'une des plus grandes nations du monde. Le pays de la Révolution, des principes des droits de l'Homme et des valeurs universelles. La France.

Vous pensez trahir en désignant la France comme votre pays ? Mais quel est donc votre pays ? Vous devez décider d'être de cette terre sans renier celle de vos ancêtres.

Vous voulez affirmer que vous êtes fiers de votre religion et décidés à la défendre ? Personne ne vous en empêche. Mais faites-le en montrant votre aptitude à vivre votre religion en paix. À quel point l'Islam se laisse vivre en paix. Parce qu'il n'est pas votre handicap ni votre cri de guerre, il est votre chance.

Impliquez-vous dans la politique de ce pays, votez, soyez présents dans les lieux de décision, c'est ainsi que vous améliorerez l'image de

votre religion et non pas en choisissant de vivre en décalage des mentalités et des mœurs, en confondant la démocratie avec le harcèlement de la liberté ou l'imposition d'un mode de vie contraire.

Voilà ce que j'avais à vous dire ainsi qu'à vos parents et à la République. Vous m'aurez peut-être trouvée naïve, optimiste, ignorante. Mais je vous aurai parlé comme une maman. Sans stratégies ni ruses. Avec la sincérité et l'espoir qui s'imposent. C'est tout. Le reste est de votre ressort et il engage votre avenir.

Parcours d'Imad

- Engagé volontaire pour huit ans le 1^{er} mars 2004 en qualité d'élève sous-officier au titre de l'école nationale des sous-officiers d'active à Saint-Maixent-l'École ;
- Nommé caporal le 1^{er} juin 2004, il achève sa formation initiale et s'oriente vers le domaine « mouvement ravitaillement » ;
- Le 1^{er} juillet 2004, il est nommé maréchal des logis ;
- Le 2 novembre 2004, il choisit de servir au 1^{er} régiment du train parachutiste à Cugnaux en qualité de chef d'équipage livraison par air ;
- Le 15 décembre 2004, il est breveté parachutiste au sein de l'école des troupes aéroportées à Pau ;
- En 2005, il se perfectionne techniquement dans la filière « livraison par air » et dans le domaine des troupes aéroportées à Pau ;
- De janvier à juillet 2006, il est désigné pour une première mission à Libreville au Gabon au sein des Forces Françaises au Gabon (FFG) comme chef de groupe livraison par air. Il reçoit une lettre de félicitations du commandant de la force aérienne de projection ;
- Du 5 mai au 12 septembre 2007, il repart en mission de courte durée à la Réunion comme chef de groupe « Proterre » ;
- En 2007, il continue à se perfectionner et devient chef largueur éjection sur C160 ;
- Du 31 mai au 26 octobre 2008, il est envoyé en mission en République centrafricaine comme chef d'équipe livraison par air ;
- Du 25 juin au 21 octobre 2009, il participe à l'opération « Épervier » au Tchad, toujours comme chef d'équipe livraison par air ;
- Il est promu maréchal des logis-chef le 1^{er} avril 2010 ;
- Du 28 mars au 19 avril 2011, il part en mission de renfort au Sénégal dans le cadre de l'opération « Licorne » ;
- Du 28 mai au 18 octobre 2011, il est à nouveau envoyé au Tchad pour participer à l'opération « Épervier » comme sous-

officier emploi mouvement-transit-livraison par air.

- 2011-2012 : il prépare le BSTAT (Brevet Supérieur de Technicien de l'Armée de Terre).

Imad participait activement à la vie du régiment, au sein de son escadron mais aussi dans l'équipe de foot régimentaire où il jouait avant-centre.

- Saison 2010 - 2011, l'équipe en promotion Honneur du championnat corporation ;
- Saison 2011 - 2012, l'équipe gagne le championnat et accède à la division d'honneur. Imad avait joué pratiquement tous les matchs, dont le dernier le 9 mars 2012.

Remerciements

À Sa Majesté le roi Mohamed VI.

Cet homme a entendu mon cri de mère en détresse. Il a ouvert les portes de son royaume pour que ma famille se sente en sécurité et puisse apaiser sa douleur.

Le roi n'oublie pas ses enfants, même lorsqu'ils vivent à l'étranger.

Et moi, je n'oublierai jamais la bonté et la générosité de cet homme qui a su nous reconforter. Il nous a apporté de la lumière alors que nous sombrions dans les ténèbres de l'indifférence et de la souffrance.

Cet homme a exaucé le vœu de mon fils et l'a honoré à sa juste valeur, celle d'un soldat mais aussi celle d'un jeune homme qui était fier de sa double identité franco-marocaine.

Je n'oublierai jamais l'image de l'armée française et de l'armée marocaine portant le cercueil de mon fils. Quel magnifique symbole. J'ai ressenti une immense fierté en voyant le peuple de Sa Majesté communier avec notre douleur et accompagner mon enfant jusqu'à sa dernière demeure.

Ces souvenirs restent à jamais gravés.

Mon souhait le plus cher reste de vous remercier en personne pour ce que vous avez accompli pour mon enfant et ma famille.

Je vous suis reconnaissante à vie.

Gloire à Allah, à Sa Majesté le roi Mohamed VI et à son Royaume.

À monsieur François Hollande, président de la République, qui est mon président et qui représente à ce titre tous mes concitoyens, pour m'avoir écoutée et pour son engagement envers mon Association Imad IBN ZIATEN pour la Jeunesse et la Paix. Je le remercie d'avoir tenu sa promesse : Imad a été reconnu « Mort pour le service de la Nation ».

À Hatim, mon fils aîné, en qui j'ai découvert une force tranquille, une âme sensible et une subtilité qui m'ont beaucoup aidée à traverser cette épreuve. Mon compagnon de route pour le combat que je mène désormais pour la jeunesse et la paix.

À ma mère qui est partie plus tôt.

À Ikram qui va me procurer de la joie en donnant vie à un nouveau petit-fils.

À Karim Achi, mon gendre, qui a partagé notre souffrance.

À Naoufal qui m'a entourée d'affection.

À Ilyasse qui me fait penser à Imad, me fait revivre Imad.

À mon mari, mon compagnon de vie.

À Manel, ma petite princesse, ma joie de vivre.

Je remercie mes beaux frères Youssef, El Hadi, Hassan, Ismail, et ma belle-mère d'avoir ouvert leurs maisons pour accueillir tout le monde pendant l'enterrement.

Je remercie mes frères Mohamed, Sellam, Youssef et ma sœur Rhimoud, ma belle-sœur Rahma et sa fille Hajar, ma belle-sœur Fadela, Saida et son mari, mon cousin de Tanger, d'avoir toujours été présents.

À Fatima K'hili, une amie qui a toujours été là et qui a organisé avec d'autres amies la marche blanche.

Je remercie tous les amis et voisins du jardin du stade de Sotteville-lès-Rouen de m'avoir soutenue.

Je remercie tous ceux qui étaient à mes côtés à l'enterrement au Maroc : Amina Kerraous, Fatima Mouhcine, Malika et Mahfoud Younsi, Souad Khamar, Najia, Laila et Naïma Eddaraï, Thibault Leroy.

À Radio Aswat pour m'avoir ouvert ses ondes et permis de m'adresser à ma deuxième patrie.

À Naima Mcharki grâce à laquelle j'ai pu faire entendre ma voix au Maroc.

À Mounir Satouri qui m'a soufflé l'idée de créer l'association pour voir grandir mon fils.

À M'Barka pour les services rendus et Kalma pour avoir fait la cuisine sans interruption durant des jours et des jours.

Je remercie les amis d'Imad : Abdelmagid dit « Bigide », Aziz, Kader, Belaid et Jaoued.

Un remerciement particulier à Mehdi Fedouach pour avoir été présent dès la première heure, de m'avoir toujours soutenue et de m'accompagner dans toutes mes démarches.

Je remercie le docteur Aronoff pour son soutien tant médical que psychologique, ainsi que pour sa disponibilité à notre égard.

Je remercie le préfet de Tétouan et tous les responsables.

Un remerciement particulier au général d'armée Bertrand Ract Madoux, chef d'état-major de l'armée de terre.

Je remercie l'ensemble du corps militaire, et particulièrement le colonel Foch, le président Tissaux, le capitaine du régiment.

À toutes les associations qui m'ont tendu la main.

Je remercie du fond du cœur monsieur Guillaume Denoix de

Saint Marc, directeur général et porte-parole de l'Association française des Victimes du Terrorisme. Il a été le premier à m'assister après le drame et m'a invitée le 19 septembre 2012 pour l'hommage national aux victimes du terrorisme.

Je remercie madame Françoise Rudetzki, présidente et fondatrice de l'Association SOS Attentats, pour son aide.

À tous les volontaires et sympathisants de l'Association et surtout à tous ces jeunes des quartiers qu'on dit « sensibles », ces filles et ces garçons qui souffrent et que je veux écouter.

Aux Maîtres Samia Maktouf et Marc Bensimhon.

À Samir Laroussi pour avoir créé le site de l'Association Imad pour la Jeunesse et la Paix.

À Sondes pour m'avoir épaulée.

À Jamel Debbouze pour avoir accepté d'être le parrain de mon association grâce à sa femme Mélissa Debbouze-Theuriau.

Je remercie Rabia Eddaraï, une amie qui est toujours présente depuis vingt ans.

Je remercie l'ambassadeur du Maroc, le consul de Pontoise.

À Jacques Chirac pour ses propos apaisants : « C'est la France qui est atteinte dans sa chair. Comme à chaque fois qu'elle est frappée en son cœur, la République doit se rassembler et se lever pour protéger toutes ses filles et ses fils et lutter sans merci contre toutes les formes de terrorisme. »

Et je remercie enfin tous les journalistes.

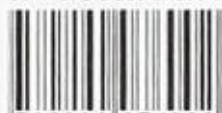
Mort pour la France

Le 11 mars 2012, Imad Ibn Ziaten est abattu par Mohamed Merah. Deux jeunes de parents immigrés, l'un, victime, l'autre, bourreau ; l'un, engagé au service de la France, l'autre, décidé à y semer la terreur. C'est ce paradoxe qui interpelle Latifa. De son installation en France à l'éducation donnée à son fils, elle nous livre la chronique de l'immigration et de l'intégration, avec toutes les questions que cela suppose : comment faire de ses enfants des Français sans rompre avec ses origines ? Comment pratiquer sa religion sans porter atteinte à la laïcité ? Comment continuer à « construire » dans un pays où le sang de sa progéniture a coulé ?

L'émotion d'une mère, mais aussi le cri d'alarme d'une femme debout, décidée à lutter pour la France, pour qu'il n'y ait plus jamais de Mohamed Merah.

Après la mort de son fils, **Latifa Ibn Ziaten** a créé une association pour intervenir auprès des jeunes et délivrer un message de paix.

ISBN : 978-2-290-07600-2



9 782290 076002

Texte intégral
Photographie de couverture :
Portrait de Latifa Ibn Ziaten
par Philippe Matsas © Flammarion

Prix France
6 €